
3 1761 03642 8415

LA BONNE SAINTE

Ouvrage enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, l'an mil neuf cent quatre, par J.-G.-T. Charland, es-qualité, au ministère de l'Agriculture (branche des droits d'auteur).

LA BONNE SAINTE

OU

L'HISTOIRE

DE LA

DÉVOTION A SAINTE ANNE

PAR LE

R. P. PAUL-VICTOR CHARLAND

DES FRÈRES PRÊCHEURS

DOCTEUR ÈS-LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

---

33 GRAVURES AD REM ET ORNEMENTS

(2e mille)



QUEBEC

1904

Imprimerie et Librairie MERCIER & CIE, LÉVIS



Nos infrascripti, Revisores Ordinis Prædicatorum quoad libros excudendos, fidem facimus quod attente perlectum opusculum cujus titulus *La Bonne Sainte,* ou *L'Histoire de la dévotion à Sainte Anne* à Rev. Fr. Paulo-V. Charland, O. N. exaratum, typis mandari posse censemus.

In quorum fidem his propria manu subscripsimus.

Datum in Collegio nostro Sti Joannis Baptistæ Ottawiensi, die 2^{a} Maii, A. D. 1903.

FR. RAYMUNDUS-M^{ia} ROULEAU, S. T. L.

FR. PETRUS LEBON, S. T. L.

Imprimatur :

FR. THOMAS BOURGEOIS,

Prior Prov. Provinciæ Franciæ,

Parisiis, die 11^{a} Maii, 1903.

Imprimatur :

† L. N., Archevêque de Québec,

Québec, 7 octobre 1904.

AVANT-PROPOS

L'auteur du présent ouvrage semble avoir consacré sa vie à la bonne sainte Anne, et cela dès longtemps. Quand, tout jeune professeur au collège de Lévis, il était rédacteur des *Annales* de la Sainte, il se faisait un devoir et un plaisir d'amasser de nombreux matériaux pour cette publication. Plus tard, après son entrée dans l'Ordre de saint Dominique, une circonstance qu'il a racontée lui-même, lui fit promettre à la bonne Sainte "dix ans de travail," c'est-à-dire un livre aussi complet que possible en son honneur.

Ce livre, achevé depuis quelques années déjà, formerait quatre forts volumes : le premier consacré à l'hagiographie de sainte Anne ; le second, à l'histoire de son culte ; le troisième, à l'étude des œuvres d'art où Elle apparaît ; le quatrième, à des appendices, notes, pièces justificatives, etc.

Depuis la publication du premier tome de *Madame Saincte Anne* en 1898 (la *Légende hagiographique*), le Père Charland a paru douter de la sympathie du public liseur, et il n'a pas voulu risquer la dépense de deux ou trois autres volumes illustrés, imprimés à grands frais comme le premier.

Il laissait donc "dormir en paix" ses manuscrits, quand, dans l'automne de 1902, il fit un voyage à New-York. Très incidemment, au

cours d'une conversation, un prêtre du haut clergé de cette ville lui demanda où en était son ouvrage, et il ajoutait après une réponse quelconque: "Si vous me faisiez, en anglais—parce qu'il me faut de l'anglais—un petit livre de deux cents, deux cent vingt-cinq pages, je m'en occuperais....je vous l'achèterais...."

Trois mois plus tard, le Père Charland était transféré de Saint-Pierre-Saint-Paul de Lewiston à Sainte-Anne de Fall River, et comme il le dit encore lui-même, le "voisinage de la bonne Sainte, en lui rappelant la proposition du révérend abbé, lui inspira en même temps un acte de piété que les circonstances semblaient d'ailleurs maintenant demander."

The Good Saint a paru l'année dernière, à 4000 copies qui ont assez vite disparu. Nous en publions ci-après, à 5000 exemplaires, la rédaction française, avec un chapitre en plus sur le culte de sainte Anne en Amérique, et nous espérons qu'ils s'écouleront aussi.

Si seulement les *liseurs* le voulaient un peu, nous pourrions peut-être bientôt leur donner, à eux comme à tous les amis des lettres Canadiennes en général, le deuxième, le troisième et même le quatrième volume de *Madame Saincte Anne*, un livre unique et qui devrait trouver sa place sous le soleil.

L'EDITEUR.

ADRESSE D'AFFAIRES :

J.-G.-T. CHARLAND,

LÉVIS, Canada.

Québec, 1er Novembre 1904.

R. P. PAUL-V. CHARLAND, O. F. P.

Mon Révérend Père,

Vous avez résolu de publier un abrégé de votre grand ouvrage sur notre thaumaturge du Canada, la Bonne sainte Anne. Je vous en félicite bien sincèrement ; c'est là une très heureuse idée. Cette histoire, de proportions plus restreintes, aura, j'en suis sûr, un très grand nombre de lecteurs. La plupart des pèlerins, qui ne cessent d'affluer au sanctuaire vénéré de sainte Anne, ne manqueront pas de faire l'acquisition de ce petit ouvrage et ils le liront avec beaucoup de profit. Je serai heureux de le recommander chaleureusement à mon clergé aussitôt que possible et de le voir prendre place dans les bibliothèques de familles et de paroisses. Il contribuera à accroître encore la dévotion de notre peuple envers la bien-aimée patronne du Canada, qui se plaît à obtenir tous les jours pour ses enfants les grâces les plus signalées.

Agréez, Révérend et bien cher Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N. S.

† L. N., ARCH. DE QUÉBEC.

AU LECTEUR

La lettre suivante, du Révérendissime Maître Général des Dominicains, a été écrite à l'auteur lors de la publication de *Madame Saincte Anne*, et *Sainte Anne d'Amérique*.— Comme le présent opuscule est un résumé du premier volume de cet ouvrage et de ceuxqui devaient le suivre, j'ai pensé que cette lettre avait sa place ici, et qu'elle plaîrait au lecteur.

L'Editeur.

Rome, 27 Février 1899.

Mon Révérend et cher Père,

Votre livre, *Madame Saincte Anne* et *Sainte Anne d'Amérique* est un acte de piété filiale qui, on le sent à vous lire, n'a nullement coûté à votre cœur de religieux canadien.

Je suis heureux de vous voir contribuer ainsi à la diffusion de l'une de ces dévotions si douces et si sûres, qui furent la sauvegarde et la consolation de la foi de tant de provinces de l'Ancien et du Nouveau Monde, pendant des siècles.

L'érudition est attrayante dans ces pages ; et elle y est rehaussée par un soin d'exécution typographique et une variété d'illustrations également remarquables.

Votre travail est en outre, en faveur de l'efficacité du culte de sainte Anne et de la puissance de la sainte Aïeule du Sauveur, la déposition authentique d'un témoin.

Ç'en est assez pour que je vous en félicite, et vous en bénisse bien affectueusement.

Fr. André Frühwirth,

Maître Général.

Au Révérend Père Paul Charland, à Lewiston, Maine, Etats-Unis.



LA LÉGENDE DE SAINTE ANNE





SAINTE ANNE ET LA VIERGE,— groupe en marbre à Munich.



LA LÉGENDE DE SAINTE ANNE

La courte *Légende* ou *Vie de Sainte Anne* qui va suivre est une traduction strictement littérale des premiers chapitres de trois ouvrages extrêmement anciens, intitulés respectivement ; le *Protévangile de Jacques*, l'*Evangile du Pseudo-Matthieu*, et l'*Evangile de la Nativité de la Vierge.*— Léon Allatius et d'autres auteurs également graves font remonter le *Protévangile* au second siècle. Les deux autres écrits, de quelque peu postérieurs au premier, n'en sont que des reproductions avec commentaire, et tous les trois, fusionnés ensemble, constituent la *Vie* la plus étendue, comme aussi la seule authentique, que nous possédions de notre Sainte. C'est celle qui a inspiré les Pères de l'Eglise, les orateurs, les artistes chrétiens depuis dix-huit siècles, et nous avons cru pouvoir nous en contenter nous-même sans y rien ajouter, ni rien modifier. De plus nous avons essayé de conserver à ces vénérables ouvrages leur style tout à fait biblique.



LA LÉGENDE DE SAINTE ANNE

En ces temps-là, racontent les *Histoires des douze tribus d'Israël*, il y avait en Jérusalem un homme très riche nommé Joachim, de la tribu de Juda. Il était pasteur de ses brebis, craignant Dieu en toute simplicité et bonté de son cœur. Et il n'avait d'autre occupation que le soin de ses troupeaux, du produit desquels il nourrissait tous ceux qui craignaient le Seigneur. Et il offrait à Dieu de doubles dons, disant : « Que mes biens appartiennent à tout le peuple, en rémission de mes péchés devant Dieu, pour qu'il ait pitié de moi. C'est pourquoi, soit en agneaux, soit en brebis, soit en tissus de laine, soit en tout autre bien qu'il possédât, il faisait trois parts, donnant la première aux orphelins, aux veuves, aux voyageurs, et aux pauvres ; une autre, aux ministres du Seigneur, se réservant la troisième pour toute sa maison et pour lui-même.

Or, tandis qu'il agissait de la sorte, le Seigneur faisait multiplier ses troupeaux, et il n'y avait point d'homme qui fût semblable à Joa-

chim dans tout le peuple d'Israël. Il commença à se conduire de cette manière dès l'âge de quinze ans.

**

Lorsqu'il eut vingt ans, il prit pour femme Anne, fille d'Achar, de sa tribu, c'est-à-dire de la tribu de Juda et de la race de David. Et après vingt ans de mariage, il n'avait pas d'enfants. Or, il advint qu'un jour de fête, au grand jour du Seigneur, parmi les fils d'Israël venus pour offrir l'encens au Seigneur, se trouva Joachim qui apportait ses dons en la présence du Seigneur, mais un prêtre nommé Ruben s'approchant et se tenant devant lui, lui dit : " Il ne t'est pas permis de te joindre à ceux qui offrent leurs sacrifices à Dieu, ni de présenter ton offrande, car le Seigneur ne t'a pas béni, puisqu'il ne t'a pas donné d'avoir un rejeton en Israël."

Ayant donc subi cet affront en présence du peuple, Joachim fut très attristé, et il se retira en pleurant. Il vint consulter la généalogie des douze tribus, disant en lui-même : " Je verrai si, seul parmi les tribus d'Israël, je n'ai pas eu de postérité en Israël." Et il se souvint du patriarche Abraham, à qui Dieu avait donné un fils dans sa vieillesse. Il fut très attristé et ne retourna pas dans sa maison, ni ne se montra à sa femme, mais s'en alla vers ses troupeaux, conduisant avec lui ses pastoureaux sur les montagnes au désert, dans une terre lointaine, et il s'y bâtit une tente, et jeûna pendant quarante jours et quarante nuits, disant en lui-même : " Je n'irai point prendre de nourriture ni de breuvage, jusqu'à ce que le Seigneur mon Dieu ait jeté les yeux sur moi, mais ma prière sera ma

nourriture et mon breuvage." Et ainsi, pendant cinq mois, personne, pas même Anne, son épouse, n'entendit parler de lui.

⁂

Anne, femme de Joachim, pleurait donc d'un double deuil et gémissait d'une double douleur, disant au Seigneur pendant son oraison : " Seigneur Dieu tout-puissant d'Israël, qui ne m'avez pas donné d'enfants, pourquoi m'avez-vous enlevé aussi mon époux ? Voilà cinq mois qui sont passés et je ne le vois pas ; je ne sais s'il est mort ; au moins je lui aurais élevé une tombe. Il faudra donc que je pleure à la fois mon veuvage et ma stérilité ! "

Et après avoir beaucoup pleuré, Anne entra dans le lieu le plus retiré de sa maison, et se prosternant en oraison, elle répandit ses prières devant le Seignenr.

Or, le grand jour du Seigneur survint, et Judith, sa servante, lui dit : " Jusques à quand affligeras-tu ton âme ? Il ne t'est pas permis de pleurer, car voici la grande fête du Seigneur. Prends donc cette parure, et ornes-en ta tête. Elle te donnera l'apparence d'une reine." Et Anne répondit : " Eloigne-toi de moi, je n'en ferai rien, car Dieu veut que je sois humiliée." —Et Judith répondit : " Que te dirai-je ? sinon que Dieu, avec raison, a fermé ton sein, afin que tu ne donnes pas d'enfants à Israël ! "

Et Anne, cependant, obéit à la servante, quoique très affligée. Elle quitta ses vêtements de deuil, et orna sa tête, et se revêtit d'habits de noces. Et vers la neuvième heure, elle descendit dans le jardin pour se promener, et voyant un

laurier, elle s'assit dessous, et répandit ses prières devant le Seigneur, disant : " Dieu de mes pères, bénis-moi, et exauce ma prière, ainsi que tu as béni les entrailles de Sara, et lui as donné pour fils Isaac."

Et, regardant vers le ciel, elle vit sur le laurier le nid d'un passereau, et elle s'écria avec douleur : " Hélas ! qui donc m'a donné le jour pour que je sois ainsi maudite en présence des fils d'Israël ? Ils m'ont outragée, ils m'ont chassée du temple du Seigneur. Hélas ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis être comparée aux oiseaux du ciel, car les oiseaux du ciel sont féconds devant vous, Seigneur.—Hélas ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis être comparée aux animaux de la terre, car ils sont féconds devant vous, Seigneur.—Hélas ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis être comparée aux eaux de la mer, car elles sont fécondes devant vous, Seigneur.—Hélas ! à qui suis-je semblable ? Je ne puis être comparée à la terre, car la terre donne des fruits en son temps, et vous bénit, Seigneur !

" O Seigneur, Dieu tout-puissant, qui donnez une postérité à toute créature, à tous les animaux, aux serpents, aux oiseaux et aux poissons, et qui leur accordez de se réjouir sur leurs petits, vous m'avez seule privée des bienfaits de votre bonté. Mais, mon Dieu, vous connaissez mon cœur, et vous vous souvenez de ce premier jour de mon mariage, où je vous ai fait vœu que si vous me donniez un fils ou une fille, je vous l'offrirais dans votre temple saint."

Et comme elle parlait ainsi, un ange volant vers elle, apparut devant sa face et lui dit : " Anne, Anne, ne craignez pas, Dieu a exaucé

votre prière ; vous concevrez et enfanterez, et le fruit qui sortira de vous sera en admiration à toute la terre jusqu'à la fin des siècles." Anne répondit : " Vive le Seigneur mon Dieu ! que j'enfante un fils ou une fille, j'offrirai cet enfant au Seigneur, pour qu'il le serve saintement tous les jours de sa vie."

Et l'ange disparut à ses yeux, mais elle, tremblante et effrayée d'avoir entendu un tel discours, entra dans sa chambre et tomba sur sa couche comme morte ; et tout le jour, et toute la nuit, elle demeura ainsi en oraison et grand tremblement. Et après cela, elle appela sa servante et lui dit : " Tu m'as vue comme veuve et dans l'angoisse, et tu n'as pas même voulu entrer auprès de moi ! " Mais celle-ci murmurant répondit : " Si le Seigneur a fermé votre sein et vous a enlevé votre mari, en suis-je la cause ? " —Ce qu'entendant, Anne pleura et poussa de profonds gémissements.

Et soudain deux anges vinrent à elle, et lui dirent : " Voici que Joachim, votre mari, va revenir avec ses troupeaux."

***

En même temps, un ange du Seigneur, sous la forme d'un jeune homme, apparut à Joachim dans les montagnes où il faisait paître ses troupeaux, et lui dit : " Joachim, Joachim, pourquoi ne retournez-vous pas auprès de votre épouse ? " Et Joachim répondit : " Pendant vingt ans j'ai vécu avec elle ; et maintenant, puisque Dieu n'a pas voulu me donner d'enfants et que je suis sorti du temple de Dieu couvert de reproches, pourquoi retournerais-je vers elle, étant rejeté

et méprisé ? Je veux vivre ici avec mes troupeaux, et aussi longtemps que Dieu m'accordera la lumière du jour, par la main de mes serviteurs, je ferai une part de mes biens aux pauvres, aux orphelins et à tous les amis de mon Dieu."—Et quand il eut dit ces choses, le jeune homme répondit : " Le Seigneur a exaucé votre prière. Je suis un ange de Dieu, et j'ai apparu à votre épouse pendant qu'elle pleurait et priait, et je l'ai consolée en lui disant que de vous elle concevrait une fille, et que c'est par ignorance que vous l'avez délaissée. Cette Vierge sera le Temple de Dieu, car l'Esprit-Saint reposera sur elle, et telle sera sa béatitude au-dessus de toutes les femmes, que nul ne pourra dire que jamais on a trouvé ou l'on doit trouver sa pareille dans tous les siècles. C'est pourquoi, descendez des montagnes, et revenez vers votre femme. Bientôt, Anne sera mère, car Dieu lui donnera la fécondité, et vous rendrez grâces à Dieu, et le fruit de son sein sera béni, et elle-même sera bénie, et elle sera la mère de l'éternelle bénédiction....

" Dieu, en effet, punit le péché mais non la nature, et quand il suspend les lois de la génération humaine, c'est pour mieux les manifester ensuite, et mieux montrer dans l'être nouveau qui se produit un effet de sa divine munificence. Est-ce que Sara, la première aïeule de votre race, n'est pas restée inféconde jusqu'à sa quatre-vingtième année ? et pourtant, dans son extrême vieillesse, elle a donné naissance à Isaac, en qui, selon la promesse divine, toutes les nations furent bénies. Et de même Rachel, si agréable au Seigneur et si aimée du bienheureux Jacob, après une longue stérilité, enfanta Joseph, devenu

plus tard non seulement le maître de l'Egypte, mais le libérateur de tant de peuples condamnés à périr. Qui parmi les chefs d'Israël fut plus fort que Samson, ou plus saint que Samuel ? et pourtant leurs mères à tous deux avaient été longtemps inféconde.... Ainsi une fille vous sera donnée, et de même que, par une merveille divine, elle naîtra d'une mère stérile, ainsi, par un autre prodige incomparable, Vierge elle enfantera le Fils du Très-Haut, lequel s'appellera Jésus, et sera, suivant l'étymologie de son nom, le Sauveur de toutes les nations."

Joachim, se prosternant devant l'ange, lui dit : " Si j'ai trouvé grâce devant vous, asseyez-vous un moment dans ma tente, et bénissez votre serviteur." A quoi l'ange répondit : " Ne dites pas votre serviteur, dites plutôt conserviteur, car nous sommes tous les serviteurs d'un même Dieu. Mais notre nourriture, à nous, est invisible et notre breuvage ne peut être vu par des yeux mortels ; et c'est pourquoi, vous ne devez pas me prier d'entrer sous votre tente, mais plutôt offrir en holocauste au Seigneur ce que vous m'auriez donné." Alors Joachim prit un agneau sans tache, et dit à l'ange : " Jamais je n'eusse osé offrir l'holocauste, si votre parole ne m'eût donné le pouvoir d'en faire l'oblation."—Et l'ange lui répondit : " Et moi non plus, je ne vous aurais jamais proposé de l'offrir si je n'avais connu la volonté de Dieu."—Or, pendant que Joachim offrait ce sacrifice au Seigneur, il arriva que, avec l'odeur du sacrifice, l'Ange du Seigneur monta aussi vers le ciel.

Joachim tomba donc la face contre terre, et il demeura prosterné dans la prière depuis la sixième heure jusqu'au soir. Mais ses serviteurs

étant venus, et ne sachant ce qui était arrivé, furent dans l'étonnement, et, pensant qu'il était mort, ils s'approchèrent de lui et soulevèrent sa tête. Et lorsqu'il leur eut raconté ce qu'il avait vu, pleins de stupeur et d'admiration, ils l'exhortèrent à suivre incontinent le conseil de l'ange, et à retourner sans retard vers son épouse.

Or, comme Joachim discutait dans son esprit, s'il devait retourner ou non, le sommeil le gagna, et voici que l'ange qui lui était apparu pendant sa veille, lui apparut de nouveau dans son sommeil, lui disant : "Je suis l'ange qui vous a été donné de Dieu pour gardien. Descendez en toute sécurité, et retournez auprès d'Anne, parce que les miséricordes que vous et Anne, votre épouse, avez faites, ont été racontées en présence du Très-Haut, et telle postérité vous sera donnée que jamais, depuis le commencement du monde, les prophètes et les saints n'ont eu sa pareille ni jamais ne l'auront."

Or, il arriva que Joachim, s'éveillant de son sommeil, appela à lui ses pastoureaux et leur raconta ce qu'il avait vu en songe. Et ceux-ci adorèrent le Seigneur et lui dirent : " Prenez garde désormais de mépriser l'ange de Dieu ; mais levez-vous, partons, et, tout en faisant paître nos troupeaux, nous vous suivrons à pas lents."

Joachim leur dit : "Amenez-moi en effet douze brebis toutes blanches, et elles seront pour mon Seigneur, et douze agneaux sans souillure, et ils seront pour les prêtres et les anciens du temple ; et amenez aussi cent boucs pour tout le peuple."

***

Et Joachim se mit en route avec ses troupeaux, et quand ils eurent marché trente jours,

comme ils étaient déjà proches, l'Ange du Seigneur apparut à Anne pendant qu'elle était en oraison et lui dit : " Allez à la porte qu'on appelle Dorée, à la rencontre de votre époux, qui aujourd'hui même viendra à vous." Et elle, se hâtant, s'avança avec ses servantes et commença à prier, se tenant près de la porte. Or, comme elle commençait à défaillir par la longue attente, levant les yeux, elle vit de loin Joachim qui venait avec ses troupeaux, et courant à sa rencontre, elle se suspendit à son cou, rendant grâces à Dieu, et disant ; " Maintenant, je sais que Dieu m'a bénie grandement ; j'étais veuve et je ne le suis plus ; j'étais stérile, et j'aurai une vie dans mon sein." Et ayant adoré le Seigneur, tous deux rentrèrent chez eux, et Joachim, ce premier soir depuis longtemps, se reposa en sa maison. Et ce fut une grande joie pour tous leurs amis et leurs proches et le bruit s'en répandit par toute la terre d'Israël.

Le lendemain, Joachim offrit ses dons *au Seigneur*, se disant en lui-même : " Si le Seigneur m'a béni, le pectoral du grand prêtre me le rendra manifeste [1]." Et il offrit ses dons et quand il fut près de l'autel du Seigneur, il regarda le pectoral du grand prêtre et il vit qu'il n'avait pas de péché en lui-même. Et il dit : " Maintenant je sais que le Seigneur m'est propice et qu'il m'a remis tous mes péchés." Et il descendit justifié de la maison du Seigneur dans la sienne.

---

1 Une note serait ici utile pour expliquer cette parole de Joachim, et le passage qui la suit.—Nous lisons dans *l'Exode* : " Vous ferez ainsi le *Pectoral du Jugement*.... Ce Pectoral sera tissé, comme l'Ephod, d'or, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois, et de fils bien retors mêlés ensemble à des fils tissés de différentes couleurs. Il sera

***

Et les mois se complétèrent pour Anne, et quand le neuvième fut achevé, Anne enfanta, et elle dit à la sage-femme : "Qu'ai-je mis au monde ?"—Et l'autre dit : "Une fille." Et Anne dit : "Mon âme s'est réjouie en cette heure," et elle coucha l'enfant. Et quand les jours furent accomplis, elle fut purifiée, et elle allaitait son enfant, et elle lui donna le nom de Marie

Or, de jour en jour l'enfant se fortifiait. Lorsqu'elle eut six mois, sa mère la posa par terre pour voir si elle se tiendrait debout. Et l'enfant put faire sept pas en marchant, et elle vint se jeter dans le giron de sa mère. Et Anne la saisit entre ses bras, disant : "Vive le Seigneur mon Dieu ! tu ne marcheras pas sur la terre jusqu'à ce que je t'aie offerte dans le temple du Seigneur."

Et Anne se sanctifiait dans sa retraite, se dégageant de toute imperfection à cause d'elle. Et les vierges d'Israël qu'elle invitait à venir, étaient séduites par les grâces de l'enfant, et voulaient l'enlever.

Or, quand l'enfant eut un an, Joachim fit un

---

carré et double, et il aura la grandeur d'une palme, tant en longueur qu'en largeur. Vous y mettrez quatre rangs de pierres précieuses (*Suit la disposition des pierres*).—Vous y mettrez le nom des enfants d'Israël ; leurs douze noms y seront gravés, chaque nom sur chaque pierre, selon l'ordre des douze tribus." (Exod. XXVIII, 15-22). Ces pierres avaient pour mission de faire connaître au grand-prêtre ou à ceux qui y regardaient, la volonté de Dieu. Comment ? On ne le sait pas d'une manière certaine, mais notre ancien professeur de l'université de Louvain pensait que ce pouvait être par les reflets de lumière qui s'en échappaient, diversement, selon les cas. Quoi qu'il en soit, ce *Pectoral* rendait jugement, d'où le nom que lui donne Moïse.

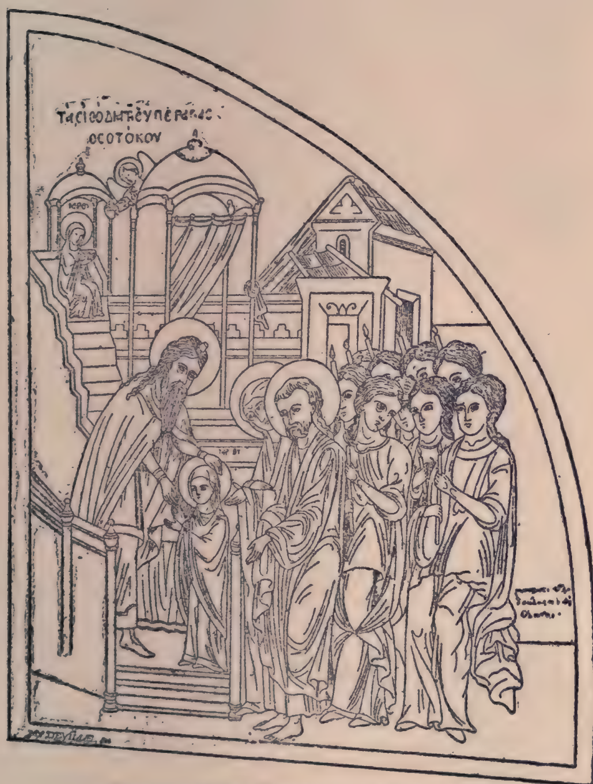
grand festin auquel il invita les princes des prêtres, et les scribes, et les aînés du sanctuaire, et tout le peuple d'Israël. Et Joachim présenta sa fille aux prêtres et ceux-ci la bénirent, disant : " Dieu de nos pères, bénissez cette enfant et donnez-lui un nom célèbre, éternel parmi toutes les générations." Et tout le peuple répondit : " Qu'il soit fait ainsi, qu'il soit fait ainsi !" Et Joachim la présenta aux archiprêtres, et ils la bénirent en disant : " Dieu des hauteurs, abaisse ton regard sur cette enfant, bénis-la d'une dernière bénédiction qui soit sans retour."

Sa mère la saisit dans ses bras, étant dans le lieu de sa sanctification et lui donna le sein, et chanta un cantique au Seigneur Dieu, disant : " Je chanterai un cantique au Seigneur mon Dieu, qui m'a visitée et m'a délivrée des opprobres de mes ennemis ; il m'a donné dans sa justice un fruit unique et multiple en sa présence. Qui annoncera aux fils de Ruben que je suis mère ? Ecoutez, écoutez, douze tribus d'Israël, Anne est mère ! Anne allaite !"

Et elle fit reposer un moment l'enfant dans le lit de sa sanctification et elle revint faire honneur aux convives. Et le festin étant terminé, tous se retirèrent joyeux, glorifiant le Dieu d'Israël.

***

Or, les mois s'ajoutaient aux mois. Quand l'enfant eut deux ans, Joachim dit à Anne : " Conduisons-la au temple du Seigneur, afin d'accomplir le vœu que nous avons formé, de peur que Dieu ne nous l'enlève ou que plus tard, notre don ne lui soit plus agréable." Et Anne répondit : "Attendons la troisième année, parce que



La Présentation de la Vierge—fresque murale à Athènes

peut-être l'enfant pourrait avoir besoin de son père ou de sa mère." Et Joachim répondit : Attendons."

Quand l'enfant eut trois ans, elle fut sevrée, et Joachim dit : " Appelez les jeunes vierges les plus saintes d'Israël ; qu'elles prennent des lampes et les tiennent allumées, afin que l'enfant ne se retourne pas en arrière et que sa pensée ne s'éloigne pas de la maison de Dieu." Et les vierges agirent ainsi, et elles accompagnèrent jusqu'au temple Joachim et Anne qui venaient offrir leur sacrifice, et introduire la petite Marie dans le lieu consacré aux vierges, lieu saint où, le jour et la nuit, retentissaient les louanges de Dieu.

Avant d'entrer, Joachim et Anne déposèrent leurs habits de route, pour en prendre de plus beaux et de plus riches. Et quand l'enfant se trouva avec eux devant la porte du temple, elle en monta les quinze degrés, sans l'aide de personne et d'un pied si rapide, qu'elle n'eut pas le temps de regarder en arrière ni, comme c'est le fait de l'enfance, de réclamer ses parents. Vous auriez pensé, à la voir en cette occurrence, qu'elle était d'âge parfait. Et en effet, le Seigneur opérait une merveille dans l'enfance de cette vierge de son choix, et préfigurait par ce prodige sa grandeur future.

Cependant, Joachim et Anne, qui, dans leur sollicitude pour elle auraient voulu la retenir, furent dans la stupéfaction jusqu'à ce que, entrant dans le temple, ils l'y retrouvèrent parmi les pontifes saisis eux-mêmes d'admiration. Le prince des prêtres la reçut, et l'embrassa, et la bénit, disant : " Le Seigneur a donné de la grandeur à ton nom dans toutes les générations, et à

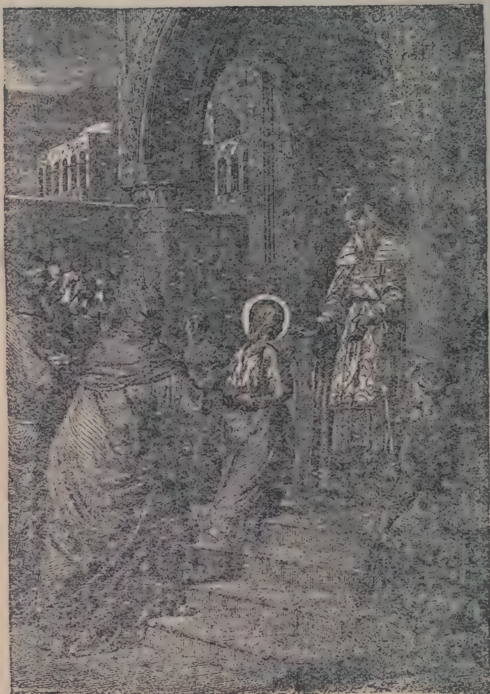
la fin des jours, le Seigneur manifestera en toi le prix de la rédemption des fils d'Israël." Et il la plaça sur le troisième degré de l'autel ; et le Seigneur répandit sa grâce sur elle, et elle tressaillit de joie en dansant avec ses pieds et toute la maison d'Israël l'aima. Et alors, Anne, remplie du Saint-Esprit, dit en présence de tous : " Le Seigneur, Dieu des armées tout-puissant, se souvenant de son Verbe, a visité son peuple d'une bonne et sainte visite, afin d'humilier dans leur cœur et de convertir à lui ceux qui s'élevaient contre nous ; il a, en notre faveur, fait cesser la joie railleuse de nos ennemis. Celle qui était stérile est devenue mère, et elle a enfanté l'exultation de l'allégresse d'Israël. J'ai offert au Seigneur les dons qui lui étaient destinés, et mes ennemis n'ont pu m'en empêcher. Dieu a converti leur cœur vers moi, et à moi-même il m'a donné une éternelle joie ! "

***

Quand, selon la coutume de la loi, le sacrifice fut achevé, et le vœu accompli, Joachim et Anne laissèrent l'enfant dans l'enceinte du temple pour qu'elle y fît son éducation avec les jeunes vierges, et ils retournèrent vers leur demeure, admirant et louant le Seigneur Dieu de ce qu'elle ne s'était pas retournée vers eux.

Or, Marie était élevée comme une colombe dans le temple du Seigneur, et elle recevait sa nourriture de la main d'un ange.





Schraudolph, Présentation de la Vierg



LE CULTE DE SAINTE ANNE

AVANT ET DEPUIS LE DOUZIÈME SIÈCLE





Notre Sainte dans la Cathédrale de Reims.

LE CULTE DE SAINTE ANNE

AVANT ET DEPUIS LE DOUZIÈME SIECLE

La bulle du pape Grégoire XIII instituant canoniquement la fête de sainte Anne dit deux mots très remarquables que nous soulignerons en citant le passage qui les renferme :

" Nous, en vue d'honorer les mérites de sainte Anne par un culte public, et de réjouir l'Église universelle par l'évocation de sa sainte mémoire ; désirant de plus exciter à son égard dans les cœurs chrétiens une DÉVOTION DONT L'ANCIENNETÉ REMONTE AUX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE, et qui est attestée par tant de MONUMENTS INSIGNES DISSÉMINÉS A TRAVERS LE MONDE, prescrivons que, dans les temps à venir et à perpétuité, la fête de la bienheureuse Anne soit célébrée dans toutes les églises du monde, le sept des calendes d'août (26 juillet) sous le rite double ....et que ce jour de fête soit ajouté sous cette rubrique dans les calendriers de Rome ou des autres églises, qui devront s'imprimer."

Ici, comme en toute autre question du domaine ecclésiastique, on n'a qu'à s'incliner devant la parole d'un Pape. Mais était-ce manquer de respect à cette parole, était-ce surtout vouloir la discuter que d'essayer, pour nous-même, et, comme nous dirions, " pour notre satisfaction personnelle," de nous en faire la preuve ? Au témoignage du Pontife de l'Église, indiscuté autant qu'indiscu-

table, ne serait-ce pas un plaisir de se donner à soi le témoignage des faits mêmes, sur lequel d'ailleurs le premier s'appuie ?

A la tentation de ce plaisir nous n'avons pu résister, et si faible ou si humble que soit notre voix à nous, cependant nous l'osons dire, avec la conviction d'un homme qui a trouvé la preuve longtemps cherchée, mais enfin trouvée : Oui, le Pape dit vrai : C'est aux premiers âges du Christianisme, aux premiers âges de la dévotion chrétienne elle-même, que remonte la dévotion à sainte Anne, notre "Bonne sainte Anne", comme nous aimons à l'appeler.

Oui, le Pape dit vrai encore : Des monuments insignes de cette dévotion sont disséminés *à travers le monde*, et ce culte lui-même est dès longtemps universel.

Nous diviserons cet opuscule en deux parties, la première étudiant le culte de sainte Anne avant le douzième siècle ou son ANCIENNETÉ ; la seconde, le culte de la Sainte en diverses contrées du monde depuis cette époque, ou son UNIVERSALITÉ.



PREMIÈRE PARTIE

AVANT LE DOUZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE I

L'ORIENT

Nous disons avec le Pape Grégoire XIII : " Le culte de sainte Anne remonte aux premiers siècles de l'Eglise," et nous essaierons de le démontrer.

Comment établirons-nous cette preuve pour le lecteur ? Par trois chefs principaux, et d'ailleurs suffisants, qui se prennent le premier, des documents littéraires ou des écrits de l'Église Orientale ; le deuxième, de la liturgie, ou des fêtes ecclésiastiques et mémoires ; le troisième, des monuments matériels, c'est-à-dire des églises, chapelles, oratoires, ex-voto, œuvres d'art.

Au contraire de l'Église latine, qui décourage un peu les panégyristes de sainte Anne, comme nous le verrons plus tard, l'Église grecque fournit dans ses écrits une preuve surabondante en faveur de son culte en Orient ; la liturgie et les monuments la confirment davantage, mais ici, il nous semble bon d'étendre un peu ce préambule.

D'abord, on ne peut exiger qu'il y ait eu des sanctuaires dédiés à notre Sainte, en un temps où les chrétiens n'avaient pas même d'églises. Ce temps, c'est l'ère des persécutions, une période de trois siècles. Quand on lit dans le *Martyrologe* : "A Rome, la dédicace de la première église bâtie et consacrée par saint Pierre," il ne s'agit

pas d'une église proprement dite comme nous entendons ce mot aujourd'hui, mais de la maison de Pudens, où le chef des apôtres a non seulement logé, mais aussi célébré les saints mystères, et qui est devenue plus tard Saint-Pierre-aux-Liens.

Après Tertullien et Minutius Félix qui se plaignaient, au second siècle, de ne pouvoir construire des " maisons de prières ", saint Cyprien, au troisième, gémit de voir que " le vrai Dieu, n'a point d'autels ; il n'en a pas, dit-il, puisqu'on est obligé de les cacher."

Quand triomphera le Christianisme avec la conversion des empereurs, alors, mais alors seulement, on verra s'élever au-dessus des cryptes ou des catacombes, timidement d'abord, plus hardiment ensuite, les chapelles, les dômes, les basiliques destinées à recevoir la foule de plus en plus croissante des fidèles.

Sainte Hélène, à elle seule, commençant par la Palestine, fera construire plus de trente églises sur les lieux témoins des principaux mystères de notre foi.

Une question nous est sans doute posée dès maintenant : Sainte Hélène dédia-t-elle un de ces sanctuaires à notre Sainte ?

Une autre peut la suivre également : Sainte Anne avait-elle, en ces temps reculés, sa fête liturgique ?

Ici, nous ferons d'abord observer que les premières églises chrétiennes n'étaient dédiées qu'à Dieu lui-même, et le pape saint Léon le Grand (440) le dit expressément à l'occasion de la basilique élevée sur le tombeau de saint Pierre : " Les fidèles accourent à la Basilique du Bienheureux Apôtre, qui est dédiée au seul Dieu

vivant et vrai" (*quæ uni Deo vivo et vero est dedicata*).

La sainte Vierge faisait seule exception à cette règle, et c'est ainsi qu'après la condamnation de l'hérésie nestorienne (430) qui contestait à Marie, comme on sait, la maternité divine, on voit partout des temples s'élever en son honneur.

C'étaient comme autant de protestations et d'affirmations éclatantes contre les attaques de ses ennemis.

Que si maintenant on aborde la question de la liturgie, c'est-à dire de la fête de sainte Anne et de son ancienneté dans l'Eglise, nous ferons remarquer encore ici que, non seulement en Occident, comme saint Bernard, au douzième siècle, en témoigne dans une de ses lettres, mais peut-être aussi en Orient, du moins pendant les tout premiers siècles, l'Eglise ne célébrait aucune fête en l'honneur des Saints qui avaient vécu avant Notre-Seigneur, ou qui étaient morts avant la Rédemption.

La raison que donne le saint docteur de cette pratique générale de l'Eglise, c'est que, avant la Rédemption, le ciel n'était pas encore ouvert pour les justes. et qu'il ne convenait pas de célébrer par une fête leur entrée dans les limbes. Il n'y avait que les saints martyrs Macchabées qui eussent les honneurs d'un culte solennel, pour des raisons que le même saint expose fort au long. Saint Jean-Baptiste, parce qu'il tenait de si près à Notre-Seigneur, surtout à titre de précurseur, faisait également exception, mais la *Mémoire de son martyre* le cédait en solennité à la fête de Saints bien inférieurs à lui.

Ces deux faits étant connus, il n'est pas prudent de s'aventurer trop quand on veut parler

du culte que l'Eglise primitive rendait à sainte Anne, soit en lui consacrant des sanctuaires, soit en célébrant sa fête. Au moins une distinction reste à faire entre le culte public, général, officiel, ou canonique, et le culte particulier, ou privé, ou simplement toléré. On sait en effet que l'Eglise, autrefois, *tolérait* beaucoup en matière de liturgie.

D'ailleurs, nous ne disons rien ici qui puisse contrister notre chère Sainte ni diminuer la foi des fidèles en l'ancienneté de son culte. Qui ne sait que l'Eglise n'a jamais imposé de dévotions ni même de fêtes ? Quand elle institue canoniquement une fête, c'est que cette fête existait déjà depuis longtemps ; que la piété, non de quelques-uns, mais des grandes masses, l'avait elle-même établie, et en quelque sorte peu à peu rendue nécessaire.

Nous avons cité tout à l'heure la bulle de Grégoire XIII (1584) relative à l'institution de la fête de sainte Anne, et nous remarquons de nouveau que le saint Pontife n'établit pas, mais ne fait que rendre générale et tout à fait *publique*, " une dévotion dont l'ancienneté, comme il le dit, remonte aux premiers temps de l'Eglise."

Nous sommes donc plus à l'aise maintenant pour écrire sur le culte de sainte Anne, et s'il nous arrive de dire des choses qui semblent contradictoires l'une à l'autre, ou à ce qu'on vient de lire, on se rappellera la distinction que nous venons aussi d'établir, et qui en expliquant tout, nous excuse par avance.

LES MONUMENTS LITTÉRAIRES

Quiconque voudrait se donner, non pas la peine, mais le plaisir de parcourir la *Patrologie grecque* publiée par l'abbé Migne, c'est-à-dire la collection des ouvrages des Pères et Docteurs de l'Eglise Orientale, aurait la preuve que la dévotion à sainte Anne n'est pas une nouveauté dans l'Eglise, ni encore moins une *invention* de la piété canadienne. Ce n'est pas par un mot jeté en passant, par une *fine allusion*, comme on dit aujourd'hui, par un bout de sermon, d'hymne, ou de cantique, que ces vieux écrivains, évêques, prêtres, abbés, moines ou même laïques, célèbrent la bonne Sainte ; c'est par des pages et des pages, des hymnes et des hymnes, et l'on peut dire que même quand ils prétendent parler dans la prose ordinaire, ces enthousiastes des anciens jours chantent encore ! Rien n'est plus vrai, plus sincère, plus pieux, plus beau que leur béni langage, que ce soit sermon, homélie, simple causerie, ou que cela revête, pour mieux s'élever, les formes harmonieuses du rythme grec, ou toute la splendeur de la poésie orientale.

Dirons-nous un de nos vieux rêves, sans parler de tant d'autres qui sont morts comme celui-là ? car qui en sa vie, n'en a caressé, s'il est vrai, comme disait Shakespeare, un homme qui s'y connaissait, que " nous sommes tous faits de l'étoffe dont les rêves mêmes sont faits [1] ? " Ce

---

1º We are such stuff—As deams are made on, and our little life—Is rounded with a sleep. Tempest, Act. IV, sc. 1.

rêve nôtre, ç'eût été, " à une époque où pour l'amour du grec, nous aurions " embrassé Vadius," de réunir et de traduire, tous les écrits de l'antiquité chrétienne orientale relatifs à notre Sainte. Tout cet ensemble eût pu former un gros volume, et probablement il n'y eût pas eu de lecteurs, mais jugeant du passé lointain par le passé plus rapproché, ce n'est peut-être pas ce qui a ruiné notre projet.

Peu importe cependant, et soyons à l'heure présente.

Le plus remarquable monument, à la fois littéraire et artistique du haut moyen âge, serait peut-être le *Ménologe de Basile*, conservé au Vatican, mais tout Grec d'origine. Quelques auteurs ont pensé que cet empereur Basile dont le nom sert d'étiquette au précieux manuscrit, était Basile le Macédonien, et conséquemment, pour eux, cette œuvre, ou comme on dit, " ce chef-d'œuvre de la calligraphie illustrée du moyen age " serait du neuvième siècle. On croit plutôt aujourd'hui que le vrai titulaire de l'ouvrage est l'empereur Basile II, dit le jeune, qui régna depuis 975 jusqu'à 1025. Même ainsi réduit d'un siècle, et c'est bien, il va sans dire, à notre grand regret, le Ménologe garde encore assez d'antiquité, et de fait, il est en son genre un des plus vieux qui existent.

L'ouvrage se composait primitivement de deux volumes, mais l'un s'est perdu et n'a pu être retrouvé. Celui qui reste, le premier, est un manuscrit de quatorze pouces et demi sur onze, écrit en or sur parchemin. Il contient pour chacun des six premiers mois de l'année, c'est-à-dire, selon l'ancienne manière de compter, du premier septembre à la fin de février, un récit

abrégé de la vie des saints vénérés dans l'Eglise Grecque, avec la commémoraison de quelques solennités. Le récit occupe une partie de la page, et une miniature qui en reproduit l'un des faits l'autre partie, et comme il y a des jours qui réunissent les fêtes de plusieurs saints, il en résulte que le nombre des miniatures pour les six mois s'élève à plus de quatre cents.

Elles sont toutes sur fond d'or, et mesurent six pouces et un quart sur quatre pouces ou quatre pouces et demi. Huit peintres ont concouru à leur exécution, et ils ont inscrit leur nom dans les marges : Ce sont : Pantaléon, Siméon, Michel de Blaquernes, George, Ménas, Michel Micros et Nestor.

L'ouvrage nous donne ainsi dans son ensemble, non l'expression d'un talent individuel, mais le style de toute une époque, et quand Basile l'offrait en présent à Louis Sforza, duc de Milan, "présent d'inestimable valeur," il aurait pu aussi bien l'appeler, comme on l'a fait après lui, "l'hommage de l'Orient à l'Occident."

Hommage aussi de l'Orient à la bonne sainte Anne, car on l'a compris, notre Sainte tient ici une place d'honneur, et c'est pourquoi, ce *Ménologe* nous est à nous infiniment cher. Outre le récit assez étendu de sa vie, il nous offre quatre superbes miniatures qui en représentent les faits les plus glorieux : la Rencontre à la Porte dorée ; ensuite une scène à peu près analogue, mais qui se passe, cette fois, devant une maison de belle architecture, sans doute la maison même des saints époux ; puis, la Naissance de la sainte Vierge, signée Ménas, "belle composition, dit Rohault de Fleury, exécution rapide, harmonie, bon dessin ;" enfin la Présentation au Temple,

signée Nestor, d'une touche moins parfaite, mais très remarquable encore pour la disposition générale.

Rarement dans ce petit livre demanderons-nous aux beaux-arts de venir déposer en faveur de notre Sainte, et jamais peut-être ne publierons-nous le *gros* volume qu'ils nous ont fait écrire pour elle, mais il nous a semblé que, de fois à autres, en passant, et surtout cette fois-ci, nous devions recueillir leur témoignage, témoignage très éloquent lui aussi, plus éloquent que bien d'autres, car si on peut discuter une donnée de l'histoire ou une page d'auteur, on ne discute pas un monument artistique.

Mais passons déjà.

Nous avons omis des écrivains postérieurs à ce *Ménologe*, Nicéphore Calliste (XIe-XIIe s.) S. Hippolyte de Thèbes, l'Anonyme de Métaphraste, qui tous trois ont célébré notre Sainte ; nous en omettons également d'autres qui lui sont antérieurs de près, c'est-à-dire d'un et deux siècles, comme le moine Jacques, Cosmas Vestitor, Léon l'empereur, Photius, Nicétas, George de Nicomédie, Pierre d'Argos, Tarasius et Germain, tous deux patriarches de Constantinople, Jean d'Eubée et Joseph l'hymnographe qu'il nous serait cependant si agréable de citer, ce dernier plus particulièrement.

On le comprend, ici nous recherchons avant tout l'Antique, et pour commencer par le huitième siècle, nous nous arrêterons au plus connu des panégyristes de la bonne Sainte, saint Jean Damascène.

Toutes les *Vies* ou *Manuels* de sainte Anne, sans parler du bréviaire romain, reproduisent à qui mieux mieux les homélies, discours, éloges,

—autant de cantiques nous pourrions dire,—qu'il a consacrés à la mère de Marie. Le cher saint, comme il se souvient de sa Jérusalem où il est né, peut-être tout près de sa sainte favorite, et comme il croit en elle, la bienheureuse femme ! comme il l'aime et l'exalte ! Qui a dit que " l'enthousiasme habite aux rives du Jourdain ? " signifiant sans doute que, sous l'ardent soleil d'Orient, dans cette lumière vive qui inonde le sol et les âmes ; sur cette terre fraîche encore et toujours de divins souvenirs, un cœur de croyant est en même temps un cœur de poète et de saint ! On ose à peine faire passer dans la froide langue et dans les âmes plus froides encore de l'Occident, ces chauds accents de la piété et de la poésie Orientales, tant, atténués cependant comme ils sont, ils semblent trop ardents encore. On a peur que le lecteur, même des plus pieux, ne dise : Mais, c'étaient des " illuminés," des " prophètes en délire," ces vieux mystiques du monde grec ! "

Pourtant, cela leur semblait si naturel à eux, à Jean Damascène, d'abord, de s'écrier, par exemple : " O Anne ! O Joachim ! O couple fortuné ! Toute la nature vous doit de la reconnaissance : car c'est vous-mêmes qui lui avez permis d'offrir à Dieu le plus précieux de tous les présents, l'Immaculée Vierge Marie, seule digne du Créateur. C'est là votre gloire, ô Joachim, que de votre Fille nous soit né l'Enfant trois fois béni, l'ange du Grand Conseil, l'Ange du salut de tout l'univers.

" O bienheureux époux, qui avez mérité ce fruit immaculé !

" O chaste sein d'Anne, où s'est formé et silencieusement développé ce fruit de sainteté !

O entrailles où fut conçu le ciel vivant, plus vaste que l'immense étendue des autres cieux ! O coupes de vie où s'abreuve la nourrice de Celui qui nourrit le monde ! O merveille des merveilles ! O prodige effaçant tous les prodiges ! " Il était juste que Dieu, voulant s'abaisser jusqu'à nous, se frayât, par des miracles, une route vers son ineffable Incarnation.

" Mais comment poursuivrais-je ? Mon âme est ravie hors d'elle-même. Mon cœur palpite, ma langue est paralysée ; je ne puis plus contenir mes transports, je succombe à ces merveilles ; une défaillance divine me saisit, et mon amour m'égare ! Mais loin d'ici toute vaine crainte ! l'amour l'emporte et mon âme chante sur la lyre de l'Esprit-Saint : " Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille ! "

On le voit, c'est du transport, c'est de l'extase, et combien de fois le séraphique Père s'y laisse entraîner dans ses homélies sur les fêtes de la sainte Vierge, et en particulier, sur la Nativité !

Le premier volume de nos *Trois Légendes de Madame Saincte Anne,* publié en 1899, cite de nombreux passages traduits de ses ouvrages.

***

Cinquante ans avant lui, saint André de Crête trouvait des accents pareils : " Que nos louanges s'élèvent en l'honneur de sainte Anne comme les notes joyeuses d'un chant nuptial ! Sa longue prière lui a mérité l'ineffable grâce de mettre au monde la Dieu-donnée, celle qui, elle-même, a enfanté un Dieu visible aux hommes et vivant au milieu d'eux ! "

Et ailleurs : "Heureuse, ô Anne, la maison de David, dont vous êtes l'héritière !—Oui heureuse et trois fois heureuse, ô vous qui nous avez donné cette Vierge comblée des dons de Dieu, Marie, dont le nom est digne de tout amour comme de tout honneur, et de qui est sorti le Christ, fleur de la vie !"

Et encore : "Que les cieux et la terre tressaillent d'allégresse, car le ciel de Dieu, l'épouse de Dieu, la mère de Dieu, est venue dans le monde ! Anne la stérile allaite Marie, l'enfant de la promesse ! Que son noble époux se glorifie de ce prodige et s'écrie : "Je vois le rameau où va s'épanouir la fleur du Christ, fils de David !"

Ce sont des pages, des hymnes entières qu'il faudrait citer, car André de Crète est poète autant qu'orateur, et quelquefois même, il intitulera son poème *Cantique de Victoire*, comme ici, quand il célèbre, au sens grec, la *Conception* de sainte Anne : "Aujourd'hui nous solennisons votre Conception, ô bienheureuse Anne ! Brisant les liens de votre stérilité, vous portez dans votre sein celle qui contiendra le Dieu que l'univers ne peut contenir.

"O sainte Anne, mère, contre toute espérance, de l'Epouse-Vierge, vous avez vu germer dans vos entrailles la fleur de la virginité, la gloire de la chasteté. C'est pourquoi, nous vous proclamons tous bienheureuse et la source de notre vie....

"O pieuse Anne, le Seigneur écoute votre voix quand vous le priez au fond du jardin.... O divin message de l'Ange, ô parole nouvelle et créatrice ! Réjouissez-vous, toutes tribus d'Israël !"

Vers la même époque, saint Sophrone, patriar-

che de Jérusalem, unit sa voix à ces pieux transports. Dans un hymne où, absent alors de la ville sainte, il passe en revue les plus saints de ses sanctuaires et se plaint d'en être éloigné, il s'écrie, après avoir salué le Calvaire et le saint Sépulcre : " J'entrerai dans la sainte Probatique où la glorieuse Anne engendra Marie ; je visiterai le temple de l'Immaculée Mère de Dieu, et couvrirai de mes baisers ces murs chers à mon cœur ! je contemplerai avec amour cette place où est née, dans la demeure de ses Pères, la Vierge Reine ; où le paralytique est monté portant son grabat, et déjà guéri par l'ordre du Verbe."

C'est très beau toute cette poésie, toute cette piété, mais nous ne pouvons nous dessaisir de notre idée fixe ; une idée qui pourrait se traduire ici par : *plus loin ! plus loin toujours !*

***

Nous sauterons donc d'un coup deux cents ans, et nous passerons de saint André de Crète au septième siècle, à saint Romanus, au cinquième, en saluant toutefois au passage Antiochus, abbé du monastère de Saint-Sabas, saint Sabas lui-même, fondateur du monastère de ce nom ; même saint Cyrille d'Alexandrie, tous trois cependant de bons et fidèles serviteurs de la Sainte.

Saint Romanus a composé un poème de douze grandes strophes, tout entier consacré aux bienheureux époux Anne et Joachim, monument unique pour nous, tout à fait à part, vu l'époque où il fut écrit. A ce propos, qu'on nous permette donc de dire en passant, que pour avoir l'idée ou le sentiment des choses anciennes, il

faut non seulement se figurer, ou se chiffrer une date lointaine, mais encore additionner les années, additionner les siècles. C'est bien long vingt ans, encore plus long cinquante, deux fois plus long un siècle; mais combien de fois plus long quinze fois un siècle et trente fois cinquante ans !

C'est l'âge du *Contacium*, ainsi on l'appelle, —de saint Romanus, et sans souci des étroites limites où nous sommes enfermés, nous en reproduirons ici au moins quelques passages :

" Joachim et Anne
De l'opprobre de la stérilité ;
Adam et Eve
De la corruption de la mort
Ont été délivrés, ô Immaculée,
Dans ta sainte Nativité.
" Aussi ton peuple
La célèbre avec joie,
Et des liens du péché
Dégagé, il s'écrie ;
La stérile enfante la mère de Dieu
La source pure de notre vie !
" O chère maternité
De sainte Anne :
De quelles hymnes te célébrerai-je,
Et comment honorerai-je
Le plus saint des temples ?
Joachim priait sur la montagne
Pour que, des mains de sa sainte épouse,
Un enfant passât un jour dans ses bras ;
Et la prière du saint
Est exaucée,
Et avec joie
La stérile enfante la Mère de Dieu,
La source pure de notre vie !....

Elles ont entendu dire,
Les tribus d'Israël,
Que Anne a mis au monde l'Immaculée,
Et heureuses, toutes se sont réjouies !....
Car c'est pour tous une joie
Que la stérile enfante la Mère de Dieu
La source pure de notre vie !"

Croirait-on qu'on écrivait ainsi au cinquième siècle, et déjà au sujet de sainte Anne ? et voudrait-on croire aussi que l'original de ce poème, dans un grec digne du siècle de Périclès, est encore cent fois plus beau ?

***

Mais "plus loin, encore plus loin !"

Voici le grand archevêque de Constance (l'ancienne Salamine, en Chypre), saint Epiphane, le vaillant lutteur *Contre quatre vingts hérésies (Contra octoaginta hereses).*—C'est d'ailleurs le titre de son principal ouvrage. Il a bien autre chose à faire que de chanter des hymnes, ou de composer de paisibles panégyriques, et nous nous tiendrions heureux, si seulement, dans ses rudes combats, il se souvenait de notre douce Sainte. Il s'en souvient en effet, il connaît toute sa légende : il la félicite des prières si ferventes qu'elle a fait monter vers Dieu, et qui en ont fait descendre la Vierge Marie.

Saint Epiphane ayant vécu de l'an 310 à l'an 403, c'est donc en plein quatrième siècle que nous nous trouvons être présentement avec lui.

Saluons encore en passant un de ses comtemporains, saint Grégoire de Nysse, qui, lui aussi, *se souvient,* et montons "plus loin, encore plus loin !"

***

Saint Eustathe fut évêque d'Antioche de 325 à 337, et avec lui nous avançons donc encore de cinquante ans. Or. Eustathe d'Antioche ne nous a pas seulement laissé quelques lignes sur notre Sainte, mais une longue page où il raconte sa légende, telle que la tradition la lui avait apprise. Cette légende, il dit qu'elle est "digne d'être connue"; il se plaît lui-même à la donner tout entière, et manifestement il ne le fait pas sans être mu par un sentiment de piété.

Ainsi, siècle après siècle, nous avons marché, jusqu'à cette époque où l'Eglise, dirions-nous, a commencé d'*écrire*, car combien d'ouvrages possédons-nous des temps antérieurs? Faut-il cependant ici nous arrêter? et vraiment ne pouvons-nous pas aller "plus loin, encore plus loin?"

Avec le *Livre* ou le *Protévangile* de Jacques, comme on l'appelle indistinctement, nous pouvons toucher au *second siècle*, à *dix-sept fois cent ans* derrière nous.

Sur ce vénérable monument littéraire et deux autres du même genre qui n'ont fait que s'en inspirer, nous avons écrit et imprimé ailleurs de nombreuses pages que nous ne pourrons pas même ici résumer. Qu'il suffise de prendre note de sa date, date si lointaine, et de ce qu'il contient pour nous.

Ce qu'il contient pour nous, c'est avec tous les détails possibles, quelques-uns même superflus, au dire de certains critiques, la *Légende*, ou la *Vie* de notre Sainte. La traduction littérale de cette Histoire donnée par nous, dans notre premier volume de *Madame Saincte Anne*, et réimprimée au commencement du présent opuscule, est, comme on l'a vue, assez longue. Pour être hon-

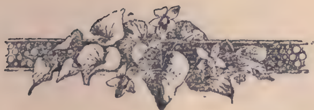
nête, retranchons quelques passages empruntés aux commentateurs immédiats du *Protévangile*, c'est-à-dire au *Pseudo-Matthieu* et à l'*Evangile de la Nativité*, il reste au moins dix ou onze pages. C'est peu pour un siècle comme le nôtre qui multiplie, sans compter, les volumes, et fait comme on dit " gémir la presse." C'est beaucoup, c'est immense, pour le second siècle, surtout étant donné qu'on ne pourra jamais faire plus de dix ou onze pages sur la vie de sainte Anne, même en pleine splendeur et fécondité du vingtième siècle.

Mais ici, —et nous finirons par là ce premier article - une réflexion nous vient à l'esprit que nous exprimerons comme elle nous vient, c'est-à-dire tout bonnement et sans phrases. Au deuxième siècle, un écrivain, voulant raconter la vie de la sainte Vierge Marie, car ç'est là le but du *Protévangile de Jacques*, la commence par la vie de sainte Anne; il recueille de bouche en bouche toutes les traditions, tous les souvenirs qui se rapportent à elle; il met un soin délicat à les grouper, à les contrôler peut-être l'un par l'autre; il se plaît à nous les transmettre dans le plus beau style - car en vérité le *Protévangile* est superbement écrit;—il puise en son cœur tout ce qu'il a de plus pieux, de plus tendre et de plus poétique pour nous intéresser à sainte Anne—pourquoi ne pas dire: pour nous la faire aimer? —et lui-même n'aurait pas un vrai culte pour elle! et ceux autour de lui qui vont le lire, seraient des indifférents!

La nature humaine n'a jamais changé, et les auteurs ne changent pas non plus. Un auteur est de son temps, réflète son temps, ou il n'est et ne sera d'aucun temps. Si Jacques consacre dix

pages à la vie de sainte Anne, plus qu'aucun de nous ne pourra jamais en écrire, c'est qu'il comptait qu'elles seraient lues, et nous-même nous pensons que pour les écrire et pour les lire il fallait une certaine dévotion, et c'est ainsi enfin que pour nous, la dévotion à sainte Anne offre ses preuves d'ancienneté au moins à partir du second siècle.

Au delà, ce sont les apôtres, c'est Jésus et Marie, et la famille chrétienne sanctifiée par leurs paroles et leurs exemples. Faut-il croire qu'elle ait oublié la mère de Marie et l'aïeule de Jésus-Christ ?



FÊTES LITURGIQUES ET MÉMOIRES.

On se rappelle ce que nous disions plus haut au sujet des fêtes en général, et indirectement, de la fête de sainte Anne en particulier. L'Eglise les institue canoniquement, définitivement; elles les reconnaît, les revêt de sa sanction: elle ne les *établit* pas, pas plus qu'elle n'établit un pèlerinage, ou ne prescrit une dévotion.

L'Eglise est comme une mère qui regarde simplement où va le cœur de ses enfants parce qu'elle comprend, elle-même qui sait aimer que le cœur ne se commande pas. La dévotion a toujours été et sera toujours une affaire de cœur.

Que la bulle de Grégoire XIII fixe une époque où la fête de notre Sainte, a été, comme nous venons de dire, instituée canoniquement, cela ne prouve pas que cette fête ait commencé, alors seulement, d'être célébrée.

Les *Ménées* ou calendriers des Grecs, ne datent pas de l'époque de Grégoire XIII, puisqu'ils sont du plus lointain moyen âge, et que leurs premiers éléments auraient, dit-on, été recueillis par des moines du quatrième siècle, et cependant ils mentionnent non seulement *une* fête, mais *des fêtes* de sainte Anne. Ainsi ils inscrivent au 9 septembre: "O Vierge Marie, je célèbre par des cantiques tes bienheureux parents;" ou bien dans un autre texte: "Au neuvième jour, tu trouveras la commune fête des parents de la Vierge." Au 9 décembre, ils disent: "Au

neuvième jour, la pieuse Anne conçoit Marie ;" au 8 septembre : "Au huitième jour, Anne met au monde la mère de Dieu."

On le voit, même aux fêtes de la Vierge, c'est dirait-on, plutôt sa mère qu'ils entendent célébrer.

Des hagiographes aussi graves que les Bollandistes ont fait avant nous cette observation, et elle leur était facile, elle s'imposait même, étant donné la manière dont les *Ménées* s'expriment, et avec eux, toute la liturgie grecque, quand elle signale certaines fêtes de la sainte Vierge. Ainsi donc, les parents de Marie avaient non seulement une fête commune au 9 septembre ; non seulement chaque année, dans le monastère de Saint-Sabas, et peut-être dans la plupart des églises d'Orient, comme on peut le supposer, on solennisait, le 25 juillet, la *Dormition* ou le Sommeil de sainte Anne, c'est-à-dire l'anniver-



Miniature du "Ménologe de Basile"

saire de sa bienheureuse mort ; mais encore les fêtes de l'Immaculée Conception, de la Nativité, de la Présentation au temple, se célébraient aussi bien en l'honneur de sainte Anne qu'en l'honneur de la sainte Vierge.

Nous le répétons, cette remarque est faite par les Bollandistes eux-mêmes.

Rien n'est plus clair, par exemple, ni plus significatif que l'indication de la fête de l'Immaculée Conception. Les Grecs ont toujours dit et ils disent encore aujourd'hui : Fête de la *Conception de sainte Anne*, entendant par là la Conception *active* de la mère de Marie, ou l'événement merveilleux qui suivit la Rencontre de sainte Anne et de saint Joachim à la Porte dorée.

Pourquoi les Grecs disent-ils *Conception de sainte Anne* au lieu de dire comme nous *Conception de la sainte Vierge ?* Pourquoi aussi, nous pouvons nous le demander ici en passant, quand il s'agit du Précurseur, ne gardent-ils pas la même manière de parler, et ne disent-ils pas *Conception de sainte Elisabeth*, au lieu de *Conception de saint Jean ?*

On le voit, dans le second cas, ils adoptent la formule latine, tandis que dans le premier, ils s'en éloignent totalement.

Nous nous sommes défendu de toucher dans cet opuscule à aucune question abstraite, difficile, ou comme on dirait *profonde*. Mais celle-ci ne nous semble pas l'être tellement, et d'ailleurs elle a pour nous, et pour tout le monde, il nous semble, un intérêt qui en rachète la difficulté. En disant *Conception de sainte Anne*, et diversement *Conception de saint Jean*, pour désigner en somme deux faits semblables au point de vue

purement humain ou naturel, les Grecs, ces hommes à *nuances*, et partout et toujours *artistes*, n'auraient-ils pas voulu faire entendre que la conception de la sainte Vierge a été sainte dès le principe, tandis que celle de saint Jean-Baptiste ne l'avait pas été tout d'abord, mais qu'elle a été sanctifiée par après, au jour de la Visitation, au moment, peut-être, où sainte Elisabeth s'écria en présence de la mère de Dieu : *Exultavit infans in utero meo,* " L'enfant a tressailli dans mon sein ? "

Nous voudrions que notre cadre fût plus large et nous montrerions que la différence des deux fêtes est également signifiée par la différence des anciens icones (anciennes images.)

Omnia munda mundis, " Tout est pur pour les purs," et l'art grec n'a pas craint de représenter, au moins dans la mesure et la forme où il le pouvait, la conception même de la Vierge Marie. Il l'a fait avec une chasteté et une admirable transcendance de sentiment, en adoptant pour ce sujet la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la Porte dorée : simple embrassement des bienheureux époux, premier instant de joie toute céleste après les douleurs de la séparation. Pour saint Jean-Baptiste au contraire, le même art grec se contente de faire apparaître à l'autel où Zacharie exerce ses fonctions de grand prêtre, un ange qui lui prédit la naissance prochaine d'un fils.

Conceptio Sanctæ Annæ : C'est donc sainte Anne qu'on célèbrera autant que la sainte Vierge dans cette première des fêtes de Marie. Il en sera de même pour la *Nativité,* nous l'avons déjà insinué ; de même pour la Présentation au

Temple, et ici encore, il y a une nouvelle *nuance* dans l'expression dont les Grecs se servent.

Présentation ne signifie pas absolument ou uniquement que Marie a *été présentée* par quelqu'un; le mot serait encore juste, si Marie *s'était présentée* elle-même. L'esprit très fin et la langue très déliée des Grecs a bien vite saisi encore cette fois la nuance, et c'est pourquoi, au lieu de *Présentation,* ils diront: *Introduction de la Vierge Marie* dans le temple, comme pour marquer un acte purement passif, et ramener forcément la pensée vers ceux qui *l'introduisent.*

On le voit, les mots mêmes ici sont des faits, et en ont la valeur: la fête de l'immaculée Conception, fête de la Vierge sans doute, sera cependant aussi une fête de sainte Anne, c'est-à-dire l'anniversaire du radieux jour où elle conçu Marie, et nul n'a permission de l'oublier ce jour-là. La Nativité chantera "Celle qui met au monde la mère de Dieu;" la Présentation, Celle qui *introduit* dans le Temple pour s'en tenir longtemps séparée, son unique enfant toute aimée.

Et revient encore ici la grande et intéressante question des dates.

L'Ancien Orient a fait des fêtes à notre Sainte, mais quand se sont-elles établies?

La plus jeune serait peut-être la Présentation au Temple, si on est jeune quand on date au moins du huitième siècle.

D'après les historiens les plus sérieux, cette fête, en effet, aurait été instituée à Constantinople en l'an 730, et quelques-unes croient que plusieurs églises l'avaient adoptée bien avant cette époque.

En tout cas, les Orientaux la célébraient très



Ghirlandajo, Nativité de la Vierge

solennellement, et elle devint même obligatoire pour tout l'empire d'Orient vers le milieu du douzième siècle, conformément à un édit d'Emmanuel Comnène.

La fête de la Nativité est beaucoup plus ancienne. On en trouve des traces dès l'époque des Conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, tenus, le premier en 431, et le dernier en 451.

L'hérésie de Nestorius qui refusait à Marie le glorieux titre de mère de Dieu, ne réussit en effet qu'à stimuler la dévotion des fidèles et à les presser de réparer par des hommages solennels et par des fêtes, les outrages dirigés contre elle.

Le Cardinal Baronius voudrait lui-même remonter plus haut. Il dit pour s'appuyer, qu'il a vu dans une bibliothèque de Rome deux antiques manuscrits grecs, contenant des homélies sur cette fête, l'une, en particulier, de saint Jean Chrysostome, qui mourut, comme on le sait, en l'an 407. Or le saint n'y parle pas du tout de la Nativité comme d'une fête nouvelle, ce qu'il ferait peut-être si elle l'était, et ce qui peut-être, également, permettrait d'en reculer encore davantage l'établissement.

Et maintenant, pour la fête de l'Immaculée Conception, sans consulter à nouveau tous les auteurs qui en ont écrit ; sans même remuer les vieilles pages que nous-mêmes autrefois avons esquissées d'après eux, nous essaierons de croire avec de bons liturgistes, que son origine remonte aux Apôtres, c'est-à dire qu'elle fut instituée par les Apôtres eux-mêmes. Flavius Dexter, un écrivain du quatrième siècle, et par conséquent, si bien à même encore de recueillir les traditions de l'Eglise primitive, traditions qui faisaient alors, avec l'Evangile, tout l'aliment des âmes

chrétiennes, dit en propres termes, que " depuis la prédication de Jacques l'apôtre, on célébre en Espagne, la fête de la Conception Immaculée et toute pure de Marie, mère de Dieu." Que si les Chrétiens la célébraient en Espagne, comment ne l'eussent-ils pas célébrée à Jérusalem, où tant de souvenirs restaient de l'Immaculée ?

Ce texte de Flavius Dexter se trouve au tome XXXI, page 463, de la *Patrologie latine*, et malgré toutes les controverses, ou même, comme dit Bivarius, le "Grand Scandale" *(ingens scandalum)* qu'il a soulevé, ne pouvons-nous pas ici l'invoquer au profit de notre cause ? Ce petit livre recueille des témoignages, d'ailleurs tout ce qu'il lui faut ; il ne tranche pas les questions, ni ne clôt les procès.

Ce n'était donc pas un trompe-l'œil ce titre de *Fêtes liturgiques* que nous mettions en tête du présent article, et ce qui le complétait l'est encore moins. Nous avons dit : *Fêtes et Mémoires*, et donnons une explication sur ce dernier mot.

L'Eglise ne fait pas l'office de tous ses saints, ni même du plus grand nombre. Plusieurs d'entre eux n'ont qu'une *mémoire*, c'est-à-dire une oraison au Bréviaire et à la messe.

Ce n'est cependant pas précisément de ces sortes de *mémoires* que nous parlons à propos de notre Sainte, car évidemment elle n'en avait pas besoin, dans les églises qui lui faisaient déjà des fêtes et des offices particuliers, et encore évidemment, si d'autres églises n'avaient pas pour elle de fête propre, elles lui accordaient au moins une mémoire de ce genre. Mais nous osons porter plus loin nos ambitions, comme autrefois nous avons porté plus loin nos recher-

ches, en étudiant la liturgie de la messe dans l'ancien Orient.

A part les mémoires proprement dites qui se font pendant la messe, avant l'épître, après l'offertoire et après la communion, la liturgie, quelque peu après le *Sanctus*, nomme un certain nombre de saints dont elle veut plus particulièrement et tous les jours honorer la mémoire. Ces saints sont la sainte Vierge, les douze Apôtres, avec quelques rares, très rares *privilégiés*, comme nous pouvons ici les appeler.

Dans l'ancienne messe grecque, nous retrouvons quelque chose d'analogue, et ce qui nous comble de joie, c'est que notre Sainte y est nommée. Expliquons-nous davantage.

Il existe un opuscule communément intitulé *Liturgie de saint Jean Chrysostome*, et qu'on croit être en effet l'œuvre du saint docteur. Non pas cependant qu'il y ait rien mis du sien, puisque, selon un autre docteur, saint Proclus, son ouvrage ne serait qu'un abrégé, et dans les parties principales, la reproduction fidèle de la *Liturgie de saint Jacques*, saint Jacques en effet, comme un peu plus tard saint Clément, ayant consigné par écrit les formules liturgiques de la messe *(Scriptis demandantes)*.

"Le grand Basile, dit saint Proclus, voyant l'indévotion croissante des fidèles, qui ne pouvaient plus supporter la longueur du service divin, abrégea les prières et cérémonies du sacrifice. A son tour, quelque temps après lui, notre illustre Père *à nous*, Jean-Bouche-d'or, animé d'un grand zèle pour le salut des âmes, comme il convient à un pasteur, prit en considération la lâcheté de la nature humaine, et retranchant beaucoup de choses, statua que désormais

la sainte Messe serait célébrée avec des prières moins nombreuses et plus courtes."

Tout en abrégeant, le saint évêque conserva cependant avec soin les mémoires de la sainte Vierge, et celles qui ici nous intéressent infiniment, à savoir, comme nous l'avons fait entendre tout à l'heure, la mémoire des *Saints parents de Dieu, Joachim, et Anne.* On remarquera l'énergie de cette expression littéralement traduite du Grec.

On nous saura gré de nous attarder un peu ici et de citer l'opuscule même (dans une traduction également littérale) :

" Après avoir revêtu les ornements sacrés, l'évêque ou le prêtre s'avance vers l'autel, se lave les mains et récite le psaume *Lavabo inter innocentes manus meas* ; puis, prenant le pain dans la main gauche, de la droite, il en détache une première partie avec un instrument appelé la sainte Lance, et la dépose dans le bassin ou la patène en disant : " L'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde est immolé pour la vie et le salut du monde." Le prêtre alors enfonce la lance dans le pain en disant : " Un des soldats ouvrit son côté avec une lance, et incontinent, il en sortit du sang et de l'eau." A ces paroles, le diacre met du vin et de l'eau dans le calice en disant : " Bénissez, Seigneur."

" Le prêtre coupe alors une seconde partie du pain et la met à côté de la première en disant (ici commencent les mémoires) : " En l'honneur et mémoire de la très sainte Vierge Marie, notre Reine, mère de Dieu, par les prières de laquelle nous vous supplions, Seigneur, de recevoir ce sacrifice sur votre céleste autel."

" Enlevant ensuite une troisième parcelle avec

la sainte lance et la posant à gauche du pain sacré, le prêtre dit:

"En l'honneur du glorieux prophète et précurseur Jean-Baptiste, des glorieux saints et illustres apôtres, de nos glorieux pères et pontifes Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Jean Chrysostome, Athanase, Cyrille, Nicolas de Myre, et de tous les saints pontifes; du saint *apôtre*, premier martyr et archidiacre Etienne; des grands saints martyrs George, Démétrius, Théodore et des saints serviteurs de Dieu, nos pères Antoine, Euthymius, Sabas; *des saints parents de Dieu Joachim et Anne*, et de tous les saints par les prières desquels vous nous protégez, Seigneur."

Vers la fin de la messe, le prêtre distribuant le pain bénit et faisant la dimission *(Faciens dimissionem*,—c'est sans doute notre *Ite missa est)*, prononçait encore la même invocation nominative, en disant: "Que le Christ, notre vrai Dieu, par les prières de l'Immaculée Vierge Marie, par la vertu divine et vivifiante de la croix, par les mérites des saints glorieux et illustres apôtres, de notre saint Père Jean Chrysostome, *des justes et saints parents de Dieu, Joachim et Anne*, et de tous les saints, etc......"

Faut-il accorder attention à tel auteur qui nous dira que cette liturgie n'est pas de saint Jean Chrysostome, parce que le saint lui-même, sans parler de quelques autres de son temps, y est nommé? Etrange conclusion, comme s'il avait été défendu aux disciples du grand évêque, ses premiers successeurs et ses admirateurs, témoins de ses vertus, de ranger son nom parmi ceux que l'Eglise de Constantinople honorait. Saint Basile

et saint Chrysostome lui-même avaient remanié la liturgie de saint Jacques ; un autre évêque avait peut-être le même privilège pour celle de son prédécesseur, surtout s'il s'agissait seulement d'y introduire un ou plusieurs noms vénérés.

On n'a pas besoin de dire l'effet que produisent de pareilles objections.

Quant à une autre à peu près analogue qu'on pourrait faire au sujet des parents de la Vierge, à savoir que leurs noms ont pu de même être insérés dans le Canon de la messe grecque après la mort de saint Jean Chrysostome, elle nous attristerait sans doute mais n'ébranlerait pas un instant notre foi. A l'époque où le saint évêque publiait sa liturgie, il y avait déjà longtemps que le *Protévangile* de Jacques, et l'Hexæmeron d'Eustathe avaient paru, le premier ouvrage étant déjà vieux de deux cents ans. Est-il permis de croire que le pieux et savant patriarche les ignorait totalement, et ne connaissait pas même les noms de Joachim et d'Anne ? Le moins qu'on puisse dire des Pères de l'église, c'est qu'ils possédaient toute la science et toute la littérature de leur temps, et comment refuser à Jean Bouche-d'or cette somme de connaissances ?

Ce n'est pas ici le lieu des discussions, et nous dirons simplement pour conclure, que la *Liturgie* dite de *saint Jean Chrysostome* est plus que probablement l'œuvre de ce Saint lui-même. Bien plus, si on se rappelle l'assertion de saint Proclus, cette œuvre ne serait que la reproduction, abrégée en certaines parties, intégrale en d'autres, de la *Liturgie* même de *saint Jacques apôtre.*

Il est vrai, pour tout avouer, que dans une

réédition récente de ces vieux monuments liturgiques donnée par Messieurs Neale et Littledale, on ne retrouve pas le nom de sainte Anne, mais que s'ensuit-il ?

Quand Tischendorf, inspiré par l'exemple de son maître Thilo, voulut comme lui publier à nouveau les *Evangiles Apocryphes*, il consulta d'abord toutes les éditions qui étaient, pour ainsi dire, du domaine public, puis il ajouta à ce travail déjà si long, l'étude de *quarante* manuscrits qui étaient restés inconnus à son prédécesseur.

C'est ce qu'on appelle "épuiser une question," et les Allemands, coutumiers du fait, ne voudraient pas nous donner un livre qui ne leur eût pas coûté une tâche immense.

Nous pourrions peut-être demander a Messieurs Neale et Littledale—*salvâ reverentiâ,*—s'ils en ont fait autant ? Si oui, ils ont dû rencontrer une très vieille édition de la *Liturgie de saint Chrysostome* où se trouvent les noms des BIENHEUREUX ANCETRES DE DIEU, JOACHIM ET ANNE ? Pourquoi ne l'ont-ils pas crue suffisamment authentique ?



LES MONUMENTS :

BASILIQUES, ÉGLISES, CHAPELLES, ETC.

Ici, plus que jamais, nous pourrions nous plaindre de la pénurie des documents. Mais en une question relativement secondaire, faut-il demander aux époques si lointaines qui nous occupent, des révélations qu'elles nous refusent même sur des choses d'absolue et première importance ? Quand, usant d'un mot à la mode, on gémit sur "les naufrages des siècles", on fait mieux qu'arrondir son style. On énonce un fait dont nul peut-être ne peut mesurer l'étendue. Mettez, par exemple à peu près trois cent cinquante volumes, comme en contient la Collection Migne pour toute la bibliothèque chrétienne des douze ou treize premiers siècles, ira-t-on croire que l'Eglise, durant cette longue période n'a pas produit davantage ; l'Eglise, c'est-à-dire tout le monde chrétien d'alors : tant de Pontifes, d'évêques, de savants, de moines, de pieux laïques, qui étaient autant d'écrivains, d'orateurs ou de poètes ? Seulement, si de nos jours, même avec l'imprimerie et les gros tirages, un livre est souvent déjà mort après ou avant dix ans, qu'attendre des siècles qui n'avaient pas cette suprême ressource contre l'oubli et la ruine ?

C'est l'histoire, la chronique, la monographie qui nous feraient connaître les anciennes églises ou chapelles de sainte Anne, mais que nous reste-



Sainte Anne de Jérusalem.

il de l'histoire, de la chronique ou de la monographie antique? Sans plus nous plaindre cependant, coupons court à ce préambule et venons au plus ancien comme au plus vénérable des sanctuaires de notre Sainte, nous voulons dire à

SAINTE-ANNE-DE-JÉRUSALEM.

Le cadre de ce petit volume ne nous permettra nulle part et ne nous permet pas même ici de descriptions. Disons seulement que saint Joachim et sainte Anne possédaient et habitaient, à Jérusalem, une maison voisine de la Piscine probatique ; que l'église dite aujourd'hui de Sainte-Anne, a été construite sur l'emplacement de cette maison, et que là, dans une crypte, selon l'opinion de plusieurs, auraient reposé après leur mort, les bienheureux parents de la sainte Vierge. Ces titres de gloire du Sanctuaire de Jérusalem, toute l'histoire s'accorde à les signaler, et elle place là même, cette fois avec des preuves qu'elle croit indubitables, le berceau de l'Immaculée.

On conçoit que cette sainte demeure ait été, dès les premiers siècles, un lieu de pèlerinage et un des rendez-vous de la piété chrétienne. Bien longtemps avant que saint Jérôme l'eût constaté dans sa lettre XLVII, " les lointaines pérégrinations de Jérusalem étaient en effet très familières aux Chrétiens."

L'église actuelle, savamment restaurée par M. Mauss, est un monument des croisades, ce qui toutefois ne veut pas dire que sa fondation date seulement de cette époque. C'est beaucoup plus avant dans les siècles qu'il faut remonter, comme nous le verrons tout à l'heure.

En 1192, après la chute du royaume chrétien de Jérusalem, le sanctuaire que les Croisés avaient arraché aux infidèles, passa de nouveau entre leurs mains, et Saladin en fit une *médersé* pour ses jurisconsultes, tandis qu'il convertissait en hospice le monastère qui l'adjoignait. Pendant six siècles, sainte Anne resta couverte d'un voile de deuil, jusqu'au jour où l'Eglise de Jérusalem fut de nouveau délivrée du joug de l'islamisme, et cette fois pour toujours, c'est-à-dire jusqu'en 1855. Cette année-là, la guerre de Crimée entreprise par la France pour protéger les sanctuaires de la Palestine contre les empiètements de la Russie, se terminait glorieusement par la prise de Sébastopol. Comme prix de sa victoire, la France demandait à la Turquie l'un des sanctuaires de la Terre-Sainte, et par l'organe de son représentant en Palestine, elle désignait Sainte-Anne-de-Jérusalem. Après bien des difficultés et négociations, elle en prenait possession en 1861. Peu après, M. Mauss, entreprenait la restauration du monument, et avec un mérite exceptionnel, il savait le réparer en lui laissant exactement ses proportions, ses pierres elles-mêmes, en un mot son cachet d'antiquité.

Telle qu'elle est aujourd'hui, l'église se divise en trois nefs fermées par trois absides. Elle est éclairée par diverses fenêtres composées de pierres à jour et de vitraux coloriés. " La lumière la plus douce qu'on puisse imaginer descend, dit-on, de ces singulières ouvertures."

Les Croisés, disions-nous, n'ont pas bâti Sainte-Anne, comme on l'a cru par erreur. Une église de style byzantin existait déjà en cet endroit depuis deux siècles au moins, et elle-même avait été précédée d'une autre. L'œuvre des Croisés

fut de la remanier complètement, tant à l'intérieur, où ils changèrent les dispositions principales, qu'à l'extérieur, où ils ajoutèrent la longueur d'une travée et une façade nouvelle.

L'Eglise byzantine avait remplacé une église grecque fort ancienne .... mais combien ancienne ?—L'Eglise grecque, ou la Basilique primitive, saint Antonin le Martyr l'a vue en 570, et il rend témoignage que, déjà à cette époque, on venait à la maison de sainte Anne pour y obtenir des miracles. Qui l'avait construite ? Plusieurs pèlerins anciens prétendent que ce fut sainte Hélène elle-même.—C'est aussi la conclusion de la savante étude sur le *Tombeau de sainte Anne*, que le père Léon Cré, des Pères Blancs d'Afrique, publiait naguère dans la *Revue Biblique.* Après avoir cité un passage d'Antonin le martyr que nous venons nous-même de nommer, et un autre d'un certain Virgilius, écrivain de la même époque, il conclut ainsi :

“ On trouve dans l'histoire de Jérusalem, trois périodes bien distinctes de constructions religieuses avant l'arrivée des Arabes : celle de Justinien au sixième siècle, celle de l'impératrice Eudoxie au cinquième, celle enfin de Constantin et de sainte Hélène (au quatrième).—Puisque les derniers témoins (saint Antonin et Virgilius) sont antérieurs à Justinien et qu'ils mentionnent Eudoxie seulement pour l'église Saint-Etienne, ils semblent vraiment, par leur silence même, attribuer notre vieille basilique à la première époque de construction. Sainte Hélène ne construisit pas seulement les trois plus grandes basiliques. Ses historiens disent expressément qu'elle en fit construire plusieurs autres en sa présence ou par les soins du patriarche de Jéru-

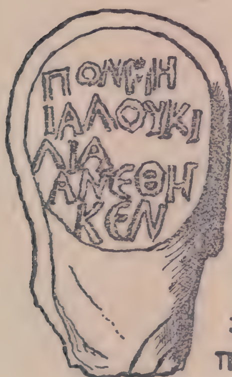
salem. Et il est de toute évidence qu'il faut mettre au premier rang de ces basiliques secondaires celle où la pieuse mère de Constantin pouvait, du même coup, honorer le berceau de sainte Marie, Mère de Dieu, et le tombeau de ses glorieux parents."

Il y a plus ici que des conjectures. Les travaux entrepris vers 1860 pour la restauration de l'édifice ont fait retrouver dans l'église souterraine les murailles de l'ancienne basilique, les restes de la barrière qui fermait son sanctuaire, ses dispositions principales, et tout cela porte le caractère de l'archaïsme le plus manifeste et le plus complet.

Mais voici qui est plus intéressant pour nous que l'ancienneté du monument, c'est l'ancienneté de la dévotion même, de la dévotion à sainte Anne prouvée par de réels *ex-voto*, comme on en voit encore aujourd'hui dans les églises de pèlerinage. Parmi les débris de la Basilique primitive employés et comme perdus dans les blocages de l'église actuelle, on a retrouvé un pied de marbre blanc, qui, sans doute autrefois, avait été suspendu dans le vieux sanctuaire, et qui est exactement semblable aux pieds en cire ou en bois que l'on voit encore en d'autres sanctuaires de sainte Anne ou ailleurs. Et pour qu'il ne restât aucun doute sur sa destination, celle qui offrait cet ex-voto à sainte Anne de Jérusalem avait eu soin d'y faire graver une inscription, c'est-à-dire son nom avec la *formule antique de l'offrande.* Elle était grecque et se nommait Lucilia Pompéia. Et le pied de marbre, porte : " Lucilia Pompéia a dédié," ou comme nous dirions dans notre langue actuelle : *Ex-voto offert par Lucilia Pompéia.*

Quelle découverte inappréciable, et comme elle prouverait bien à elle seule ce qui, d'ailleurs, nous le répétons, n'a pas besoin de preuve — puisqu'un Pape l'affirme — que la dévotion à sainte Anne date des premiers siècles de l'Eglise.

Ainsi donc, à la question que nous nous posions plus haut : Quand et par qui fut fondé le vénéré sanctuaire de Jérusalem ? nous pouvons répondre, aidés par l'histoire et le raisonnement : Ce fut, selon toute probabilité, au quatrième siècle, et par sainte Hélène elle-même, et cette probabilité est telle qu'elle justifierait une affirmation absolue.





Inscription:

ΠΟΜΠΗΙΑ ΛΟΥΚΙΛΙΑ ΑΝΕΘΗΚΕΝ

Ex-voto de Lucilia Pompeia.

Une seconde question également intéressante est celle-ci : " Sous quel vocable fut fondée cette église, et si elle ne prit pas d'abord le nom de notre Sainte, quand ce nom lui fut-il donné ? "

En effet, probablement pour la raison que nous avons fait connaître dans une page précédente, notre sanctuaire, primitivement, ne s'appelait

pas *Sainte-Anne-de-Jérusalem*; son titre officiel, canonique, était : *Basilica sanctae Mariae ubi nata est*, Basilique de sainte Marie où elle est née, ou Sainte-Marie de la Nativité, et l'on remarquera cette expression significative et charmante, comme si, ne pouvant dédier le sanctuaire qu'à la sainte Vierge, on voulait au moins et forcément rappeler le souvenir de sa Mère. Ainsi la nomment expressément Antonin le Martyr, et Virgilius déjà cités ; de même longtemps après, une pièce authentique du règne de Charlemagne, et en général, tous les Occidentaux jusqu'au temps des Croisades.

Mais à cette époque, — et le fait est digne d'attention, — le nom change pour eux comme probablement depuis très longtemps il a changé pour les Orientaux, et le continuateur de Guillaume de Tyr, dira par exemple en 1261 : "Près de la Piscine, est l'église Sainte-Anne, la mère à Notre Dame ;" ou bien l'igoumène russe Daniel, qui était à Jérusalem avec les Croisés de 1113 à 1115, écrira : " Une grande église consacrée à la mémoire de Joachim et d'Anne est bâtie en ce lieu...... C'est là que se trouve leur tombeau."

Cette manière de parler nous fait faire une réflexion d'ailleurs toute naturelle : " Pourquoi les voyageurs ou pèlerins d'Occident disent-ils maintenant : " Eglise consacrée à la mémoire de sainte Anne," ou simplement " Eglise Sainte-Anne," si ce n'est parce que le sanctuaire dont nous parlons n'a plus maintenant d'autre nom à Jérusalem ?

Or, depuis quand le portait-il ? Au moins depuis le septième siècle, et c'est le moins que nous puissions affirmer, quand nous lisons ces deux textes précieux cités par Mgr Lavigerie et le

père Léon Cré, l'un de Medjer-Ed-Din, cadi de Jérusalem, deux siècles environ après le départ des Croisés, l'autre d'Abulféda, écrivain arabe qui vivait vers la fin des Croisades. Le premier nous dit à l'occasion de la transformation de Sainte-Anne en Médersé par Saladin : " La *Médersé* Salahieh, fondée par Salah-Eddin, est une église du *temps des Grecs*, appelée *Tombeau d'Anne*, parce que, selon la tradition, elle renferme le tombeau d'Anne, mère de Marie." C'est assez clair : L'Eglise est du temps des Grecs, et elle porte le nom de Sainte-Anne, sans doute aussi depuis cette époque. Abulféda de son côté, est encore plus explicite : " Le Sultan (Saladin) étant revenu à Jérusalem augmenta les revenus du collège qu'il y avait fondé. Avant l'Islamisme, ce collège était connu sous le nom de Sainte-Anne ; on dit que le tombeau d'Anne, Mère de Marie, s'y trouve." Le père Cré, allant ici plus loin que n'avait osé Mgr Lavigerie, — et nous l'en bénissons, — n'hésite pas à tirer de ce texte la conclusion suivante : " Avant l'Islamisme, c'est-à-dire avant l'année 636, notre basilique portait déjà le nom de Sainte-Anne."

L'an 636, c'est bien loin, mais si un mot que nos manuscrits disent être de saint Epiphane était bien de lui en effet, et si la manière dont nous l'entendons était la vraie, comme nous reculerions encore bien plus avant dans le passé ! Saint Epiphane aurait dit (dans sa langue, le grec) : *Proximae sunt aedes Joachim et Annae.* " Tout près (de la Probatique) sont (mot à mot) les édifices d'Anne et Joachim," car *édifices* est proprement la traduction du latin *aedes*. On n'a jamais dit *aedes* pour une simple maison, surtout comme on les construisait en ce temps-

là, et surtout et encore moins on n'eût pu le dire pour la simple résidence des humbles parents de la Vierge. Non, nous l'avons vu plus haut, il est à peu près certain que l'église de Sainte-Marie de la Nativité fut construite par sainte Hélène, et par conséquent, elle existait au temps de saint Epiphane. Quant le saint dit *aedes*, il parle évidemment de cette église, et l'on voit maintenant comment il la nomme : l'*Eglise de Saint-Joachim et de Sainte-Anne*, et pour le dire encore une fois, nous sommes avec saint Epiphane en plein quatrième siècle.

On ne peut remonter plus haut que la fondation même du sanctuaire. Seulement ici, *doctores judicent.*

En tout cas, quelle que soit l'époque où l'église fondée sur le titre de *Sainte-Marie de la Nati-*



Autre vue de Sainte Anne de Jérusalem.

vité a commencé de s'appeler *Sainte-Anne-de-Jérusalem*, ce qui est certain, c'est que le nom a changé, et c'est là pour nous un fait d'une élo-

quence décisive en faveur de notre thèse actuelle sur l'ancienneté de la dévotion à sainte Anne. Il a fallu en effet qu'elle fût non seulement bien profonde et bien populaire, mais aussi bien ancienne, bien fortement enracinée dans le cœur des Orientaux, la dévotion qui enlevait une église à la Fille pour la donner à la mère, la mère fût-elle sainte Anne, quand la Fille était Marie !



AUTRES SANCTUAIRES.

Nous avons donné quelque développement à l'article qui précède, parce que cette chère Sainte-Anne-de-Jérusalem est la première, la première en date et aussi, on le conçoit, en dignité, de toutes les Sainte-Anne.

Maintenant, un peu parce que notre preuve est déjà faite, beaucoup parce que nous nous sommes prescrit de très étroites et d'infranchissables limites, nous abrégerons le plus possible.

Dans la vallée de Josaphat, près du village de Gethsémani, au pied du mont des Oliviers, à l'endroit où le corps très saint de la Vierge Marie avait été déposé après sa mort......ou pour parler le langage meilleur de l'Eglise.....après son bienheureux sommeil, " sainte Hélène, disent les historiens, fit bâtir une église très vaste et magnifique, qu'elle appela *Tombeau de la Vierge.*" Après en avoir franchi le seuil, dit M. Victor Guérin, on descend un bel escalier de quarante-huit marches, le long duquel on rencontre, dans le mur de droite, à la vingt et unième marche, une chapelle avec deux autels, l'un consacré à saint Joachim et l'autre à sainte Anne, et qui passent pour avoir été élevés sur les tombeaux de ces saints personnages." C'est en effet la croyance générale à Jérusalem que le corps de sainte Anne a reposé là quelque temps, avant d'être transporté, soit dans sa maison de Jérusalem, soit en Provence, par les soins de sainte Marie Madeleine, et l'on conçoit que ce lieu ait été, avec le sanctuaire de la Ville Sainte, un des rendez-vous de la dévotion chrétienne.

Maintenant qui ne sait que la célèbre Mosquée El-Aksa, sur le mont Moria, n'est autre chose que l'église de la Présentation, cette superbe



Tombeau de la Vierge et de sainte Anne.

basilique bâtie en 530 par l'empereur Justinien dans la partie méridionale de l'ancien Temple de Jérusalem, au lieu même où saint Joachim et sainte Anne avaient présenté au Seigneur leur

Fille immaculée ? Qui ne pensera aussi que Justinien l'avait fait construire en mémoire de ce fait, et dès lors n'était-ce pas autant un sanctuaire de sainte Anne qu'un sanctuaire de la sainte Vierge ?

Et plus loin, à Nazareth, une autre église rappelle aussi le souvenir des saints parents de Marie, celle de l'Annonciation, fondée elle encore, comme tant d'autres, par sainte Hélène. Or, la *Santa Casa*, la sainte Maison qui avait inspiré à l'impératrice cette fondation n'avait-elle pas été la maison de sainte Anne avant d'être celle de la sainte Famille, et comment les fidèles pouvaient-ils ne pas s'en souvenir ?

Et voici maintenant l'église de Séphoris, bâtie, selon le frère Liévin, dès le quatrième siècle, par Joseph, gouverneur de Tibériade, détruite par Chosroès en 614, et reconstruite par les Croisés. Elle était à trois nefs ; mais il n'en reste plus que deux absides, dont l'une, contenant trois autels, sert aujourd'hui de chapelle. La tradition place à Séphoris le berceau de saint Joachim ; c'est là aussi qu'il aurait épousé la bienheureuse Anne, et que la sainte Vierge aurait quelquefois ou quelque temps habité. L'église, il va sans dire, portait le nom de la Sainte avec celui de saint Joachim.

Le Père Rocchi, d'après le moine Epiphane, mentionne un autre sanctuaire à quatre milles de Jéricho, et un dernier près de Damas, gardé encore aujourd'hui par les Basiliens grecs-melchites du Mont Liban.

AU DEHORS DE LA PALESTINE

Ce n'est pas seulement à Jérusalem et dans la Palestine que les Chrétiens des premiers âges honoraient la bonne sainte Anne. Son culte se répandit bien vite hors de chez elle, à Constantinople par exemple, et dans tout l'Orient. Remarquons cette marche rapide et nous dirions triomphale de la dévotion. Après Jérusalem la cité sainte, la patrie de sainte Anne, ç'est Byzance, la cité impériale et la patrie maintenant de tous les chrétiens. Or, si là même, au commencement du sixième siècle, notre Sainte se fait construire un sanctuaire, c'est donc que son culte était déjà florissant.

En tout cas, tel est le fait.

Procope de Césarée, historien grec de cette lointaine époque, écrit dans ses *Edifices de Justinien* : " En un lieu de la Ville (de Constantinople) appelé Deutéron, l'empereur (Justinien) dédia un temple magnifique et tout admirable à sainte Anne, que quelques-uns croient avoir été la mère de la mère de Dieu et l'aïeule du Christ. Dieu, en effet, par la même raison qu'il a voulu se faire homme, n'a pas récusé le troisième degré de parenté, et sa généalogie, du côté maternel, se décrit comme celle des autres hommes."

Procope mourut vers 565. Il parle dans son livre des monuments élevés à Constantinople par Justinien Premier ou le Grand, entre l'an 527 et l'an 560, et l'on ne s'explique pas comment un autre historien de Byzance, Codinus, ait prêté à Justinien II ou Rhinotmète, venu plus de cinquante ans plus tard, la construction

de cette église. Comment Procope pouvait-il mentionner cet édifice s'il n'existait pas encore ? Il vaut mieux dire, et c'est d'ailleurs une autorité incontestable, celle de Benoît XIV, qui nous y invite, que Justinien II construisit *aliam aedem*, "un autre temple", "un nouveau temple", parce que sans doute l'ancien était déjà ruiné. Comment l'était-il après moins d'un siècle ? Il y a lieu de croire que l'auteur de cette ruine avait été Justinien II lui-même, au début de son règne. Dès lors en effet, il s'était signalé par sa tyrannie, et l'histoire garde le souvenir d'un édit par lequel il ordonnait à l'eunuque Etienne, gouverneur de Constantinople, de livrer la ville aux flammes et d'en massacrer tout le peuple en une seule nuit. Exilé pour ce fait dans la Chersonèse, il remonta sur le trône dix ans plus tard, animé, dit-on, de meilleurs sentiments. Du moins, il feignit alors de vouloir expier ses crimes et de ne plus s'occuper que d'affaires ecclésiastiques. Il releva l'église Sainte-Anne ; se procura des reliques de la Sainte, et appela le pape Constantin dans la ville impériale pour la dédicace solennelle de la nouvelle église.

Ce même sanctuaire fut de nouveau restauré un siècle et demi plus tard par Basile le Macédonien, comme on le voit par un texte de l'historien Cedrénus, mais à partir de ce moment, il ne laisse plus de traces dans l'histoire de l'empire ni même de la ville.

On sait aujourd'hui que l'ancien Deutéron occupait la place de l'Exokionion actuel, quartier qui s'étend entre la porte de Sélymbrie et la porte Melandésie, mais, comme dit M. Mordtmann dans son *Esquisse de Constantinople*, " aucun vestige des nombreux sanctuaires de

cette partie de la ville n'a pu être retrouvé. Il serait difficile même de leur assigner une place hypothétique, car les indications fournies par les auteurs sont très vagues. Sainte-Anne *in Deutero* occupait peut-être la place de la mosquée voisine de la porte de Sélymbrie ou Sigma, où se trouvait une colonne avec la statue de Théodore II."

Est-il bien vrai qu'on ne puisse d'aucune manière retracer la vieille église, même en fouillant sous terre, et ces fouilles, ne se trouvera-t-il jamais personne pour les faire ? Au risque de faire sourire de notre naïve ardeur, nous dirions : "Que ne sommes-nous là seulement, avec une pioche....et la permission du Sultan, laquelle d'ailleurs pourrait s'acheter !"

Une grande et belle église de sainte Anne à Constantinople dès le sixième siècle, deux siècles à peine après la fondation de la ville, c'est tout un fait, et comme un triomphe pour nous, panégyriste de la Sainte. Mais s'il en existe là-même deux, trois, peut-être quatre, peut-être même cinq, combien plus nous serons heureux !

Eh ! bien, encore à Constantinople même, une autre Sainte-Anne non moins célèbre que la précédente, était celle des Blaquernes. Que celle-ci ait été construite, comme le veut Banduri, par la princesse Anne, femme de Léon L'Isaurien (de 717 à 741), ou comme le veut Codinus, par Théodora, mère de l'empereur Théophile, c'est-à-dire vers 825, peu importent ces divergences des historiens, et il reste que sainte Anne avait deux églises à Constantinople au neuvième siècle. A la seconde était annexé un monastère également sous son vocable, et l'un et l'autre avaient été construits en témoignage de reconnaissance pour des faveurs obtenues.

A part ces deux églises, il existera bientôt une chapelle, et détail à noter, dans le palais même des souverains, à côté de la chambre à coucher de l'empereur. D'après le continuateur de Théophanes, c'est Léon le Philosophe (886 à 911) qui l'y aurait établie, et ç'est de là, ou de Sainte-Anne-au-Deuteron, selon Du Cange, que Louis de Blois emporta une relique insigne de la Sainte pour la donner à Notre-Dame de Chartres.

Et qu'est-ce maintenant que Sainte-Anne *Diegetea* et Sainte-Anne *in Castro Galatino* que mentionnent encore les historiens byzantins? Seraient-ce un quatrième et un cinquième sanctuaire distincts tous deux des précédents, ou simplement de nouvelles désignations pour l'un ou l'autre ou pour un ou deux des monuments dont nous venons de parler?

Quoi qu'il en soit, à moins de pousser trop loin le zèle, et de vouloir que toutes les églises d'une même ville soient dédiées à une même sainte, nous nous contenterons pour Constantinople de trois églises qui portent le nom de notre Sainte, et qui sans doute proclament aussi la splendeur de son culte dans la capitale de l'ancien Empire romain d'Orient.

Ce culte rayonnera bientôt autour de la capitale et vraisemblablement dans tout l'Empire. Seulement ici, pour revenir à une pensée déjà à moitié exprimée, comment compter trouver des documents? Quand, dans quelques siècles, on lira l'histoire générale de la France du dix-neuvième ou du vingtième siècle, y verra-t-on même une simple mention de Sainte-Anne d'Auray ou de Sainte-Anne d'Apt, malgré leur célébrité d'aujourd'hui? Si donc en fouillant bien les

monuments historiques du lointain passé, on rencontre seulement deux ou trois faits qui se rapportent à notre Sainte, on a lieu d'être fier encore, et pour dire davantage, on a lieu d'en tirer des conclusions qui d'ailleurs s'imposent naturellement.

Çest un de ces faits à conclusions fécondes que nous trouvons dans la vie de saint Etienne le jeune, un saint du huitième siècle. Nous citons son biographe homonyme, diacre de l'église de Constantinople, dont le récit est reproduit par Baronius, les Bollandistes et Coteler:

"Saint Etienne le jeune, poursuivi par ses persécuteurs se dirigea vers la mer, et s'embarquant sur un vaisseau qui faisait voile, parvint à la Chersonèse Taurique, où il devait passer le temps de son exil. Là, abandonné de tous ses compagnons, un jour qu'il parcourait ces plages désertes, il se trouve soudain non loin de la mer, en face d'un escarpement de formidable aspect, et il visite, afin de découvrir un lieu de retraite, tous ces précipices qui dominent les flots.

"Conduit comme par une main divine, il arrive en un lieu autrefois habité où se trouvait une grotte fort agréable creusée dans le roc par la nature, et qu'on appelait Cissuda. Cette grotte spacieuse était un vrai temple, un temple auguste consacré à sainte Anne, l'aïeule du Christ. Alors le bienheureux, inondé de joie, fait sa demeure de cette retraite que Dieu même semble lui avoir préparée, et se nourrit des herbes qu'il trouve aux environs."

Baronius place ce fait à l'an 763, et ajoute que saint Etienne, ayant réuni en ce même endroit quelques-uns de ses disciples, y fonda un

monastère, sans doute sous le même vocable que celui de l'église où il avait trouvé son premier abri. D'ailleurs, comment ne l'eût-il pas fait, lui qui avait été voué à sainte Anne dès les premiers instants de sa vie, comme ses actes nous permettent de le penser ? Sa mère, disent-ils en effet, portait le nom de la Sainte, et sa dévotion pour elle se doublait d'une confiance sans bornes. N'ayant eu de son mariage que des filles, elle pria avec ferveur sa chère patronne de lui donner un fils et " sa foi très ferme " comme s'exprime le biographe, fut bientôt récompensée, on sait déjà comment. Magnifique exemple de cette puissance d'intercession qui n'a attendu ni Beaupré, ni notre temps, pour s'affirmer, mais qui répandait ses bienfaits il y a déjà douze cents ans !

L'ancienne Chersonèse Taurique où aborda saint Etienne est aujourd'hui la Crimée, et un simple coup d'œil sur une carte géographique montrera que nous sommes avec elle bien loin de Constantinople. Comment le culte de sainte Anne avait-il pénétré dans cette contrée alors réputée sauvage, et d'ailleurs si dédaignée qu'on y exilait les disgraciés ? Si donc, là même, on trouvait ce que l'historiographe appelle *Augustum Annae templum* (un temple " auguste " de sainte Anne), que devait-il en être des contrées plus civilisées et des villes populeuses de l'Empire ?

En tout cas, si nous en croyons Séroux d'Agincourt, notre Sainte aurait possédé un sanctuaire à Nicée, cette ville si célèbre pour tout chrétien qui sait son Credo ; en tout cas aussi, elle avait un monastère et sans doute aussi une chapelle au Mont Athos, la fameuse montagne des Moines où nous reviendrons tout à l'heure.

Pour le moment, voici encore une Sainte-Anne qui nous est chère, quoi qu'elle nous soit très peu connue, nous voulons dire géographiquement. Où en effet était-elle cette église dont il est fait mention dans les Actes de saint Dorothée le jeune ? Qui nous le dira, et qui nous dira aussi quand et par qui elle avait été fondée ? Qui pourrait seulement nous dire à quelle époque vivait saint Dorothée lui-même ? Les Bollandistes ne le peuvent pas et nul peut-être ne le pourra jamais.

Le biographe de saint Dorothée, et aussi probablement son contemporain, puisqu'il dit du saint " qu'il a fleuri de son temps" (*qui nostra aetate floruit*) nous apprend seulement qu'il était né à Trebizonde, "métropole d'une grande nation"; que son père appartenait à la magistrature et descendait d'une famille patricienne ;" que, enfin, la noblesse du saint allait de pair avec celle des Héraclides et des Pélopides (on remarquera cet archaïsme de style et de choses). Pourtant, malgré tant de brillantes carrières que le monde lui offrait, Dorothée embrassa la vie monastique sous la règle de saint Arsène. Or, disent encore les Actes, un jour qu'il était en voyage, "député par son père spirituel," la troisième heure étant écoulée, il entra pour prier, comme ç'était sa coutume malgré ses graves occupations, dans l'un des sanctuaires qui se trouvaient sur la route. Ce temple portait le nom de sainte Anne, aïeule du Sauveur. Il mit les genoux en terre et levant les mains, entra en extase.

LE MONT ATHOS

Au sud de la terre classique qui fut la Macédoine et qui est aujourd'hui la stérile Roumélie, une langue de terre irrégulière, connue sous le nom de Péninsule chalcidique, s'avance dans la mer Egée, bornée à l'est par le golfe de Contessa et à l'ouest par le golfe de Salonique. Trois pro-



Le Mont Athos au loin

montoires de longueur à peu près égale se partagent la partie méridionale de la péninsule, et vont finir à la mer. Ce sont le Longos, le Cassandre et l'Athos, ce dernier assez souvent nommé *Agionoros* ou *Montagne sainte,* à cause de la population exclusivement monastique qui le compose.

Le promontoire, ou plutôt la péninsule de

l'Athos est large de quatre milles en moyenne sur une longueur de quarante. Des collines s'y étagent graduellement, ayant d'abord une élévation d'un millier de pieds au-dessus du niveau de la mer, et atteignant par la dernière cime, qui est proprement l'Athos même, une hauteur de sept mille pieds. Par sa position si élevée au-dessus de la mer, cette montagne paraît plus haute qu'aucune autre de l'Orient. Sophocle, Plutarque et Pline disent que son ombre atteignait la place publique de Mirina à Lemnos. Quoi qu'il en soit de cette poétique exagération, les Grecs, encore aujourd'hui, appellent la presqu'île de l'Athos *Skia*, " Presqu'île de l'Ombre", parce que l'énorme cône qui la termine lui cache le soleil et la tient en effet presque toujours dans l'ombre.

Sur le flanc de ces collines, et jusqu'à la région neigeuse, s'échelonnent des monastères entourés de hautes murailles et semblables à des châteaux-forts. Les moines font remonter à Constantin l'origine de leurs première Laura ou de leur premier monastère, mais il est certain que la montagne était déjà dès longtemps occupée par des ermites. Et même dès le troisième siècle, l'écrivain grec Elien aurait compté, dit-on, sur ce promontoire, vingt grands monastères, neuf cent cinquante églises ou chapelles, et un nombre proportionnel d'ermitages.

Ces vingt monastères existent encore, et quant aux églises, elles ne sont pas moins nombreuses aujourd'hui qu'au temps d'Elien. Le seul couvent de Vatopédi compte au moins quarante chapelles ou oratoires dont dix-huit à l'intérieur, et les autres disséminés aux alentours.

La population de la sainte Montagne était en

1846, selon M. Didron, de huit mille âmes, dont six mille moines. et deux mille laïques employés à leur service. Tous ces moines habitent isolés dans des ermitages, ou bien en groupes de cent ou cent cinquante dans des villages appelés *Skites* (du nom de *Skété,* partie de l'Egypte autrefois habitée par des moines), ou bien en masses de trois ou quatre cents dans les monastères.



Au Mont Athos.

Chaque couvent honore, au-dessus du patron local et secondaire, une patronne principale et souveraine, la *Panaghia,* comme ils l'appellent, la Toute-Sainte, Marie enfant, jeune fille et femme, Marie naissant vivant et mourant. Comme ils aiment, ces vieux moines ! et comme, ne pouvant tout avoir, ils se sont disputé, par-

tagé, divisé la sainte Vierge ! Un couvent honore sa nativité, un autre sa présentation au Temple, un troisième sa mort, un quatrième son assomption. Et le nombre de ses images est incalculable, et pour le dire en passant, si elles n'ont pas la facture moderne un peu molle quand elle n'est pas sensuelle, elles ont cependant une âme sous leur rude chair, et l'on aura beau dire ou chercher, le dernier secret de l'art sera encore et toujours de mettre une âme dans une œuvre.

Or, et le temps est venu d'y penser, il était impossible que sur l'Athos comme ailleurs, la dévotion envers la Fille n'engendrât pas la dévotion envers la Mère ; et nous allons en effet, sur la sainte et poétique montagne, retrouver notre bienheureuse mère sainte Anne.

Il y a au Mont Athos sept *Skites* ou groupes divers de monastères et de cellules. La plus importante est précisément celle de Sainte-Anne. Quand fut-elle établie ? nous ne savons, mais pourquoi ne pas croire qu'elle date des premiers âges de cette colonie monastique elle-même ? Elle n'est pas entourée comme les autres de murailles et de tours, mais c'est un village véritable, composé de petites maisons éparses, et que ne protègent ni fossés, ni courtines, ni tours, ni portes ferrées, comme on les voit ailleurs. Pourquoi cette exception ? et n'y aurait-il pas là un muet mais solennel hommage à la puissance protectrice de la chère Sainte, bien plus efficace, à elle seule, que toute muraille fortifiée ?

La Skite se compose d'une soixantaine d'oratoires, églises en miniature, qu'enrichissent des fresques d'un intérêt sans égal, des tableaux peints sur bois et des reliquaires. Qui ne croira

qu'ils sont la plupart, sinon tous, dédiés à notre Sainte, puisque le village entier lui appartient ? Qui n'admettra avant toute preuve que l'église commune, celle-là à tout le moins, lui est dès longtemps consacrée ?

Elle l'est en effet, et tous les samedis soirs et veilles de fêtes de la Panaghia, ou de la Toute Sainte, les cent cinquante moines de la Skite s'y réunissent et y passent la nuit en prières, ainsi que la matinée du lendemain. De plus, chaque année, les moines de l'Athos doivent faire un pèlerinage à ce sanctuaire dans le cours du mois d'août, et y vénérer une relique insigne, le pied de la Sainte, lequel, disent les vieux documents, " exale un parfum très suave."

Suave parfum qui se dégage là sur les hauteurs, le plus près possible du ciel. Car ç'est le moment d'ajouter que la Skite de Sainte-Anne est la plus élevée de tout l'Athos. Et alors, quel touchant spectacle ce doit être que celui de ces moines, blonds jeunes hommes, ou vieillards à cheveux blancs, gravissant ainsi tour à tour les pentes de la Montagne, jusqu'à ce que les six ou huit mille aient tous défilé ! La peinture qui a immortalisé tant de scènes grandioses devrait immortaliser celle-là ! Il est vrai que celle-là ne passera pas comme tant d'autres, et que la procession magnifique dont les siècles passés ont été les témoins, les siècles à venir la verront encore. Car si " les moines sont immortels," comme on l'a dit, leur prière aussi l'est bien autant.

" Voici mon Orient, peuples, levez les yeux ! " Levons les yeux une dernière fois, et adieu à l'Athos, à Byzance, à Jérusalem, au berceau lumineux de la dévotion à la bonne sainte Anne !

CHAPITRE II

L'OCCIDENT

En Orient, comme nous l'avons vu, le culte de sainte Anne a eu très vite une grande expansion, et on peut dire qu'à l'ancienneté s'ajoute ici en même temps l'universalité.

En est-il ainsi pour l'Occident ? Des auteurs pourraient le contester, ceux surtout qui ne séparent pas l'idée d'*universalité* de l'idée même de dévotion.

Ainsi considéré dans sa diffusion, si le culte de sainte Anne est ancien dans l'Eglise latine, il ne l'est pas au même sens que dans l'Eglise grecque. Dans l'Eglise grecque il est ancien *absolument* parlant, c'est-à-dire qu'il est contemporain, ou à peu près, des premiers siècles ; dans l'Eglise latine, il est ancien *relativement*, en ce sens qu'il est antérieur à l'âge moderne, disons, aux quatre ou cinq derniers siècles—ce qui est encore, on l'avouera, une belle vieillesse.

Ce n'est pas sans regret que nous faisons ainsi dès le commencement cet aveu *désastreux*, mais il nous reste l'espoir qu'il se trouvera des lecteurs pour ne pas l'accepter, surtout quand ils auront parcouru le premier article qui va suivre.

C'est un regret, parce que nous avions eu autrefois tant à cœur, nous l'avouons bonnement, de prendre en défaut les auteurs qui l'ont fait avant nous. Nous aurions été si heureux de pouvoir prouver qu'ils se trompaient ; d'établir

contre des conclusions qui nous semblaient trop sèches ou trop hâtives, une démonstration prise non seulement d'un certain nombre de faits, mais d'une multitude de monuments antiques, comme nous avons pu le faire pour l'Orient.

Mais hélas ! on n'invente pas à plaisir des monuments ou des arguments ! S'il en existe quelques-uns de *positifs* en faveur de la thèse que nous aimerions à soutenir, il en existe un bien plus grand nombre de *négatifs* ou contradictoires, arguments, ceux-là, d'une force invincible, irréductible, comme la force d'inertie ou la force du silence.

Expliquons-nous.

Voulant interroger le passé sur notre Sainte, nous avions consulté, pour l'Orient, la *Patrologie grecque.* Pour l'Occident, il nous semblait que la *Patrologie latine*, une collection double de la première par le nombre de ses volumes, serait une mine inépuisable. Nous avions la bonne fortune de la trouver sous notre main tout à fait complète, ç'est-à-dire avec les *Tables* qui la terminent, chose qui lui fait souvent défaut. Quatre grands volumes, à deux colonnes d'un texte fin, contenant cent vingt-deux *Index* très élaborés, devaient faire gagner du temps à qui n'en avait pas à perdre, et semblaient d'ailleurs dispenser d'un examen qui avait dû être fait avec soin avant nous.

Or, à l'index hagiographique ou des Saints " dont la vie, l'éloge ou même la simple mention se trouve dans la *Patrologie* " (ainsi s'exprime l'éditeur, et le mot " simple mention " n'est pas de nous), le nom de sainte Anne ne se rencontra pas une fois. Même lacune à l'Index des discours et panégyriques, à l'index des poèmes, à l'index

des bulles, décrets et lettres des souverains Pontifes, à l'index de géographie, à l'index des monastères, si bien que sur deux mille sept cent cinquante maisons religieuses dont les patrons nous étaient désignés, pas une ne portait le nom de la Sainte.

Interrogés une deuxième et une troisième fois —car on croit toujours n'avoir pas bien regardé quand on n'a rien vu—les quatres volumes répondirent de nouveau par le même silence.

Il y avait lieu cependant de faire davantage, et en avouant simplement que nous l'avons fait, nous épargnerons peut-être à d'autres un travail inutile. C'était de feuilleter nous-même à notre tour les deux cents et quelques volumes du texte.

Eh bien ! tant de sermons ou d'homélies sur la Conception ou la Nativité de la sainte Vierge par le Vénérable Bède, Raban-Maur, saint Pierre Damien, saint Anselme, Hugues de Saint-Victor, saint Bernard, Godfrid, Aelrède, Pierre de Blois, restaient muets sur la mère de la sainte Vierge ; tant de martyrologes anciens des mêmes Vénérable Bède et Raban-Maur, du diacre Florus, de saint Adon, de Notker, d'Usuard, ne faisaient d'elle aucune mention, pas plus que les calendriers de Fleury, d'Auxerre, de Verdun, de Stavelot, de Mantoue. Et ainsi de mille autre pages où nos recherches nous conduisaient.

Sans doute, comme toujours, les index avaient fait quelques oublis, mais si peu nombreux, et nous l'accordons, si excusables ! Un vieux marbre de Naples portant, comme on le croit, le nom de la Sainte ; un trait de la vie de saint Hugues, évêque de Lincoln en Angleterre, une

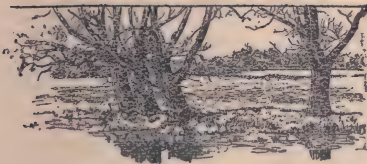
ligne de quelque martyrologe relativement récent ; quelques demi-pages d'Elipandus, d'Alcuin, d'Anastase le Bibliothécaire, de saint Fulbert de Chartres, de Pierre Lombard ; quelques cents vers de Hroswitha ; un mot ici et là : c'était tout, absolument tout ce que nous fournissaient treize siècles d'histoire et de littérature sacrée. Et donc, nous nous en convainquions avec tristesse, ni saint Hilaire, ni saint Ambroise, ni saint Augustin, ni saint Jérôme, pourtant un ami de la Palestine ; ni Prudence, ni saint Paulin, ni davantage des écrivains ou poètes moins anciens, comme saint Pierre Chrysologue, Pierre le Vénérable, Adam de Saint-Victor et tant d'autres, n'avaient dit un mot de notre chère Sainte.

Il y a de cela douze ou quinze ans, et nous nous souvenons comme si c'était d'hier, de l'heure où nous fûmes comme effrayé et atterré par ce silence de désert—un vrai désert en effet, cet Occident où, nous semblait-il, sainte Anne n'avait pas vécu. Fallait-il renoncer à notre projet si cher, et parce que le plus lointain passé déjouait nos ambitions, sauf à de rares moments, devions-nous négliger le peu qu'il nous offrait, et renoncer du même coup aux témoignages des époques moins primitives, mais assez vieilles encore pour être vénérables ?

La *Patrologie latine* consultée et exploitée pour ce qu'elle pouvait donner, restaient d'autres ouvrages, et tant d'autres ! Oh ! les bibliothèques d'Europe, nos chères bibliothèques de Paris, de Cologne, de Gand, de Louvain, de Bruxelles avec celles de Bourgogne et des Bollandistes, même nos bibliothèques de couvents, même la bibliothèque du parlement d'Ottawa, qui nous les rendra !

Sept ou huit ans de recherches ont produit les deux volumes de *Madame Sainte Anne* qu'il nous reste à publier, l'un consacré au culte, l'autre à l'iconographie ; Ils nous aideront à continuer le présent opuscule, en nous laissant cependant toujours le regret de n'être pas eux-mêmes plus complets.

La bonne Sainte nous aide dans ce triage nécessaire et nous garde de toute longueur, comme le lecteur de toute fatigue !



LE CULTE DE SAINTE ANNE EN OCCIDENT

AVANT LE DOUZIÈME SIÈCLE

ARTICLE UNIQUE

LE PLUS LOIN POSSIBLE

Ç'est au douzième siècle, disent communément les auteurs, que le culte de sainte Anne *s'est répandu* en Europe, grâce aux Croisés qui revenaient de Palestine et qui l'apportaient ainsi avec eux dans leur patrie. Mais la dévotion existait déjà en plusieurs endroits, et encore ici, à ne la prendre qu'en elle-même et abstraction faite de sa complète diffusion, le mot de Grégoire XIII reste vrai, à savoir que, pour l'Eglise latine comme pour l'Eglise grecque, le culte de sainte Anne date des premiers siècles.

Nous allons donc étudier rapidement cette longue et ténébreuse période de mille années, en remontant du douxième siècle jusqu'au premier, heureux si, de temps en temps, elle répond à nos appels et nous apporte quelques faits intéressants.

DU DOUZIÈME AU DIXIÈME SIÈCLE

On pourrait indiquer d'abord quelques monuments artistiques. Dans l'*imagerie* du moyen âge—(et nous prenons ce mot dans son sens antique, c'est-à-dire pour toute représentation par

la peinture, la sculpture, l'orfèvrerie, etc.), aucun sujet ou aucune série de sujets n'est plus fréquemment traitée que l'*Histoire de la Vierge*, plus communément appelée la *Légende de Notre-Dame.* La série se compose de scènes dont le nombre varie, mais très souvent, presque toujours dans les monuments primitifs, elle commence par ce que nous appellerons nous-même la *Légende de sainte Anne.* Or, déjà au douzième siècle, la *Vie de la Vierge* était ainsi traitée au complet, comme on peut le voir sur un diptyque d'ivoire de la bibliothèque Barberini à Rome ; dans les magnifiques fresques et mosaïques de l'église Sainte-Sophie à Kiew (Russie) ; dans le manuscrit 74 de la bibliothèque nationale à Paris, trois



Nativité de la Vierge, ivoire Barberini, Rome.

séries qui appartiennent au douzième siècle. Sans doute, il en a existé de plus anciennes, et l'on en trouve des traces dès le onzième siècle. Ainsi, à Saint-Marc de Venise, sur l'une des colonnes qui supportent le ciborium du grand autel, " un ange console saint Joachim et sainte

Anne en leur prédisant la naissance d'une enfant," traduction littérale de l'inscription que porte l'image même, et ce n'est là évidemment qu'une scène ou une partie détachée d'un ensemble.

Voici cependant qui indique mieux la dévotion. C'est une "figure d'or massif" que dom Martène dit avoir vue dans la cathédrale de Paderborn, et "donnée autrefois par Imadus, évêque de cette ville." Or, les catalogues de l'ancien épiscopat d'Allemagne, et notamment celui de Gams, assignent à ce prélat les dates 1051-1076. La conclusion se tire de soi-même que le pieux évêque, comme sans doute aussi les fidèles de sa cathédrale, et peut-être de tout son diocèse, devaient honorer très spécialement notre Sainte.

Et pendant qu'un dignitaire de l'Eglise offrait ainsi à la Sainte des statues d'or, une religieuse de l'abbaye de Gandersheim, pas bien loin de Paderborn, lui dédiait des *Carmina aurea*, comme on les a appelés, "des poèmes d'or". Ainsi le moyen âge dorait toute chose et si bien que l'or est parfois resté, comme par exemple, à cette délicieuse *Légende des saints* du bienheureux Jacques de Voragine. Le poème auquel nous faisions tout à l'heure allusion est *l'Histoire de la Vierge* de l'abbesse Hroswitha, belle traduction en vers du *Protévangile de Jacques*, et dont trois cents vers au moins sont consacrés à notre Sainte. C'est plaisir de penser qu'une recluse du haut moyen âge, perdue dans un coin obscur de l'Allemagne, pensait ainsi à notre Sainte, l'aimait peut-être un peu, et en tout cas trouvait du charme à raconter sa légende.

Voici cependant encore mieux, si l'histoire dit

vrai. Notre Sainte aurait eu sa chapelle, dans Paris même, en plein dixième siècle. Un ancien auteur qui a fait l'histoire de cette ville, et qui portait un bien beau nom pour nous, puisqu'il s'appelait Sauval [1], nous le dit et sans doute le pense aussi : " Saint-Jacques de la Boucherie, écrit-il, était une chapelle dédiée à sainte Anne, bâtie à ce que l'on croit, sous le règne de Lothaire Ier, qui régnait en 954." Pourquoi ne le croirions-nous pas nous aussi, puisque nous trouverons tout à l'heure des monuments de ce genre encore plus anciens ? N'y eût-il eu pour célébrer la Sainte que les homélies de saint Fulbert de Chartres (960-1029) prononcées vers la même époque, c'eût été assez pour lui faire bâtir des chapelles.

NEUVIÈME ET HUITIÈME SIÈCLE

Un calendrier de marbre, sculpté à Naples au neuvième siècle, comme le pensent les érudits, porte cette inscription à la date du 8 décembre : CCEPTIO S. ANE [2] MARIE VIR. *Conceptio sanctæ Annæ Mariæ Virginis* : Conception (active) de sainte Anne (mère) de la Vierge Marie. Assemanus, tout en lisant ce texte autrement que la plupart des autres interprètes, ç'est-à-dire en mettant San(cta)e Marie, au lieu de S. Ane Marie, admet cependant que les Napolitains célébraient à cette époque la fête de la Conception de Marie, et qu'ils l'avaient prise des Grecs. C'est de Naples, suivant lui, qu'elle serait ensuite passée dans les autres églises latines.

---

1 Allusion au R. P. Sauval, O. P., ancien curé de Sainte-Anne de Fall River, où ces lignes sont écrites.

2 Dans les inscriptions lapidaires, on supprime souvent l'une des consonnes doubles.

Il nous semble très juste d'ajouter que si les Napolitains avaient pris cette fête aux Grecs, ils devaient la célébrer à la manière des Grecs, ce que l'inscription même indique d'ailleurs en disant : "Conception de sainte Anne," au lieu de "Conception de la Vierge." On se rappelle en effet que les Orientaux, en célébrant cette fête, voulaient honorer aussi bien la Mère que la Fille.

Encore sur ce marbre de Naples le cardinal Maï aurait découvert une nouvelle mention de la Sainte, ce qui confirmerait l'interprétation des érudits quant à la première.

D'ailleurs à cette époque, on possède les écrits de Haymon d'Halberstadt et d'Alcuin, son prédécesseur ; peut-être même, en Italie comme en France on connaît le poème de *Lez-Breiz*, et rien d'étonnant que le nom de sainte Anne se rencontre sur un calendrier, fût-il en marbre.

LEZ-BREIZ

Nous avons nommé le poème de *Lez-Breiz*, et disons d'abord ce que ç'est.

Lez-Breiz est le surnom d'un des plus fameux héros du haut Moyen âge. Son vrai nom était Morvan, vicomte de Léon, si célèbre dans l'histoire du neuvième siècle comme type de grand patriote et on dirait aujourd'hui "d'agitateur." De fait, il fut l'infatigable champion de l'indépendance bretonne contre la suprématie de Louis le Débonnaire. Toute une épopée célèbre ce héros, l'épopée bretonne de *Lez-Breiz*, comme on l'appelle communément. Il nous en reste six fragments assez étendus. Le premier nous présente le valeureux vicomte, quittant la maison de sa mère à l'âge où l'amour des armes s'éveille

soudain dans son âme. Le second raconte son retour ; les autres, ses combats et sa mort, ou la péripétie étrange qui termine son histoire ; et, chose extrêmement intéressante pour nous, notre Sainte est mêlée à tous ces événements.

Ailleurs déjà nous avons publié de longs extraits de ce poème, mais nous devons ici même en citer quelques passages.

" Lez-Breiz allait au combat, son jeune écuyer avec lui pour toute suite.

" Passant près de l'église de Sainte-Anne-d'Armor *(il y en avait une, donc !)*, il y entre.

" O sainte Anne, dame bénie, je vins bien jeune vous rendre visite ;

" Je n'avais pas vingt ans encore, et j'avais été à vingt combats,

" Que nous avons gagnés tous par votre assistance, ô dame bénie !

" Si je retourne encore au pays, mère sainte Anne, je vous ferai un présent.

" Je vous ferai présent d'un cordon de cire qui fera le tour de vos murs,

" Et trois fois le tour de votre église, et trois fois le tour de votre cimetière,

" Et trois fois le tour de votre terre arrivé chez moi.

" Et je vous donnerai une bannière de velours et de satin blanc, avec un support d'ivoire poli ;

" De plus, je vous donnerai sept cloches d'argent qui chanteront gaiement nuit et jour sur votre tête :

" Et j'irai trois fois à genoux, puiser de l'eau pour votre bénitier !"

Il ne faut pas tant de générosité pour que " Mère sainte Anne " s'attendrisse, et aussi bien, elle répond de suite :

"Va au combat, chevalier Lez-Breiz, j'y vais avec toi !"

Et dès lors chevalier Lez-Breiz peut se mesurer avec Lorgnez, et si "Lorgnez n'a pas connu le père, il va connaître le fils !" En effet, voilà d'un coup treize guerriers tués sous lui, et le chevalier Lorgnez tué sous lui !

Et que faire après cette victoire sinon venir en remercier Celle qui l'a gagnée plus que lui ? Le loyal chevalier n'y manquera pas.

"Et il n'eût pas été chrétien dans son cœur, celui qui n'eût pas pleuré à Sainte-Anne,

"En voyant l'église mouillée des larmes qui tombaient des yeux de Lez-Breiz,

"De Lez-Breiz pleurant à genoux, en remerciant la vraie patronne de la Bretagne.

"Grâces vous soient rendues, ô mère sainte Anne ; c'est vous qui avez gagné cette victoire !"

Ainsi d'autres exploits sont racontés en des pages charmantes, et toujours avec une piété pour la Sainte, qui ravit. Mais la pauvre vie humaine ne peut pas être un perpétuel triomphe, et un jour,—le poème ne dit pas pourquoi—la mauvaise fortune visite le héros. Ce n'est plus même qu'un spectre tenant dans ses mains sa tête, "et qu'un vieil ermite refuse d'abord de recevoir tant il est affreux à voir." Seulement, comme tous les hommes de Dieu, l'ermite a bon cœur et il finit par remettre la tête en place, moyennant une dure pénitence de sept ans, et cela parce que Lez-Breiz a osé lutter contre la More de Roi.

"Quand les sept ans furent écoulés, sa robe écorchait ses talons,

"Et sa barbe, devenue grise, ainsi que sa chevelure, descendait jusqu'à sa ceinture.

" A le voir, on eût dit d'un chêne mort depuis sept ans. " Quiconque l'eût vu, ne l'eût reconnu ?

" Il ne le fut que par une dame vêtue de blanc qui passait sous le bois vert.

" Elle le regarda et se mit à pleurer. Lez-Breiz, mon cher fils, est-ce bien toi ?

" Viens ici, mon pauvre enfant, viens ici que je te décharge vite de ton fardeau ;

" Que je coupe ta chaîne avec mes ciseaux d'or : je suis ta mère, sainte Anne d'Armor ! "

Est-ce qu'on dit que de pareils tableaux sont délicieux ?

Mais pour en venir à une question pratique, quand celui-ci et tous les autres du même poème furent-ils tracés ?

Pourquoi n'accepterions-nous pas l'opinion de M. de la Villemarqué pour qui toute cette épopée serait aussi ancienne que le héros même ? " La contemporanéité des auteurs, dit-il, car il en reconnaît plus d'un, ressort évidente de toutes les pièces héroïques ou historiques de ce recueil ? On peut l'ouvrir au hasard : on verra chaque époque y revivre avec son caractère et les couleurs qui lui sont propres ;.... la rude main des siècles n'a pu effacer l'empreinte primitive toujours distincte et saisissable ".

Nous ajouterions que le poème lui-même indique sa propre date. Si, au temps de Lez-Breiz, Sainte-Anne d'Armor existait déjà ; si la Sainte était la " vraie patronne de la Bretagne," qu'est-ce qui empêchait la poésie populaire ou même la poésie heroïque de la célébrer ? Or, nous le verrons, Sainte-Anne d'Armor existait déjà.

Autre fait. Mabillon dit avoir trouvé le nom de sainte Anne dans les litanies qu'il appelle *Carolines* " parce qu'elles ont été composées, dit-il, au temps de Charlemagne." Il croit de même qu'elles furent composées au monastère de Soissons, parce que, dit-il encore, " les saints qui fondèrent ce monastère y sont marqués."

Sur ce texte de Mabillon, le père Pagi, un des princes de la critique au dix-septième siècle, écrit ce qui suit : " Dans ces litanies qui contiennent pour la plupart les saints et saintes de France, le nom des saintes commence par sainte Anne....La prière pour le pape Hadrien est conçue en ces paroles : *Adriano summo Pontifici et universali papæ vita,* Longue vie au souverain pontife et pape universel Hadrien ; celle pour Charlemagne : *Karolo excellentissimo et a Deo coronato,magno et pacifico Regi Francorum et Longobardorum patricio Romanorum vita et victoria* ; " Longue vie et victoire à l'excellentissime Charles couronné de Dieu, grand et pacifique roi des Francs et des Lombards, ainsi que Patrice des Romains." De sorte que, ajoute le même père Pagi, comme Charlemagne quitta le nom de Patrice lorsqu'il fut fait empereur, l'an 800, ces litanies sont (furent) composées devant la dite année et sans doute du temps du pape Hadrien. Ainsi la dévotion de sainte Anne était connue en France aussi bien qu'à Constantinople dans le huitième siècle."

Élle devait l'être en particulier à Rome, à la même époque. Les hagiographes de sainte Anne ou les historiens de son culte ne manquent jamais de mentionner un ornement fameux auquel s'attache le nom du pape Léon III, qui a régné de 795 à 816. " Le très saint Pontife, a dit le pre-

mier, Anastase le bibliothécaire, fit faire pour la basilique de Sainte-Marie-à-la-Crèche un vêtement (*vestem*) blanc broché d'or portant l'histoire de la Résurrection ; et un autre avec des médaillons également brochés d'or, portant les histoires de l'Annonciation, et celle de saint Joachim et de sainte Anne." Or, que signifie cette histoire de saint Joachim et de sainte Anne, brodée sur un ornement sacerdotal, sinon que notre Sainte était déjà connue—et plus que



Sanctuaire de Roc-Amadour.

cela vénérée à Rome, sans doute depuis de longues années ? Car pourquoi le rapprochement de cette "histoire" avec celles de l'Annonciation et de la Résurrection, sinon parce que, sans doute encore, le doux mystère de la maternité de sainte Anne avait pris place dans l'esprit des fidèles à côté des dogmes les plus glorieux et les plus chers de la religion ?

Pour revenir en France, nous n'aurons pas de peine, après l'affirmation du P. Pagi, d'admettre ce que Paul Lacroix dit quelque part de Roc-Amadour :

" Notre-Dame de Roc-Amadour était un sanctuaire déjà célèbre en 778, quand Roland vint y faire un don d'argent du poids de son épée. Après la mort du héros, son épée même fut envoyée par ordre de Charlemagne au sanctuaire. Autour du sanctuaire consacré à la Vierge, dix-sept chapelles, creusées dans le roc, avaient été dédiées à Jésus-Christ, aux douze apôtres, à saint Jean-Baptiste, à *sainte Anne*, à saint Michel et à saint Amadour, qui eut son ermitage dans cette solitude, et qui avait sans doute apporté d'Orient la Vierge noire qu'on y honore."

Ce ne serait maintenant que justice d'accorder des pages, comme nous l'avons fait ailleurs, à ce que nous appelions *La légende aptésienné*. Mais tous les manuels la racontent, et il n'est personne qui ne la sache par cœur. Il suffira donc que le présent opuscule en donne un résumé succinct, ce qu'il fera d'ailleurs d'après les sources les plus accréditées, ç'est-à dire d'après les offices liturgiques concédés par les souverains Pontifes, et depuis des siècles, à l'église d'Apt. Il nous souvient ici, après quinze ans passés, de cette douce matinée d'avril 1888, toute baignée de soleil—du soleil de Provence,—où nous avons pu pénétrer dans la sacristie du béni sanctuaire, nous pourrions dire jusque dans les vieilles armoires gothiques, et pris en nos mains les vieux bréviaires non moins gothiques pour en transcrire les pages sur les lieux mêmes jadis témoins de si grandes merveilles. En souvenir

de cet heureux jour, citons au moins (en la traduisant), une hymne d'un de ces offices, celui de l'*Invention des reliques de sainte Anne :*

" Dieu souverain, tu ne veux pas laisser ensevelie dans les ténèbres celle qui donna le jour à la glorieuse Vierge Marie, et tu rends à ton peuple fidèle les reliques sacrées que la prudence avait soustraites aux impies.

" Tu nous laisses voir enfin, resplendissants de lumière, les ossements longtemps cachés dans la poussière, et vers ces restes vénérés tout un peuple vient porter ses hommages. Et tu veux illustrer cette crypte par un prodige, ô Dieu bon, et voilà qu'un aveugle recouvre soudain la vue, tandis qu'un muet, dont la langue s'est tout à coup déliée, proclame que ce miracle est un gage de la bonté de sainte Anne.

" Les clercs entonnent des chants d'allégresse, et après que l'ordre du roi a fait ouvrir la châsse qui contenait la sainte dépouille, les âmes pieuses tressaillent et ajoutent à l'envi les cantiques aux cantiques."

Ce "roi" n'était autre que Charlemagne. Voici maintenant en abrégé, et aussi en langage plus explicite, le récit contenu dans les leçons du bréviaire :

" La sainte Eglise D'Apt a toujours vénéré le corps de sainte Anne, mère de la bienheureuse Vierge Marie, que, d'après une antique tradition, les premiers fidèles ont apporté dans cette ville. Le bienheureux Auspice évêque, voulant le soustraire aux profanations de la guerre et de la persécution, le déposa avec soin dans une crypte souterraine. Il y demeura ignoré plusieurs siècles après la mort de ceux qui avaient eu le secret de ce dépôt sacré, c'est-à-dire jusqu'à

l'arrivée à Apt du roi Charles (l'empereur Charlemagne) vers les fêtes de Pâques, après sa victoire sur les Sarrasins et la pacification de la Provence. Ce prince fit alors consacrer de nouveau l'église souillée par un culte impie, et, au milieu de cette solennité, pendant qu'un immense concours de fidèles de tous les ordres de la cité payait au Tout-Puissant un juste tribut de louange en reconnaissance de cette faveur inattendue, le Seigneur, exauçant la prière de cette pieuse ville, découvrit par un éclatant miracle le trésor qu'elle possédait à son insu.

" Ce miracle fut la guérison d'un jeune homme nommé Jean de Cazeneuve, aveugle, sourd et muet de naissance. Au cours de la cérémonie, il semblait demander par des gestes expressifs qu'on fouillât la terre à l'endroit où il se trouvait. Le religieux Prince, frappé de ce spectacle et mû par une inspiration divine, ordonne en effet que l'on creuse le sol, et soudain les ouvriers atteignent une crypte profonde, où ils trouvent, à leur grande surprise, une lampe allumée. Et voici que " recouvrant l'usage de ses yeux, de ses oreilles et de sa langue, le jeune homme s'écrie : " Dans cette crypte même est le corps de sainte Anne, mère de la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu !"

"Le tombeau déblayé offrit en effet une châsse de cyprès portant cette inscription : " Ici est le corps de la Bienheureuse Anne, mère de la Vierge Marie." On ouvre la châsse, et en confirmation du prodige qui vient de s'opérer, il s'en dégage le plus suave des parfums. Charles fit faire le récit exact de cet événement et l'envoya au souverain Pontife Adrien qui le confirma par son approbation."

Il nous fait peine de voir l'attitude que prennent certains critiques à l'égard de ce fait, et en somme à l'égard de toute la Légende aptésienne, depuis la Translation des reliques de sainte Anne en Provence, au premier siècle, jusqu'à leur découverte par Charlemagne. *Non satis sibi constat*, disent-il : " toute cette tradition ne se tient pas assez," et c'est ainsi que les meilleurs auteurs ruinent parfois les meilleures thèses, du moins auprès des gens qui ne voudraient que des ruines partout où il y a religion. Pour nous qui serions de la classe des " Naïfs ", s'ils voulaient nous admettre, avant de refuser créance à cette tradition, nous voudrions être parfaitement sûr que tous les faits historiques qui " ne se tiennent pas très bien," sont toujours et forcément des faits inventés à plaisir ; que le Père Gretzer, qui prétend avoir publié *toutes* les lettres de Charlemagne et du pape Adrien à qui Charlemagne avait écrit et qui lui-même avait répondu, a bien trouvé toutes, absolument toutes les lettres de Charlemagne ; que l'historien Eginhard, qui ne raconte pas cette découverte, n'a négligé aucun des faits importants de la vie de Charlemagne ; que, enfin, certain contradicteur de vingtième ordre qui aura dit *non* sur cette tradition vénérable, doit faire hésiter et douter tout homme qui voudrait y croire.

En tout cas, nous restons en présence d'une fête et d'un office liturgiques approuvés par l'Eglise, et à moins de supposer que l'Eglise institue à la légère des fêtes nouvelles—ce qui n'est pas, comme nous l'avons dit déjà—on doit admettre qu'elle n'a pas sans fondement laissé subsister la légende du bréviaire aptésien.

D'avance la même conclusion vaut également, il va sans dire, pour la Translation des reliques de notre Sainte en Provence, fait dont nous parlerons un peu plus loin.

Selon Compégius et le Père Guesnay, Charlemagne aurait apporté d'Apt avec lui des reliques insignes, et il en aurait laissé une à l'abbaye de l'Isle-Barbe, près de Lyon, en gardant une autre pour Aix-la-Chapelle où était sa résidence habituelle, et favorisant de la même manière, comme c'est très vraisemblable, plusieurs autres sanctuaires qu'il affectionnait particulièrement. Il est donc naturel de penser, que, du coup, le culte de la Sainte prit une certaine extension en Europe, et nos goûts d'antiquaire s'en réjouissent d'autant.

LE SEPTIÈME SIÈCLE ET AU-DELA

Si, comme nous le croyons, d'Achéry et Mabillon sont des historiensssérieux ; si la *Gallia Christiana* et la grande Collection des Pertz connue sous le titre de *Monumenta Germaniæ historica* méritent quelque créance, il faut admettre Sainte-Anne de Floriac ou de Fleury-sur-Loire, c'est-à-dire l'existence au septième siècle d'une chapelle et d'un monastère de ce nom en Occident. Il est donc attesté par d'Achery, Mabillon et Pertz que " en la cinquième année du règne de Thierry III, appelé aussi Théoderic, c'est-à-dire en 675, un vertueux gentilhomme nommé Fréric *Fraericus,* quoique peu fortuné, fit bâtir sur son propre fonds, à Floriac, près de la rivière Indelle, à douze mille pas de la ville de Rouen, une cha-

pelle dédiée à sainte Anne avec un hospice pour dix pauvres. Quelques années après, Fréric vendit cet hospice et tout le reste de ses biens au duc Pépin d'Héristal, maire du palais, à la condition que celui-ci éléverait en ce lieu un monastère et y établirait une colonie de moines. Pépin, en effet de concert avec son épouse Plectrude, construisit le monastère, et commit pour le gouverner l'abbé Baine, du couvent de Saint-Wandrille à Fontenelles (sur-Seine) avec cette clause, que après son décès, les moines n'auraient pour abbés que des moines de ce même monastère. Ces lettres furent délivrées la onzième année du roi Childebert (704) Présents : outre Pépin et Plectrude, leurs fils Drogon et Grimoald, ainsi que plusieurs autres.

Cette chapelle de Fleury n'était pas la seule qu'il y eût en France à cette époque, et l'on se rappelle peut-être ici ces extraits du poème de Lez-Breiz, où le chevalier se montre si affectueux pour la patronne de la Bretagne, " la bonne sainte Anne d'Armor."

Le temps a détruit tous les documents historiques d'où sans doute est née la tradition locale relative à cette antique chapelle, mais il y a au moins cette tradition locale elle-même si universellement acceptée en Bretagne, et si bien enracinée dans les âmes qu'elle peut remplacer l'histoire ; il y a quelques monuments d'architecture qui datent de ces temps reculés et qui plaident en sa faveur ; il y a surtout la révélation faite par sainte Anne elle-même au bon Nicolazic, et à laquelle tout un monde a cru depuis bientôt trois siècles. Nous allons brièvement la racon-ter.

En 1622, Yves Nicolazic tenait la ferme du Bocenno appartenant à la famille de Kerloguen.

Il aimait tendrement sainte Anne, et elle-même le lui rendait bien, comme on va le voir. Elle lui apparut en effet à plusieurs reprises, les premières fois sans se faire exactement connaître, mais enfin en se révélant tout à fait.



Sainte Anne apparaissant à Nicolazic.

Ce jeu charmant avait duré deux années. En 1624, dans la nuit du 25 au 26 juillet, Nicolazic entend une voix lui demander s'il a jamais entendu dire qu'il avait existé autrefois une chapelle dans la Bocenno. Et avant qu'il ait pu répondre, apparaît, toute resplendissante, une

Dame d'un aspect majestueux, mais aussi d'une aimable bonté, qui lui dit dans la langue du pays :

" Yves Nicolazic, ne crains pas. Je suis Celle que tu te plais à invoquer, Anne, la mère de Marie. Va dire à ton Pasteur que, au milieu du champ appelé la Bocenno, il y avait autrefois une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée en mon honneur. Voilà aujourd'hui NEUF CENT QUATRE-VINGT QUATRE ANS qu'elle a été *détruite*, et je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins. Dieu veut que mon nom y soit encore vénéré."

Comment le devot serviteur obéit, et fit triompher, malgré d'infinies difficultés, son projet : tout le monde le sait. Nous nous contentons de recueillir cette déclaration de la Sainte elle-même et de faire le facile calcul dont elle fournit les données, lequel nous reporte à l'an 740, époque où l'antique chapelle,—elle ne dit pas fut construite, mais fut *détruite*.

La grande et intéressante question serait de savoir bien au juste quand et par qui elle avait été fondée. D'après une croyance très répandue, elle l'aurait été par saint Mériadec, évêque de Vannes au septième siècle, et il semble en effet que, en dédiant une chapelle au saint évêque dans un village voisin du Bocenno, la Bretagne ait voulu rapprocher de l'antique pélerinage le souvenir de celui qui l'avait établi.

Cette opinion d'ailleurs est-elle invraisemblable ? A l'époque dont il s'agit, il y avait longtemps déjà que la croix de Jésus-Christ avait couronné les grandes pierres druidiques ; que saint Clair, saint Paterne et d'autres généreux missionnaires avaient cultivé le sol rude mais

fécond de la vieille Armorique ; que les églises se remplissaient de fidèles, et que de pieux pèlerins, faisant voile de la côte voisine, s'en allaient là-bas visiter les Lieux Saints. Or, nous l'avons dit, aux sixième et septième siècles, le culte de sainte Anne était en pleine splendeur à Jérusalem et dans tout l'Orient. Son sanctuaire de Jérusalem voyait s'accomplir des prodiges, et des foules y accouraient pour en demander sans cesse de nouveaux.

Quoi de plus naturel pour ces pieux voyageurs d'Occident que d'être émus de ce spectacle, et à leur retour, d'implanter dans leur pays une si douce dévotion ? Qui a dit cette parole pleine de sens : " Je sais pas, mais je l'affirme ? " Evidemment ici, nous ne savons rien de science certaine, acquise par l'étude ou quelque précieuse découverte, mais comme nous sommes tenté d'affirmer quand même et nous dirions, d'autant mieux !

Quoi qu'il en soit de la fondation de la chapelle, et de sa date exacte, et de son auteur, elle avait existé avant le huitième siècle, puisque, à cette époque, au témoignage même de la Sainte, elle fut détruite. Par qui ? Sans doute par l'une ou l'autre de ces hordes dévastatrices qui ont si souvent inondé et ravagé l'ancienne France. Mais si la chapelle disparut, le nom même du village — Ker-Anna, village d'Anne - qui resta, et d'antiques traditions, transmises d'âge en d'âge, contribuèrent à conserver le souvenir de son passé.

Telle est, du moins en partie et en substance, la légende bretonne, si on ne nous permet pas de l'appeler une page d'histoire. Histoire ou légende, nous n'avons pas besoin, pour y croire



SAINTE-ANNE D'AURAY.

de voir de nos yeux, comme le Père Hughes de Saint-François, un ancien pèlerin d'Auray, ces " briques et carreaux fort épais avec du verre de vitre et autres matériaux tirés des murailles de la vieille chapelle et qui indiquaient à peu près sûrement une construction gallo-romaine ;" nous n'avons pas même besoin de penser que, à quelque soixante lieues à peine de là, en plein septième siècle encore, le monastère de Fleury se fondait sur le même patronage de sainte Anne ; nous croyons plutôt simplement, naïvement si l'on veut, que la Sainte s'est montrée le 25 juillet 1624 au bon Nicolazic, comme le bon Nicolazic et toute la France de ce temps-là nous l'affirment, et qu'elle lui a demandé une église pour remplacer sa tant vieille chapelle depuis si longtemps démolie. Cette église, c'est aujourd'hui la superbe basilique de Sainte-Anne d'Auray.

Nous avons dit : Le septième siècle et au-delà. Remercions d'abord saint Ildefonse de Tolède et son successeur Elipand pour ce qu'ils ont écrit de notre Sainte et voyons si, vraiment, il y a un au-delà !

Si nous nous contentions de *peut-être*, il y aurait *peut-être* en effet au-delà quelques hymnes de la liturgie Mozarabique et nos manuscrits traitent longuement de cette question, mais nous sacrifierons cette étude, au bénéfice d'autres faits bien peu nombreux maintenant, on le conçoit, mais mieux établis.

Les tout premiers siècles de l'Eglise latine connaissaient la légende des parents de Marie et nous pouvons nous demander qui la leur avait

apprise. Sans doute, l'un ou l'autre de ces évangiles populaires qui avaient cours alors en Occident, et qui s'appelaient, tantôt l'*Histoire de la Naissance de Marie et de l'Enfance du Sauveur*, tantôt l'*Evangile de la Nativité de Marie*, depuis intitulé le *Pseudo-Matthieu*, tantôt encore le *Protévangile de Jacques*. Ceux qui possèdent notre premier volume de *Madame Saincte Anne* savent en quelle vénération les Pères de l'Eglise eux-mêmes ont tenu ces ouvrages, au moins pour tout ce qu'ils racontent de notre Sainte, puisqu'ils les citent à l'envi dans leurs discours ou leurs écrits.

Or, si en Occident le Christianisme n'avait pas poussé tout d'abord des racines aussi profondes qu'en Orient ; si la foi n'était pas aussi simple ni aussi naïve ; si ce que nous pouvons appeler l'*âme* du peuple était plus calme, plus pratique nous dirions, en tout cas moins ouverte aux pieuses et poétiques légendes ; si enfin, et par conséquent, les écrits dont nous parlons n'eurent pas chez les Latins le même succès que chez les Grecs, M. Variot admet cependant qu'ils étaient connus chez eux " bien avant la fin du quatrième siècle." Il parle sans doute de la masse du peuple, car il y a des preuves que les plus instruits, et parmi eux d'abord, quelques-uns des Pères les plus anciens de l'Eglise latine les avaient lus et s'en souvenaient. Tertullien par exemple " a entendu dire "—et c'est certainement par eux —que Zacharie avait laissé sur le parvis du temple les traces ineffaçables de son sang *(perennes maculas)*. Origène témoigne que le *Livre de Jacques* en particulier, était très répandu de son temps et il le rapproche d'un autre que son titre seul rendait populaire à Rome : l'*Evangile de*

Pierre. Clément d'Alexandrie est au courant des traditions qui circulent sur la merveilleuse naissance de la Vierge, et les érudits pensent communément que saint Justin lui-même a eu connaissance de ce *Protévangile,* ce qui est d'autant plus facile à croire qu'il en était contemporain.

Comme préambule à ce volume nous avons traduit, en les fusionnant ensemble, trois des légendes primitives de notre Sainte, et qui croira, que réellement belles et touchantes comme elles sont, elles n'ont pas su inspirer un peu de piété aux fidèles de Rome et de l'Eglise latine ? Si même après dix-huit siècles, elles peuvent toucher des âmes, et elles ont dû toucher la vôtre, ami lecteur, comment n'y auraient-elles pas réussi, quand elles étaient toutes fraîches écloses et que d'ailleurs le Christianisme tenait encore de si près à ses origines ? Voyez, c'est toujours : " Je ne sais pas, mais je l'affirme."

Nous sommes au second siècle de l'ère chrétienne, mais nous avons mis en titre à cet article : "*Le plus loin possible.*" Est-il en effet possible d'aller plus loin ?

Ici se présente la première partie de la *Légende Aptésienne,* celle qui nous raconte la translation des reliques de sainte Anne en Provence au tout premier siècle.

Notre premier volume de *Madame Saincte Anne* la contient en entier, et même deux fois, d'abord au chapitre IX, et ensuite à l'article de la Poésie. Il nous suffira de la résumer très brièvement, en commençant par cette question :

" Si aujourd'hui on croit, à peu près universellement, que sainte Marie-Madeleine est venue en Provence avec Marthe, Lazare, Trophime et

Maximin, est-il si difficile de croire également qu'elle emporta avec elle les restes de sainte Anne ? "

Elle est toute simple, toute naturelle, toute nécessaire, cette supposition, nous dirions cette



Statue de sainte Marie Madeleine à Marseilles.

conclusion, étant donné que le fait lui-même l'était et s'imposait aux amis du Sauveur, aux amis par conséquent de sainte Anne.

On sait le culte que rendaient aux morts les

premiers chrétiens, et qui le leur avait inspiré, sinon les premiers disciples même de Jésus-Christ ? Et alors Marie Madeleine, la grande *chrétienne,* puisque ce nom vient du *Christ*, aurait fait exception quand surtout la persécution qui sévissait en Judée et qui avait coûté la vie à saint Jacques le Mineur, l'obligeait à prendre soin d'une dépouille vénérée !

Non, ce n'est pas possible. Avant de se confier aux flots de la mer et de venir aborder aux côtes de France " la doulce," la famille de Béthanie recueillera des parcelles de la terre du Calvaire encore imprégnées du sang de la rédemption, quelques vêtements de la sainte Vierge, plusieurs corps des saints Innocents, et les restes mortels de sainte Anne à laquelle quelques-uns des fugitifs sont unis par des liens de parenté.

Quand, après l'arrivée en Provence, le temps sera venu pour eux de se séparer, ils se partageront ces reliques, derniers et chers souvenirs du pays natal, et Lazare emportera celles de notre Sainte à Marseille où il va fonder son siège épiscopal. En passant, si saint Lazare, frère de Marthe et de Marie, a été le premier évêque de Marseille, c'est donc—qu'on nous pardonne ce raisonnement trivial – c'est donc qu'il y était venu, et dès lors pourquoi n'y eût-il pas amené ses saintes Sœurs, et elles-mêmes pourquoi n'auraient-elles pas apporté avec elles quelques souvenirs et au moins les plus chers à leurs cœurs ?

Seulement, la persécution faisait rage à Marseille comme en Palestine, et c'est pourquoi, cherchant un lieu où son précieux dépôt serait plus en sûreté, Lazare le confia à saint Auspice,

premier évêque d'Apt. Là, en effet, les saintes reliques furent à l'abri pour un temps, mais la guerre contre les chrétiens recommence un peu plus tard sous le règne de Trajan, et le saint évêque les enfouit dans une crypte souterraine avant de se livrer lui-même au martyre. Elles y resteront cachées longtemps, jusqu'au jour dont nous avons rappelé la mémoire, où le Grand Charles, si digne de les retrouver, les retrouvera en effet.

Tel est en abrégé le premier chapitre de la *Légende Aptésienne.* Saint Lazare avec ses sœurs et quelques autres compagnons est venu en Provence. Les actes très sincères et très authentiques du martyr saint Alexandre, disent expressément que, " sous l'empire de Claude (41-54 de J. C.), Alexandre de Brescia vint rendre visite au bienheureux Lazare, évêque de Marseille, et de là se rendit à Aix, auprès du bienheureux évêque Maximim."

Au surplus, nul n'ignore avec quel talent et quelle érudition l'abbé Faillon a développé sa thèse sur l'*Apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence,* fait qui est maintenant comme acquis à l'histoire. De là à conclure à la translation par elle des reliques de sainte Anne, de Jérusalem en France, il n'y a qu'un pas, si même ç'en est un.

Et alors " doulce France," " royaume de Marie" *(regnum Galliæ regnum Mariæ)* est donc aussi désormais le royaume de sa mère ; et pendant que l'Espagne chante déjà des hymnes à l'Immaculée Conception,—on se rappelle qu'un ancien nous l'a dit—sa voisine peut donc honorer, comme dira le moyen âge, " le Tabernacle même de l'Immaculée."



SAINTE ANNE ET LA VIERGE

SECONDE PARTIE

LE CULTE DE SAINTE ANNE

DEPUIS LE DOUZIÈME SIÈCLE

Le pape Grégoire XIII posait une double affirmation au sujet de la dévotion à sainte Anne : la première, que "son ancienneté remonte aux premiers siècle de l'Eglise" et nous venons peut-être de nous en convaincre;

La seconde, que "les monuments de cette dévotion sont disséminés à travers le monde", en d'autres termes, que cette dévotion est depuis longtemps universelle.

Déjà, dans la première partie de ce travail, nous avons vu la bonne Sainte régner en souveraine sur Jérusalem, Rome, Constantinople, et s'introduire même en France comme pour préparer les voies à sa Fille, et lui créer d'avance un royaume—son royaume, selon la parole déjà citée : "Royaume de France, royaume de Marie."

Mais il nous plaît d'interroger l'un après l'autre certains pays du monde et de les faire répondre à cette question : "Qu'avez-vous fait pour la Bonne Sainte !"

Nos recherches ici partiront du douzième siècle, les pages précédentes ayant déjà fait quelque lumière sur les temps antérieurs.

Un mot d'abord de l'Orient.

Nous lisons dans un Manuel : "C'est de l'Orient que sainte Anne, cette douce mère, commença à répandre sur ses fidèles clients ce

fleuve de grâces qui depuis a toujours coulé à travers les siècles sans jamais tarir.

" Malheureusement l'Orient fut ingrat. Ses peuples dégénérés altérèrent par des superstitions et de vaines observances ce culte dont ils eurent d'abord le privilège ; plus tard, les iconoclastes brisèrent les statues et déchirèrent les images de notre Sainte avec celles des autres Bienheureux. Enfin, le schisme et l'hérésie l'obligèrent à tourner ailleurs ses regards maternels et à répandre ses bénédictions sur d'autres contrées. Elle se trouva des enfants plus fidèles en Occident."

Assurément tout cela est vrai, mais faut-il en conclure que la Sainte, " la bonne Sainte ", comme nous l'appelons toujours, a déserté sa propre patrie et ses premiers enfants ? Ce serait peu connaître le cœur d'une femme qui est à la fois une *femme* d'abord, ensuite une sainte, ensuite—une mère, et encore plus exactement une grand'mère. Ni femme, ni sainte, ni mère, ni grand'mère, n'oublieront jamais ceux qu'elles ont une fois aimés. Et non, sainte Anne n'a pas repris tout son cœur à l'Orient ; et non, sans faire appel aux grands axiomes comme celui-ci par exemple, que " l'amour appelle l'amour," l'Orient non plus n'a pas totalement oublié sa Sainte et sa Mère !

A part tous les anciens souvenirs qui sont restés : églises, chapelles, monastères, consacrés à sa mémoire, des monuments plus récents et en grand nombre, pourraient le prouver, et montrer la persistance de l'antique dévotion à travers les siècles.

Pour ne citer que deux ou trois faits, qu'est-ce que le village d'Hagia Anna, près de Mantoudi,

en Grèce ? et un autre du même nom, près d'Artémision, dans l'île d'Eubée ; qu'est-ce que cette chapelle à 1050 pieds d'altitude, près du mont Ercole, dans l'ile de Corfou, l'ancienne Corcyre ; ce village et cette église dans une autre île encore plus célèbre, l'île de Rhodes ; cette congrégation de prêtres qui s'est fondée, il y a près de trois cents ans, à Constantinople, pour propager la vieille et chère dévotion ? Qu'est-ce encore, aux portes de Smyrne, que ce "Vallon-Sainte-Anne" avec chapelle Sainte-Anne, où viennent encore chaque année, le 26 juillet, de nombreux pèlerins, lieu charmant, ajouterions-nous, et que sainte Anne a choisi, sans doute parce qu'elle est un peu poète, et qu'elle aurait le plaisir de voir couler à ses pieds mêmes le vieux Mélèce doucement chanté par Homère ?

Rien ne touche comme ces rapprochements de ce qu'il y a de plus beau et de plus grand au monde, la piété et la poésie, deux sœurs divines en vérité, et à qui, en les envoyant dans le monde, Dieu a dû dire de ne jamais se séparer.

Rien de plus aimable non plus que les lignes suivantes d'un Américain de nos amis, qui écrivait de Jérusalem, en 1901, et peut-être non sans émotion, — l'émotion du protestant resté sincère et homme de cœur, jusque devant les manifestations de la foi catholique : "Observe in the photograph herewith given the street of St. Anne's church. You will note there are a group of women crouched along the wall of the church, and that others are coming on crutches. Here is the place of magic healing. Here is where fundamental Christian Science is wonderfully illustrated. In an age and city where medical skill and science have not yet dawned,

who wonders that those who are beyond the pale of preventive and remedial treatment, which is commanded by advancing knowledge of the human body, and its ailments, flee to the mind cure, to that divine medication which our Savior employed with such wonderful success when he was on earth ? [1]"

En français : " Remarquez sur la photographie ci-jointe la rue qui longe l'église Sainte-Anne. Vous y verrez un groupe de femmes accroupies au pied des murailles de l'église, et d'autres qui viennent sur des béquilles. Voilà le lieu des cures magiques. Voici où la foi l'emporte sur les œuvres, et où la science chrétienne fondamentale merveilleusement se révèle. Dans un temps et dans une ville où l'art et la science médicale n'ont pas eu d'aurore jusqu'ici, où personne non plus n'a l'idée de cette médecine préventive, et de tous ces soins ou traitements que commande la connaissance du corps humain et de ses infirmités, qui peut s'étonner que les malades aient recours à la guérison spirituelle, à cette divine médecine que notre Sauveur employait avec tant de succès quand il était sur la terre ?"

On le voit donc, en 1901, et cela n'est pas bien loin de nous, les fidèles d'Orient avaient encore confiance en sainte Anne, et c'est sans doute qu'elle-même ne les avait pas encore abandonnés.

Non, la vieille Sainte-Anne de Jérusalem reste toujours le béni sanctuaire et rendez-vous d'autrefois. Et non seulement là vous pouvez encore retrouver la Sainte, mais en des lieux où vous

---

1 M. Staples, dans le *Lewiston Journal.*

ne pensiez pas la rencontrer, comme, par exemple, au Marché Central, vous pouvez lire son nom gravé sur la pierre en caractères gothiques : S. ANNA—SCA ANNA—ANNA, et vous apprenez que cette inscription, qui aurait pu disparaître sous la main du temps ou celle des hommes, date du douzième siècle. Que si vous en cherchez l'explication, les uns vous diront qu'elle est le titre officiel de la concession par laquelle les rois francs de Jérusalem assignaient au monastère voisin de Sainte-Anne un droit sur les revenus du marché. D'autres, plus mystiques, vous la donneront comme un souvenir des Croisades, comme une reconnaissance publique des soins maternels que la Bonne Sainte prodigue sans cesse autour d'elle pour le bien corporel comme pour le bien spirituel de ses enfants.



PRÉAMBULE SUR L'OCCIDENT

Nous avons pris le onzième siècle, lui compris, comme point de départ pour notre première étude sur le culte de sainte Anne en Occident ; pour celle-ci, nous prendrons le douzième.

Si les divers pays d'Europe que nous allons tour à tour parcourir ne peuvent pas tous nous faire remonter jusqu'à cette date, — nous aurions envie de dire jusqu'à cette nuit ténébreuse, et l'on verra tout à l'heure pourquoi ou comment, —nous entrevoyons que la chose sera cependant possible avec quelques-uns.

Nuit ténébreuse ! C'est plus qu'un mot.... et

d'ailleurs Dieu nous garde des mots ! Nuit ténébreuse comme déjà nous l'avons dit pour le haut moyen âge, car en somme, pour le sujet qui nous occupe, le haut moyen âge dure bien jusqu'au quinzième siècle, sinon au-delà, sinon même jusqu'à l'époque tout à fait moderne.

Deux choses pouvaient nous éclairer : le livre, c'est-à-dire, le document littéraire ; et l'œuvre d'art ou tout ce qui s'en rapproche, c'est-à-dire le document matériel, tangible, irréfutable, c'est-à-dire encore la chapelle, l'autel, le tableau, la statue, etc.

Le livre a péri. Un jour, à Gand, quelqu'un nous a montré un endroit de la rivière où l'on avait pu une fois passer à gué sur les manuscrits et volumes de toute nature, jetés là pêle-mêle par les tenants de la soi-disant Réforme. Ainsi d'autant avait-elle voulu purger la ville de son papisme. C'est un fait entre mille et dix mille, et nul ne put calculer ce que l'histoire locale, la chronique religieuse, la monographie, et plus particulièrement l'hagiographie a perdu à cette rage de destruction qui a soufflé sur l'Europe comme un vent d'enfer, non une fois, mais dix, et vingt, et cent fois !

De même en est-il pour le document matériel et l'œuvre d'art quelconque.

Nous allons tout à l'heure entrer en Angleterre, et sait-on ce qu'était autrefois cette Ile des Saints, quand, selon le magnifique jeu de mots d'un Pape, c'étaient *(non Angli sed Angeli)* non des Anglais mais des Anges qui la peuplaient ; quand s'élevaient les grandes cathédrales de Westminster, de Cantorbery, de Lincoln, de Salisbury, et tant d'autres ! quand, à côté d'elles, plus modestes mais non moins impres-

sionnantes, les chapelles se multipliaient ; quand la générosité s'unissant à la piété, l'or et l'argent, et les pierres précieuses, et les œuvres d'art par centaines emplissaient les trésors des églises.

Même quand on a visité les musées d'Europe qui possèdent des reliques de ces vieux temps, on ne peut encore se faire une juste idée de la richesse des cathédrales, des monastères et des moindres sanctuaires d'avant la Réforme, "richesse immense," dit un M. Cripp, à propos de la Grande-Bretagne, " si immense qu'elle est presque incroyable (immense wealth, so immense as to be almost incredible)."

Quelques exemples suffiront pour cet humble petit livre et nous les emprunterons à des documents authentiques dont nous traduisons quelques passages.

" Le poids total de l'orfèvrerie saisie par Henri VIII à l'abbaye de Fountains s'élevait à deux mille huit cent quarante onces d'argent, à quoi il faut ajouter une croix d'or massif, une table ou un devant d'autel avec trois statues d'argent doré, des ornements de même métal avec des parties en or pur et garnies de pierres précieuses." (Surtees Society, *Memorials.*)

A Glastonbury, on s'empare de " quatre calices et patènes d'or massif, pesant ensemble *cent six onces* ". A Winchester, selon Dugdale, on trouve " cinq croix d'or ornées de joyaux, des candélabres, des paix, des clochettes, des croix pectorales, des anneaux, des reliquaires, le tout en or ; un devant d'autel fait d'une plaque d'or garnie de pierres ; des statues d'argent doré, une châsse en argent de saint Swithin, et d'autres ornements précieux sans nombre."

L'inventaire de Saint-Paul de Londres porte

pour l'année 1295: "des agrafes d'ornement dont trois sont d'or pur; cinq calices d'or et vingt-sept d'argent, des coupes splendides, des croix, des châsses, des statues de Notre Dame, cent autres objets d'un travail exquis et d'une immense valeur...."

Ainsi en est-il partout, même en Ecosse, à la cathédrale d'Aberdeen par exemple, où les spoliateurs font main basse sur "une statue d'argent de la Vierge pesant cent quatorze onces; sur un calice d'or pur avec diamants et rubis sur le pied, sans négliger la patène aussi d'or pur, les deux ensemble pesant cinquante deux onces; sur un grand ostensoir d'argent doré artistement fouillé, etc".

Or, écoutez maintenant, c'est un protestant qui l'atteste, ce M. Cripp que nous citions tout à l'heure, car on ne croirait pas un catholique qui affirmerait pareille chose: "De toute cette orfèvrerie du moyen âge, malgré les plus longues et minutieuses recherches, on ne saurait trouver plus d'une demi-douzaine de calices qui nous aient été conservés."

Et si on nous permet encore ce souvenir, que nous reste-t-il aussi de tant de vêtements sacrés, chasubles, chapes, tuniques, voiles de tabernacle, où l'aiguille des châtelaines se plaisait à broder les images des saints?

Veut-on lire quelques vieux vers anglais?

And ye, lovely ladies,
With your longe fyngres,
That ye have silk and sandel
To sowe when time is
Chesibles for chapelynes,
Churches to honoure.

"Et vous, aimables dames, avec vos longs doigts effilés, vous avez soie et navette (?) pour broder des chasubles aux chapelains et honorer les églises."

Ainsi en effet, depuis l'époque où saint Adhelm faisait compliment aux femmes anglo-saxonnes pour leurs travaux d'aiguilles ; depuis la belle Ostrida qui avait brodé l'assassinat tragique de l'un de ses oncles, jusqu'à la normande Mathilde interprétant sur le canevas les faits héroïques du guerrier son époux, et encore bien après, jusqu'à la Réforme, les vestiaires des églises s'étaient enrichis d'œuvres exquises et la tapisserie rivalisait avec l'orfèvrerie.

Mais de tout ce travail, de tous ces monuments de patience et de piété, encore une fois que reste-t-il ? Le seul souvenir de ces *longe fyngres* jamais fatigués, que le cœur et la foi ranimaient sans cesse, non pour la vanité, mais *Churches to honoure.*

C'était si facile, si doux à détruire, ces fragiles chefs-d'œuvre ! Et quel plaisir en effet que de briser, en même temps que l'image d'un saint abhorré, l'œuvre, et "l'œuvre d'amour" de toute une vie ? Le *Cantique* en effet n'a-t-il pas dit ; "Au milieu de cette pourpre est une broderie, œuvre d'amour des filles de Jérusalem (Cant. IV, 10)."

Ils s'en donneront à cœur joie, les féroces réformateurs, jusqu'à ce que rien ne reste d'un culte désormais proscrit ! "On fera disparaître et détruira entièrement, ordonne Cromwell, toutes châsses, enveloppes de châsses, tables, chandeliers, ex-voto de cire, peintures, images, et tous autres monuments de soi-disant miracles, pèlerinages, idolâtrie et superstition, de façon

qu'il n'en demeure aucun vestige ou souvenir ni sur les murs, ni dans les vitraux, ni ailleurs en quelque endroit que ce soit des églises ou des maisons, et les ministres de la religion devront engager tout leurs subordonnés à faire de même dans leurs habitations privées [1]."

Ainsi de l'Angleterre et de tous les pays où l'intolérance des nouveaux religionnaires a pu se faire accepter quand même; ainsi des autres contrées où, avec elle ou sans elle, la fureur révolutionnaire et la rage antireligieuse ont passé tour à tour....et naïveté d'auteur! quelqu'un a cru qu'il pouvait écrire l'histoire du culte de sainte Anne par les monuments!

---

1 "Ecclesiastical persons, shall take away, utterly extinct and destroy all shrine, coverings of shrines, tables, candlesticks, trindles or rolls of wax, pictures, paintings, and all other monuments of feigned miracles, pilgrimages, idolatry, and superstition, so that there remain no memory of the same on walls, glasses, windows, or elsewhere whithin their churches or houses, and that they shall exhort all their parishioners to do the like within their several houses."



Nous venons de le dire assez haut, les monuments du culte de sainte Anne dans les Iles Britanniques ont à peu près tous disparu ; disparu aussi les archives des églises et des monastères, sauf de très rares et quasi introuvables documents, ou plutôt débris de documents Comme longtemps il faut fouiller, accroupi par terre, dans le demi-jour des bibliothèques ! Ils sont lourds à remuer et peu abordables en robe blanche ces in-folio poudreux qu'on réveille de leur sommeil paisible à peine tous les vingt-cinq ans ! Mais n'importe ! quand la tête vous fait mal et vos reins sont rompus, c'est compensation et grande joie de rencontrer un passage, une ligne, un mot qui vous fournit un argument de plus pour votre œuvre favorite ! On a de ces bonheurs même quand on fait des recherches sur les anciennes dévotions de l'Angleterre.

Ainsi, c'était en l'an 1200, aux approches de la Nativité de la sainte Vierge. Saint Hugues, évêque de Lincoln, qui s'en retournait de France en Angleterre, arriva à Saint-Omer le 5 septembre, mais comme il était très malade et craignait d'ailleurs de ne pouvoir pas aborder dans son pays pour le 8, il prit le parti d'aller passer le jour de la fête au couvent des Cisterciens de Clermaretz. Là, en effet, il put célébrer l'une des deux seules messes qu'il devait dire encore. Son biographe, le moine Alexandere, du monastère de Saint-Augustin de Cantorbery, continue : " Par le secours de la mère de miséricorde, son dévôt serviteur et vicaire éprouva, après cette messe,



Sainte Anne de la mer.

un grand soulagement dans sa maladie. Ayant ainsi passé tout ce jour de fête dans la joie et l'exultation de l'âme, il poursuivit sa route, le lendemain, jusqu'à Wissant, et le 10, au point du jour, il s'embarqua. Aucune brise ne soufflait alors, mais le saint invoqua la mère de la Mère de Dieu, sainte Anne, et le vent gonfla aussitôt ses voiles. Tous ceux qui traversent les mers ont en effet coutume de lever leurs yeux vers Marie comme vers l'étoile de la mer et de demander la protection de la Mère de Marie par leurs prières et leurs offrandes, afin d'obtenir par son intercession un vent favorable. Saint Hugues lui-même nourrissait une très familiale et spéciale dévotion envers sainte Anne, comme envers sa fille, et la sainte l'en récompensait par une prompte assistance dans tous ses besoins et tous ses dangers. Encore en cette occasion, elle exauça la prière du saint dès le premier appel, en lui accordant un calme et rapide passage. Aussi, le saint évêque s'empressa-t-il, dès qu'il fut débarqué à Douvres, d'aller célébrer la messe octavale de la maternité de sainte Anne. *(Missarum solemnia de sacro ipsius* (*Annae*) *puerperio celebraturus).* Ce devait être la dernière, et le 16 novembre suivant, Hugues de Lincoln s'endormait dans le Seigneur."

Ainsi l'illustre évêque nourrissait une « spéciale dévotion envers sainte Anne », et l'on a remarqué qu'il célèbre sa dernière messe en l'honneur de son auguste maternité — le biographe semble le dire avec intention. Ainsi encore, avant l'an 1200, c'était un usage chez tous les marins Anglais de se recommander à la bonne Sainte pour obtenir des vents favorables, ou de recourir à son intercession dans le danger. Et

ainsi par conséquent, on peut déjà le conclure de ce seul fait, l'Angleterre, au moins autrefois, honorait d'un vrai culte la Mère de Marie.

D'ailleurs, sans parler de cette chapelle Sainte-Anne que nous trouvons dès le treizième siècle dans le prieure de Walsingham, près de Norfolk ; ni de la Chartreuse de Coventry, fondée sous le même vocable en 1381 par le roi Richard II, un fait plus important va fixer notre opinion sur la piété de l'ancienne Angleterre.

En 1378, le pape Urbain VI écrivait aux archevêques et évêques de ce pays :

" Dieu le Père, dont la splendeur illumine le monde de ses clartés ineffables, écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui espèrent en sa miséricorde ; mais il les accueille avec une plus spéciale bienveillance, lorsque, dans leur humilité, ceux qui l'implorent s'appuient sur les mérites et sur l'intercession des saints. Nous avons été naguère informé par quelques fidèles du Christ, habitant le royaume d'Angleterre, que le peuple de ce pays avait une grande dévotion envers sainte Anne, la mère de la glorieuse vierge Marie, et que cette dévotion croissait en raison même de son respect pour la bienheureuse Mère de Dieu. Au nom de ces mêmes fidèles, une supplique nous a été présentée à l'effet d'obtenir que la fête de sainte Anne soit solennellement et dévotement célébrée par les prélats et par tous les fidèles qui résident dans ce royaume. Ce pieux désir et l'affectueuse dévotion de la Grande-Bretagne nous étant très agréables dans le Seigneur, et nous-même désirant assurer à ces fidèles l'amitié de Dieu, en les attachant de plus près à la pratique du bien, nous nous sommes rendu à leurs prières, et par les présen-

tes lettres ordonnons à votre fraternité de célébrer et faire célébrer dans vos villes et diocèses, chaque année, à l'avenir, avec dévotion et solennité, la fête de la bienheureuse sainte Anne."

Voudrait-on ne pas se scandaliser ? nous citerions ici, en le traduisant, un poème curieux qui date du temps de Cromwell, et qui met en lumière, tout en voulant s'en moquer, cette "affectueuse dévotion" dont le pape est charmé.

C'est par la poésie populaire, la ballade, la chanson, que Luther avait fait pénétrer dans les foules le goût des nouvelles doctrines et la haine de l'ancienne.

Le moyen devait réussir en Angleterre, et Cromwell se garda bien de le négliger.

Il avait même trois poètes gagés exprès pour cette besogne. C'est une de ces pièces sottement railleuses et impies, mais au fond inoffensives, qui va, pour le quart d'heure, nous servir de document :

"Ils s'en vont rôder à Walsingham et faire des folies a Cantorbéry,—Comme gens qui ont perdu l'esprit,—Quelques vêtements sur le dos—Et dans la main une image de cire—Pour les boîteux et les aveugles.

"On court à Hampton, à Ipswich,—A Harforth, a Shoreditch—Et à beaucoup d'autres endroits de prix :—Comme à Notre-Dame de Worcester,—Au doux Christ de Chester,—A la bénie Dame de Penryce ;

"A Lym'ster, à Kingston,—A York, à Donnington,—A Redding, à l'Enfant de grâce ;—A Windsor, à Waltham,—A Ely, à Caultam—Pieds nus, et jambes nues, à grand pas ;

"A Pomfret, à Willesden,—*A Sainte-Anne de Buxton*,—Au mont Saint-Michel aussi, etc... etc.....

"Telle était notre naïveté,—Telle était notre impureté—De faire appel aux créatures en pleurant ;— Et de nous créer à notre gré—Pour toute espèce de maladie,—Un dieu-médecin particulier.

"Nous courions alors ici et là—En quête d'idoles—Qu'elles fussent près où loin, Et nous pensions que la puissance - De notre béni Sauveur—Etait plus grande en tel lieu qu'en tel autre ;

"Maintenant ceux qui le veulent peuvent courir,—Mais quand ils auront couru,—Idoles ne trouveront pas, Parce que le Crucifix de Grâce a quitté la place," etc., etc. 1

A Sainte-Anne-de-Buxton, les Anglais allaient donc autrefois "rôder" et ce n'était pas le seul sanctuaire de la Sainte où ils venaient en pèlerinage. "Sainte-Anne in the wodde", Sainte-Anne-dans-les-bois, près de Bristol, autant que

1 To Walsingham a gadding,
To Canterbury a madding
As men distraught of mind ;
With few clothes on our backs,
But an image of wax,
For the lame and for the blind,
To Hampton, to Ipswich,
To Hartforth, to Shoreditch
With many mo' places of price ;
As to our Lady of Worcester,
And the sweet Rood of Chester,
With the Blessed Lady of Penryce.

———

To Lymster, to Kingston,
To York, to Donnington,
To Redding, to the Child of grace ;
To Pomfret, to Willesden,
To Saint-Anne of Buxton,
To Windsor, to Waltham,
To Ely, to Caultam
Bare-footed and bare-legged apace.

To Saint-Michael's Mount also....
Such was our trust,
Such was our lust,
Upon creature to call and cry;
As men did please,
For every disease
To have a god peculiarly.

———

Then ran we about
To seek idols out
Wandering far and near ;
Thinking the power
Of our blessed Saviour
In other places more than here.
And now some may run,
And when they have done,
The idols they shall not find ;
For the Rood of grace
Hath lost his place....
Etc...... Etc......

nous pouvons savoir, en était un autre. Un des souverains les plus illustres de la Grande Bretagne s'y rend en 1486. C'était Henri VII, et si l'on sait que peu de temps auparavant, ce vaillant chef de la famille des Tudors avait terminé par une victoire décisive la guerre des Deux-Roses, on peut croire qu'il venait maintenant en remercier la bonne Sainte.

Il y avait eu d'ailleurs avant lui de grands exemples partis d'aussi haut. Nous avons raconté et publié un jour d'après Jehan de Wavrin, le vœu si touchant que faisait en 1471, le roi Edouard IV. Le roi avait à faire justice d'un soulèvement du comte de Warwick, et il s'apprêtait à régler le différend par la force des armes. " Il avait especiale dévotion à Madame Saincte Anne," comme dit le vieux chroniqueur, " et a elle se voua ; disant que, à la première ymage pourtraite ou taillée à la semblance d'elle qu'il trouverait, il y ferait ses prières et offrandes."

Le roi se rendit donc à une église avec toute sa suite. C'était le dimanche de " Paques flories ", ou dimanche des Rameaux, mais il avait oublié que, pendant la quinzaine de la Passion, les statues, images, tableaux étaient couverts. Voilà cependant qu'un " tablet fermé d'une cheville de fer ", contenant une statue d'albâtre de sainte Anne, " s'ouvre soudainement en rompant cette dite cheville de fer, laquelle chose bien aperçurent le roy et tout le peuple qui là était présent ". On devine qu'il honora l'*ymage* en donnant aussitôt ses offrandes humblement et " dévotement ; " on devine aussi que le " bon prodige signifiait bonne adventure," c'est-à-dire " la descomfiture " du comte de Warwick, en atten-

dant qu'il fût "occis", lui, et battus, ses trente mille hommes.

A propos de Henri VII, nous parlions "d'exemples partis de haut." Avant lui et avant Edouard IV, Henri VI nous semble, en effet, avoir nourri quelque bon sentiment pour notre Sainte.—En passant, que pense aujourd'hui Edouard le magnifique de toutes ces "superstitions" de ses prédécesseurs ? —Quoi qu'il en soit, dans la neuvième année de son règne, c'est-à-dire en 1430, Henri VI accorda des lettres patentes autorisant l'érection dans l'église de Saint-Ouen (Saint-Audoen) à Dublin, d'une confrérie (*Chantry*) en l'honneur de sainte Anne (the chapel to be called St Ann's chapel, and its founders and their successors to be styled the Guild or Fraternity of St Ann), la chapelle devant s'appeler "Chapelle de Sainte Anne", et ses fondateurs et leurs successeurs devant se nommer : la *Gilde* ou la *Fraternité de Sainte Anne.*

Autrefois, nombre de ces confréries, ou gildes, ou corps de métiers, ou jurandes, ou même Chambres de Rhétorique, peu importe le nom qu'on leur donne, étaient fières de se mettre sous le même patronage. A part la corporation des tailleurs d'Edimbourg qui portait fièrement dans les rues sa bannière de sainte Anne, une autre encore, et qui nous intéresse davantage, existait dans la ville-lumière, la savante Oxford, si connue pour sa célèbre université. Plus haut nous remarquions que notre sainte ne dédaigne pas la poésie ; ici nous voyons avec plaisir qu'elle ne méprise pas non plus la science. Et en effet Oxford possédait jadis sa confrérie *(Chantry)* ou chapellenie de sainte

Anne. Il nous est impossible de déterminer par une date l'origine de cette corporation, mais au moins il appert que, en 1502, elle était très florissante. C'est elle alors qui paie la plus forte taxe au roi Henri VIII, soit vingt shellings, tandis que la contribution de la chapellenie de Saint-Thomas ne s'élève qu'à huit shellings, et celle du "Collège de l'Université", - ainsi on l'appelle - à deux shellings huit deniers.

LONDRES

Mais il nous tarde de venir en plein Londres, en pleine capitale, et de voir comment cette ville s'est conduite à l'égard de la Sainte.

Tout à l'heure nous aurions pu mentionner une confrérie (Chantry) que nous y trouvons au quatorzième siècle, et nous sommes si heureux de le dire, à Saint-Paul même, le grand Saint-Paul de Londres. Ainsi, poésie, science et beaux monuments, sainte Anne aime tout !

Donc, dans la crypte de l'ancienne église — car on sait que la nouvelle ne date que de la fin du dix-septième siècle—il y avait deux Gildes ou Confréries, "dont la première, dit Dugdale, placée sous l'invocation de sainte Anne, avait été fondée en 1371, Jean de Appilby étant alors doyen de Saint-Paul. De lui et de son chapitre, la dite fraternité représentée par son recteur obtint le libre usage, à des heures convenables, d'une chapelle y construite, et les clefs

---

"In the Undercroft of the old church there where two Gilds, the one of Saint Anne, founded in Anne MCCCLXXI, John de Appilby being then Dean of Paul's ; of whom and the Chapter, the Warden and Fraternity thereof obtained Licence of Ingress and Egress into a certain Chapel here, at fitting hours, and to have keys of the same : as also liberty to bring in any Pictures, or Images, Books, Chalices, in honour of *Saint Anne*, for the ornament of that chapel."

d'icelle, et la liberté d'y introduire toutes peintures, images, livres, calices, etc, etc, en l'honneur de la sainte patronne, pour l'ornement de cette chapelle."

Il y avait mieux cependant à Londres qu'une chapelle dans une crypte, fût-ce la crypte de Saint-Paul, il y avait, à la même époque, une église, en attendant qu'il y en ait une seconde et une troisième un peu plus tard !

La plus ancienne s'appelait autrefois Sainte-Anne-des-Saules (*Saint-Anne in the Willows*),



Sainte-Anne de Londres.

et elle existe encore aujourd'hui sous le nom de Sainte-Anne-et-Sainte-Agnès, rue Aldersgate, derrière le bureau de poste. John Stowe, un citoyen de Londres, au seizième siècle, dit que " l'église est ainsi appelée, il ne sait pourquoi, mais, selon quelques-uns, à cause des Saules qui croissaient en cet endroit ; qu'elle a été détruite par un incendie en 1548, " autant qu'elle pouvait l'être," mais que depuis, on l'a réparée, et qu'il y reste encore (en 1598, année où il écrit) quelques monuments d'antiquité.

Le grand incendie de 1666, qui ruina seize quartiers de la ville sur vingt-cinq, fit encore disparaître pour un temps cette chère Sainte-Anne des Saules, mais cette fois, après quatorze ans, elle sera reconstruite par le fameux Wren, l'architecte même de Saint-Paul, et comme les maîtres n'achèvent pas toujours leurs travaux, elle sera de nouveau complétée et embellie en 1701-1703.

Nous avons cherché en vain la date de sa fondation, mais nous voyons qu'un Jean de Chambrey en était le bénéficier ou le pasteur en 1322.

Une seconde église,brûlée aussi en1666,existait dans le quartier des Blackfriars, ou quartier des Dominicains, ainsi nommés autrefois en Angleterre parce qu'ils portaient toujours la chape noire sur leur robe blanche. Qui n'a entendu parler du Blackfriars-Bridge de Londres, une des curiosités de la ville, et qui, surtout des nôtres, n'aimera à rencontrer notre Sainte là tout près ? Qui encore, s'il est un peu artiste, n'apprendra avec plaisir que cette église était chère à Van Dyck, et que sa fille Justinienne, y fut baptisée le 9 décembre 1641, le jour même de la mort de

son père ?—Il y a quelques années, le site de Sainte-Anne-Blackfriars était encore marqué par l'ancien cimetière dont il restait des traces dans la Church Entry, Ireland yard.

Au vieux Londres appartient aussi Sainte-Anne, dite de Soho square, dans le quartier de Westminster, consacrée en 1685 par l'évêque Compton et, si l'on en croit un auteur, dédiée à notre Sainte, par manière de compliment pour la princesse Anne. La tour elle-même, ajoute-t-il, fut construite aussi danoise que possible, pour flatter son mari danois. Peu importe, si on n'y oubliait pas la vraie Anne, la bonne !

Au Londres moderne reviennent trois hôpitaux encore sous le même titre, l'un, sur le *Manor Road*, le second sur l'*Alpha Road*, le troisième sur l'*Albert place* ; puis un édifice appelé le *Royal Asylum of St. Anne's Society* ; et enfin, si on ne veut pas que nous négligions rien, trois rues, vieilles comme le chemin, c'est le cas de le dire, et que les Anglais n'ont pas encore voulu désécrer de leur premier nom.

HORS DE LA CAPITALE

Il existe aujourd'hui dans la Royaume-Uni plus de trente églises catholiques dédiées à sainte Anne, sans compter celles qui appartiennent aux protestants. Les premières, pour la plupart, sont assez récentes, mais il est probable que, en maints endroits, l'église nouvelle n'est que la restauration d'une ancienne qui aura péri pendant la Réforme. Nulle part, dans cet humble et court ouvrage, ne pourrons-nous donner une égale attention à tous les monuments, ni même les mentionner tous, mais au risque de nous brouiller avec la littérature et l'esthétique, nous

ferons de temps en temps de rapides nomenclatures et fournirons des chiffres, deux choses qui parlent à leur manière et quelquefois mieux que tout développement.

Indiquons donc ici pour la Grande-Bretagne, et toujours sous le vocable de notre Sainte : la cathédrale de Leeds, les églises de Liverpool, Birmingham, Manchester, Kilvington, Barnestaple, Looe, Bradford, Keighley, Salford, Fairfield, Oldham, Stretford, Ashton-Under-Lyne, Blackburn, Nantwich, Whitehaven, Vauxhall,—Belfast et Dublin en Irlande, etc, etc,—car il en existe vingt autres ;—les chapelles de Walsingham, de Bolton, de Scrope, d'Exeter, de Lincoln, souvenirs des quatorzième et quinzième siècles ; celles des églises de Saint-Cuthbert, Saint-Gilles et Abbey-Church à Edimbourg, également fort anciennes, sans parler de tant d'autres plus récentes.

Tous ces sanctuaires, dira-t-on peut-être ici, ou ailleurs—car l'objection peut se présenter pour d'autres pays que l'Angleterre, et nous y répondons d'avance — tous ces sanctuaires ne prouvent pas par eux-mêmes que la dévotion ait été toujours et partout très ardente.

C'est vrai et l'auteur connaît en effet des Sainte-Anne où le culte de la Sainte n'est guère florissant. Mais si, pour une raison ou pour une autre, quelquefois par l'inertie ou la timidité des pasteurs, il en est ainsi en quelques endroits, qui nous prouve que dans ces mêmes églises l'indifférence pour leur sainte patronne soit générale ? Si les honneurs publics manquent de solennité ou de magnificence, que pense-t-on de ces fêtes que font à leurs saints favoris les cœurs de certains fidèles, n'y en eût-il que dix ou



Sainte-Anne de Belfast, Irlande.

vingt pour venir de temps en temps les honorer ? En matière de dévotion comme en toute autre, le proverbe vaut toujours : *Non numerantur, sed ponderantur* : Ce qui compte, ce n'est pas le nombre, mais le poids ou la qualité.

Quoi qu'il en soit, comme nous n'avons pas la sublime et commune prétention d'être guéri de toute illusion, nous en garderons une sur " l'affectueuse dévotion " de l'Angleterre envers la bonne sainte Anne. Ces sortes de choses peuvent vieillir, surtout si elles n'étaient pas jeunes déjà au douzième siècle, mais elles ne meurent pas, et c'est précisément parce qu'elles sont vieilles qu'elles ne sauraient mourir. Qui compte les siècles derrière soi peut aussi les compter devant soi. Et c'est pourquoi, depuis ces vieux marins anglais et ce saint évêque Hughes de Lincoln qui avaient peur de la mer et confiance en une céleste patronne plus forte que les tempêtes, les Anglais, nous le croyons, ont gardé un reste de *tendresse* pour notre Sainte. Ils le garderont toujours. Nous disons *tendresse,* car que voulez-vous ? C'est toujours comme disait quelqu'un à propos de la Bretagne, et la Bretagne est proche parente de la Grande-Bretagne : " Le pays des chênes est aussi le pays des cœurs de chênes ! "

Ecoutez seulement cette strophe du Père Faber :

O thrice happy Saint ! what life didst thou live !
What an unbroken brightness of innocent bliss !
Every touch of thy child a fresh rapture could [give,
And oh ! dost thou not kneel ere thou darest [to kiss !

Tous les " cœurs de chênes " sont là.

" O Sainte trois fois heureuse ! quelle vie tu as

vécue ! Quel épanouissement d'innocente joie toujours inaltérable ! Toute caresse de ton enfant pouvait t'apporter une nouvelle extase, et pourtant, avant de la baiser, ne tombais-tu pas à genoux ? "

Encore aujourd'hui toute l'Angleterre, même la protestante, au moins à Newbury, fait grande fête le lundi qui suit le 26 juillet. Otons ce qu'il peut y avoir de discutable dans les cérémonies de la journée : il reste cette procession où apparaissent sous des emblèmes les diverses dignités civiques ; et si cela même n'est pas toujours d'un sérieux parfait, il reste au moins l'*idée*, le sens de la chose, comme en ces rites de l'Eglise qui n'ont besoin, pour être vénérables, que d'être compris.



LES PAYS BAS OU LA HOLLANDE.

Comme l'Angleterre, la Hollande est depuis longtemps protestante, mais nous allons voir que, autrefois, notre Sainte y avait comme ailleurs sa place d'honneur.

D'abord, le glorieux prodige que nous racontions plus haut quand nous disions qu'un " tableau " renfermant l'image de la Sainte s'était soudain ouvert devant Edouard IV, c'est à Deventer qu'il s'est passé, au moment ou le roi, depuis quelque temps exilé en Hollande, avait pris le parti de regagner son pays. Où est-il maintenant ce " tablet " merveilleux ?

Quant aux notes qui vont immédiatement suivre, nous les devons à un vieil ouvrage intitulé *Batavia Sacra* et signé de douze initiales, ni plus ni moins : T. S. F. H. L. H. S. T. L. P. V. T.—S. T. L. serait sans doute *Sacræ Theologiæ Lector*, Lecteur en sacrée Théologie, et cette façon de parler indiquerait un dominicain, mais peu importent ici nos découvertes, quand d'autres que voici sont plus importantes pour notre sujet.

A Delft, sainte Anne était la patronne d'un monastère de femmes et d'une confrérie. De plus elle avait une chapelle dans l'église Saint-Jacques.

A Leyde, un hospice pour les veuves et les filles pauvres lui avait été dédié en 1507 par Wilhelm Brouwer et sa femme Sophie de Wilhelm.

A la cathédrale de Harlem, Nicolas de Hontem, consul, de concert avec sa femme Aleyde, avait érigé un autel pour la confrérie de sainte

Anne, et cette confrérie était tenue de faire dire une messe le mardi de chaque semaine en l'honneur de sa patronne.—Notons en passant que, dans la vieille Europe, le mardi était consacré à la Sainte. C'est l'Allemagne, pense-t-on, qui a la première établi cet usage.

On retrouve cette messe septimanale à l'église de Northgo, ou Noertich comme on dit aujourd'hui, et nous voyons que, en 1570, on la chantait solennellement. Même observance à Saint-Mathias de Warmond.

Le pieux in-folio ne nous a pas fourni davantage, et aucun document ancien ne s'est après lui offert à nos recherches.

Seulement si on nous pardonne une mise en scène personnelle, nous étions une fois, une année plutôt, en Belgique, et nous rêvions d'une course en Hollande, puisque ce n'était pas, tant s'en faut, le bout du monde. Il était bon de consulter un guide, le vieil ami Boedeker ou un autre. De fait ce fut un autre et rédigé dans un style dont on va juger—car il faut citer un passage :

" Sur la frontière de Belgique, près de Westcapelle, la puissante tour de Sainte-Anne apparaît, et plus loin le beffroi de l'Ecluse (Sluis en Hollandais—ceci est de nous) montre son chapeau à pointes multiples. De hautes bornes indiquent la limite des deux pays.

" *Sint-Anna-Ter-Muiden !* C'est déjà toute la Hollande en ce qu'elle a de grâce champêtre, de douce et souriante tranquillité. Ce petit village de Sainte-Anne qui se présente tout de suite à la frontière semble souhaiter la bienvenue au voyageur, et lui donner un échantillon du pays, échantillon que sa modestie ne rend que plus séduisant. Une place minuscule, proprette,

avec la fontaine commune à l'écusson de la cité, le soleil, la lune, une ancre et cette inscription S. P. Q. S. A. T. M. *(Senatus Populusque Sanctæ-Annæ-Ter-Muiden)*, le Sénat et le peuple de Sainte-Anne-Ter-Muiden ; alentour les maisonnettes avenantes que l'on sait, et un délicieux cadre de jardins, de frondaisons touffues !

" Puis l'énorme tour hantée par le vol de corneilles croassantes. Elle se dresse dans une paix somnolente émergeant des prairies et des vergers. Elle a l'air gênée ; sa propre masse l'embarrasse ; on dirait qu'elle se demande pourquoi elle est plantée là, dominant quelques bicoques pareilles à des jouets de Nuremberg et quelques troupeaux vautrés parmi les herbes, le long des rigoles bordées de saules.

" C'est toujours la même histoire : le polder qui s'étend ici jusqu'au rempart de l'Ecluse était le lit du Zwynn. Ce paisible village zélandais, plongé dans un sommeil de ruminant au milieu de grands pâturages silencieux s'élevait jadis au bord d'une eau profonde, sillonnée de vaisseaux. Sainte-Anne était la forteresse qui commandait la rive occidentale du port, et qui repoussa la première attaque dirigée par Maurice de Nassau en 1604, lorsque les Hollandais entreprirent le siège de l'Ecluse."

Un livre en appelle un autre, et après le Guide aux descriptions enchanteresses, il convenait de consulter l'histoire pure et simple. Sainte-Anne-Ter-Muiden et Sluis, ou l'Ecluse, sa voisine, prenaient alors tout l'intérêt des lieux célèbres, célèbres comme par exemple, tous les champs de bataille, car en effet toutes deux avaient été témoins jadis de luttes héroïques. L'histoire nous rappelait en particulier la grande

bataille navale engagée ici en 1340 entre Edouard II d'Angleterre et Philippe de France, et si désastreuse pour notre mère-patrie. Les quatre cents vaisseaux français montés par quarante mille hommes durent en effet se retirer devant la force ennemie, après neuf heures d'une lutte désespérée et la perte de quinze mille combattants. Quatre mille Anglais avaient péri, mais la victoire leur restait.

Le guide florianesque et l'histoire tout à fait épique, c'était plus qu'il n'en fallait pour nous pousser vers Sainte-Anne-Ter-Muiden, et de même que nous y allions pour nous distraire un peu de nos recherches et travaux, de même nous y arrêterons le lecteur pour le reposer des aridités qu'il a rencontrées jusqu'ici.

Un 29 juillet, à Sint-Anna-Ter-Muiden, il n'y a guère de "corneilles croassantes," mais il y a bien tout le reste qu'a promis le guide : les "rigoles bordées de saules", les "bicoques pareilles aux jouets de Nuremberg," le S. P. Q. S. A. T. M. comme qui dirait S. P. Q. R., *Senatus populusque romanus* (Le sénat et le peuple romain) ; il y a "la forteresse" au moins en esprit, mais en réalité "l'énorme tour hantée"—hantée par notre imagination. Elle est énorme en effet, et vraiment imposante avec sa masse carrée pouvant mesurer trente pieds de face sur une hauteur proportionnelle et ses doubles contreforts aux quatre angles.

Il est difficile de dire l'impression que produisent sur vous ces monuments d'un autre âge quand, surtout comme celui-ci, ils entrent dans le domaine d'une étude qui vous tient au cœur ; qu'ils semblent en quelque sorte vous reconnaître, et prendre une voix pour vous parler d'une





Saint-Anna-Ter-Muiden.

Sainte qui leur est chère comme à vous ! "Il faut avoir un passé à soi, a-t-on dit, pour goûter le langage des ruines" mais il ne fallait qu'un tout petit peu de dévotion à sainte Anne pour comprendre et sentir ce que nous disait la grosse tour de Saint-Anna-Ter-Muiden.

En somme, elle aussi n'est plus qu'une ruine, car où est allée l'église qui l'enveloppait ou la supportait ?

A côté, à notre gauche, une construction en brique relativement récente, toute petite, avec tout juste deux fenêtres, venait tant bien que mal s'y ajuster, terminée à l'autre bout par une miniature de sacristie ou de vestiaire.

A l'intérieur—car fort heureusement la porte de la tour était ouverte et nous avions pu entrer

—à l'intérieur, au-delà du vestibule formé par la tour elle-même, nous trouvions, au lieu d'une nef d'église et d'un autel, une salle carrée de vingt pieds à peu près avec une chaire-pupitre au fond—ces horribles commodités de l'éloquence protestante—et des Bibles sur les bancs. La chère Sint-Anna de Hollande était devenue hollandaise, froide, petite, mesquine, sans âme, peut-être sans Dieu !

Revenu bien vite au dehors, nous essayions de nous consoler en reconstruisant par la pensée le vieux sanctuaire.

D'ailleurs, des lignes de soudure descendant des quatre côtés de la grande tour nous y aidaient, en dessinant parfaitement les anciennes nefs. La tour, nous semblait-il, avait dû occuper le centre de l'édifice, tandis qu'à ses quatre pans, venaient s'abouter des ailes, formant, ainsi placées et réunies, une parfaite croix grecque. Quant à la date – chose importante, le monument jugé par ce qui en restait, devait être au moins du quatorzième siècle.

Allions-nous repartir sans rien plus savoir ? Il devait y avoir dans l'endroit des gens renseignés, au moins un pasteur, et sans discuter les chances d'une déconvenue, une grande envie de savoir davantage nous entraîna vers lui.

L'édition anglaise de ce petit ouvrage, publiée l'année dernière, raconte longuement notre entrevue avec le Révérend, mais le désir de gagner quelques pages au profit de certaines choses qu'on nous a reproché d'avoir omises, nous invite à résumer.

Malgré ses alternatives de confiance et de méfiance, le pasteur fut, en somme, très aimable. Il nous dit que son église était en effet du qua-

torzième siècle ; qu'elle avait été détruite, sauf la tour, pendant l'invasion espagnole, au dix-septième siècle ; que la nouvelle datait de 1650 environ ; qu'elle appartenait alors depuis plus de cinquante ans à la Réforme ; que la partie catholique de la population allait entendre la messe à Sluis, etc.

Il eut l'obligeance de nous prêter une photographie de son église, puis il vint nous la redemander à Sluis, où nous nous étions rendu pour prendre le train, puis il nous la laissa emporter sur promesse de la lui renvoyer dans les vingt-quatre heures, et cette photographie, dessinée ensuite à la plume, nous a donné la gravure qui accompagne cet article.

L'ALLEMAGNE

Sainte Anne était d'une race à la fois royale et sacerdotale et nous sommes très fier de la voir partout associer à tous les grands noms, comme à toutes les grandes choses, son propre nom. Si, pour certains *grands esprits* sa cause devait être plaidée, elle le serait par là.

Saint Servais est le grand saint de l'Allemagne, comme saint Martin de Tours l'est pour la France, et saint Patrice pour l'Irlande ; Charlemagne en est " le grand homme." Peu importe que ni l'un ni l'autre ne soient nés sur le territoire actuel de la Confédération Germanique, si l'ancienne Allemagne les a faits siens en les honorant d'un culte nulle part plus filial et plus fervent.

Contemporains l'un de l'autre, saint Servais et saint Martin de Tours sont de ces hommes tout faits de Dieu pour Dieu, héros et apôtres qui s'emparent d'un peuple par son âme et le

résument en leur personne, comme ce saint Patrice que nous venons de nommer, et dont le seul souvenir évoque déjà la vision d'*Erin go bragh.*

L'aigle, qui déploie ses ailes en guise d'éventail pour rafraîchir saint Servais pendant son sommeil ; l'*Ange* qui le conduit d'Arménie ou de Perse dans la Gaule Belgique ; la *clef d'argent* que lui remet saint Pierre ; le *dragon* qui expire près de lui, symbole de ses luttes contre l'Arianisme ; la *fontaine* qu'il fait jaillir sous son bâton pastoral ; la *mitre* qu'il reçoit de la main d'un messager céleste ; la *neige* qui respecte son tombeau tandis qu'elle en recouvre les alentours : ce sont là autant d'attributs dont s'est servi, au moyen âge, l'art populaire pour caractériser l'apôtre de la Germanie, et ce sont aussi comme autant de pages de sa grande vie !

Saint Servais était évêque de Tongres au quatrième siècle. D'anciens auteurs disent qu'il avait été amené en cette ville par un ange ; que ne parlant qu'une langue, il était entendu de toutes sortes de nations ; que, des jours et des semaines durant, il n'avait d'autre nourriture que la sainte Eucharistie ; qu'il faisait à son gré des miracles, et que les restes de sa table, quand toutefois il s'y était assis, opéraient eux-mêmes des guérisons.

En trois conciles il manifesta son zèle pour la foi catholique, aux conciles de Cologne en 346, de Sardique en 347, de Rimini en 359. Tombé aux mains des Huns pendant un voyage en Italie, un miracle — le miracle de l'aigle déployant sur lui ses ailes, et un de ses attributs, comme nous venons de voir — épouvanta les barbares et lui valut sa délivrance. Il mourut à Maestricht, "au milieu d'une grande splen-



Albert Durer, apparition de l'Ange à Joachim.

deur ", disent ses biographes, et un ange descendit du ciel pour le couvrir d'un voile de soie. Tous les malades qu'on apporta à ses funérailles furent guéris, et des centaines après eux, par la simple invocation de son nom.

Mais voici une question importante et dont la solution est encore plus intéressante pour nous : " D'où venait saint Servais ? quel était son pays d'origine et quelle était sa parenté ? " Des écrivains d'autrefois, et en si grand nombre qu'ils ont établi sur ce point une croyance publique dans l'Allemagne du moyen âge, disent et prouvent que le Saint était né sur les frontières de la Perse, d'une *famille juive apparentée à sainte Anne.*

Toute l'Allemagne, disons-nous, a cru à cette généalogie, et ce n'est pas le lieu de discuter la vérité de l'assertion, puisque, même en la niant, on arrive toujours au même résultat, à savoir que l'Allemagne a *cru*, et que cette croyance seule, vraie ou fausse, nous importe ici.

Or, on peut retracer cette croyance au onzième siècle dans la *Jocundi translatio S. Servatii*, ou " Translation de saint Servais," par Jacondus, écrite en 1088 et conservée dans les *Monumenta Germanica* de Pertz. Qui dit croyance, dit chose ancienne, car, pas plus en histoire qu'en religion, les nouveautés ou les inventions ne tiennent. Or encore, déjà vieille sans doute au onzième siècle, la même croyance se retrouve au treizième, avec Beaudoin de Ninove, le célèbre chroniqueur, et jusqu'en dehors de l'Allemagne, avec un homme plus illustre encore, à la fois orateur, poète, historien, philosophe, théologien, et par dessus tout maître et ami de Dante, Brunetto Latini.

On nous dispensera de citer les textes. Ils trouveront place plus tard dans notre grande édition, si seulement la bonne sainte Anne veut que nous la donnions un jour.

Encore une fois, nous n'avons rien à voir aux dissertations savantes sur la question même de généalogie. Tout est pour nous dans le fait que la vieille Allemagne faisait de saint Servais un arrière-petit cousin de saint Jean-Baptiste, et un arrière-petit neveu de sainte Anne ; que traçant son histoire comme elle s'y plaisait souvent, elle se plaisait aussi à la commencer par la légende glorieuse et très douce de ses ancêtres ; que, en conséquence, le nom et la vie de sainte Anne—et pourquoi pas aussi la dévotion envers elle ?—sont avec saint Servais passés dans l'esprit et le cœur de la vieille Allemagne catholique.

D'ailleurs, nous citions tantôt deux grands noms comme pour invoquer deux grands témoignages, et après Saint Servais, c'est Charlemagne, et quel plaisir nous prenons à le saluer de nouveau ici, lui, si grand—et disons-le, puisque l'Eglise même nous le permet,—si saint !

Si grand ! Veut-on nous pardonner d'écouter ce que disait Don Carlos en face du tombeau auguste d'Aix-la-Chapelle ?

Charlemagne est ici !—comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ?

Et encore :

Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée, avoir été la loi !
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
Quoi ! pour titre César, et pour nom Charlemagne !



Charlemagne, par Louis Rochet.

Et encore—et don Carlos s'appellera pourtant tout à l'heure Charles-Quint, et c'est de lui-même qu'il parle :

Laisse, qu'il te mesure à loisir, ô géant !
Car rien n'est ici-bas plus grand que ton néant !

Et nous disions, si saint aussi, ce Charlemagne ! même devant l'Eglise, car enfin pourquoi l'Eglise a-t-elle toléré son culte, et pourquoi, au moins dans certaines contrées germaniques, a-t-elle longtemps célébré " la Saint-Charlemagne " ?

Or, plus haut, nous avons cru à la venue du grand empereur en Provence, et à la découverte qu'il fit à Apt des reliques de sainte Anne. Serait-il maintenant si bizarre de penser que, en apportant avec lui une de ses reliques à Aix-la-Chapelle, il l'aurait dès lors entourée de vénération, d'autant que tous les génies s'alliaient chez lui à toutes les vertus, et même à la piété ?

La magnifique cathédrale d'Aix-la-Chapelle fut bâtie, comme on sait, par lui, et il s'est trouvé quelqu'un dans la ville même, un érudit, pour nous dire que l'empereur y avait dédié une chapelle à la Sainte, tout près de celle qu'il destinait pour son propre tombeau. Il en existait une sûrement en 1449, comme un vieux texte nous permet de l'affirmer, et c'était peut-être celle-là même que Charlemagne avait fondée. Encore aujourd'hui, la Sainte est la patronne d'une des confréries de la Cathédrale, et sa statue, une superbe statue en pierre, apparaît dans une niche très belle à l'extérieur du monument.

Pour tout historien, c'est un regret de n'avoir pas toujours le document sous la main, le document irréfutable. Il semble qu'on vient à chaque instant nous dire : " Vous n'avez pas de preuves —donc c'est faux !—Vous n'avez pas de preuves que Charlemagne ait découvert les restes de sainte Anne à Apt ; qu'il ait apporté de ses reliques à Aix-la-Chapelle, et fondé là son culte

—donc, laissez toutes ces vaines ambitions de panégyriste, qui en somme n'aboutissent à rien."

Nous n'avions pas écrit deux pages de cet opuscule que déjà nons entendions l'objection se formuler.—Hélas ! contre quoi n'en fait-on pas aujourd'hui ?

Mais d'abord, il nous semble que la tradition, ç'est déjà un peu l'histoire, et que cent fois pour une, l'histoire n'a pas d'autre moyen de s'écrire qu'en recueillant les traditions.

Ensuite, supposé que les traditions soient fausses, il reste au moins l'existence même de ces traditions parmi un peuple ou un groupe d'hommes, et cela même encore appartient au domaine historique. Enfin, ne pourrait-on pas jusqu'en histoire employer l'argument dont on fait si bon usage en philosophie, en philosophie élémentaire, l'induction ?

S'il n'est pas prouvé par A plus B que Charlemagne ait propagé la dévotion de sainte Anne à Aix-la-Chapelle—il est prouvé au moins qu'un monastère de Saint-Benoit fondé en 1150 dans la même ville, prenait pour vocable le nom de la Sainte. C'est donc que la Sainte, à cette époque, était connue, plus que cela, vénérée, et depuis quand ?—Et au surplus, que disions-nous tout à l'heure de saint Servais, de sa généalogie telle que la vieille Allemagne la traçait ; de la dévotion qui unissait dans les mêmes hommages l'aïeule et son arrière-petit neveu, et si l'on sait que la ville de Tongres où le grand évêque avait son siège n'était pas bien éloignée—pas plus qu'aujourd'hui—d'Aix-la-Chapelle, pourquoi ne pas penser que notre Sainte était honorée dans cette dernière ville avant même que Charlemagne eût apporté ses reliques et fondé sa chapelle ;



Hopital Sainte-Anne à Eisenach.

et quoi d'étonnant que le pieux empereur n'ait pas même, à proprement parler, *implanté*, mais simplement, comme nous disions, propagé, rendu plus générale ou plus vive une dévotion qui existait déjà ?

Maintenant, si nous sortons d'Aix-la-Chapelle et considérons l'Allemagne en général, un texte des *Monumenta Germanica* raconte que, en l'année 1199, des reliques de sainte Anne furent apportées à Brême par un archevêque Hartwitch. Plus outre, c'est-à-dire aux époques moins éloignées de nous, les monuments abondent. En effet, sans beaucoup de recherches, on trouve : une relique à Saint-Etienne de Mayence en 1212 ; à Eisenach, un hospice Sainte-Anne fondé en 1227 par sainte Elisabeth de Hongrie ; un autel dans la cathédrale de Spire en 1272 ; une chapelle sur la colline de Schmiedelberg, en 1312 ; des fresques dans le chœur de la cathédrale de Cologne en 1320, et nous voudrions pouvoir raconter ici un de nos meilleurs souvenirs de voyage ; un oratoire dans le cloître de la cathédrale de Hildesheim, construit en 1321 par l'évêque Othon II ; une chapelle bâtie à Augsbourg, la même année, par les Carmélites, devenue plus tard une grande église, et maintenant un temple protestant ; une chapellenie, en 1404, dans un monastère cistercien au diocèse de Mayence ; une confrérie analogue à Hamme, ville de Westphalie, et une autre chez les Dominicains de Mayence en 1428 ; une chapelle en hors-d'œuvre sur l'église Saint-Martin de Brunswick, en 1434 ; une autre à Francfort en 1481, “ pour abriter des reliques venues de Lyon,” dit le chroniqueur ; “ un doigt entier de sainte Anne ” encore recouvert de sa

chair, affirment les historiens, présent offert en 1478 aux Dominicains de Cologne par un couvent de Pérouse ; une chapelle de tertiaires franciscains en 1484, à Dyrstein ; une autre chapelle en 1496 près du couvent des Carmes à Worms ; enfin, car il faut faire une fin, en 1499, à Annaberg près Chemmitz, une grande église à beau portail sculpté.

Nous ne disons rien ici de notre dévotion en Allemagne au seizième siècle, ni de tant de volumes petits ou grands, de panégyriques, de poèmes, d'œuvres d'art qu'elle inspira surtout alors.

Seulement si vous vous intéressez à notre sujet et que vous alliez quelque bon jour en Allemagne, regardez bien. Saint Servais et Charlemagne vous manqueront en général comme d'ailleurs toutes les choses vraiment anciennes, puisque le pays de Luther n'a pas moins détruit que celui de Henri VIII, mais même après les ravages de la réforme, la dévotion à notre Sainte attestera par des monuments innombrables son ancienneté et sa pleine expansion en cette contrée.

Quelquefois même il y a, on dirait, profusion. Ainsi pour citer un exemple, visitons un instant la cathédrale d'Ulm.—Voici d'abord le grand portail. Avec la Vierge et l'enfant, sainte Anne est là, "pleine de dignité," comme le guide vous le fait remarquer, " et d'un profil noblement tracé." A l'intérieur, parmi les vitraux—et ces vitraux datent des quinzième, — seizième siècles, — l'un dansle chœur, le sixième, interprète la légende de saint Joachim et de sainte Anne, depuis la retraite dans la solitude des montagnes jusqu'à l'heureux accomplissement des promesses divines. C'est bien commencé, mais voici mieux encore : nous voulons dire le maître-autel avec ce ma-

gnifique retable où nous retrouvons le motif si populaire au seizième siècle et qu'on appelait dans le langage du temps la *Lignée de Madame sainte Anne,* en d'autres termes, sa famille. L'auteur n'est rien moins que Martin Schaffner (1521).—Plus loin, dans une chapelle, nous avons de nouveau la légende, commençant cette fois par la Rencontre à la Porte dorée (1509). Plus loin encore, dans la sacristie, sainte Anne est accompagnée de la jeune Vierge, celle-ci radieuse avec ses longs cheveux ondoyants ; enfin, sortant de la cathédrale par le portail sud-ouest, si vous vous retournez pour en examiner le tympan, vous y voyez une série de bas-reliefs superbes qui ont rapport à notre Sainte et à sa glorieuse maternité.

C'est par centaines que, particulièrement en ce chapitre, nous pourrions citer des faits. Mais pour la raison déjà connue du lecteur et qui nous impose partout la brièveté, nous les sacrifierons tous, sauf un. Nous n'excepterons pas même ces formules de prières et ces vieilles images de piété si intéressantes que nous avons rapportées de là-bas.

Ce fait, le dernier que nous voulions mentionner, c'est, comme nous pourrions l'appeler :

L'ÉPOPÉE DE DÜREN

Düren est une jolie petite ville à peu de distance d'Aix-la-Chapelle, et qu'il est intéressant de visiter, surtout au mois de juillet, comme nous-même l'avons fait. Là comme ailleurs, ce mois est en effet consacré à sainte Anne, et tous les jours, l'église s'emplit de fidèles qui viennent y prier devant la relique de la Sainte.

Notons de suite que cette église était d'abord dédiée à saint Martin. Mais, nous dit un ancien auteur, " quand la chère relique y fut apportée, son titulaire céda le pas à la divine sainte Anne, de sorte qu'elle fut bien vite rebaptisée sous le nom de "Palais de sainte Anne," comme si une lumière plus grande avait étouffé une lumière moindre."

Un vrai palais en effet, ce magnifique sanctuaire, depuis son agrandissement au quinzième siècle et ses récentes restaurations. A distance, on aperçoit sa flèche gothique si fière et si gracieuse, lancée très haut et dominant tout le pays d'alentour. Plus près et surtout à l'intérieur, on admire encore, malgré tant de beaux monuments qu'on a pu voir ailleurs. C'est grand, élevé, de bon goût, nouveau. Tant d'églises se ressemblent que c'est plaisir d'en trouver une qui ne ressemble pas à toutes les autres.

Mais venons à ce que nous appelions tout à

l'heure " l'Epopée de Düren ", épopée dont une relique fameuse est le sujest.

Serait-ce par impossible un texte fabriqué ? N'est-ce pas plutôt, comme nous avons lieu de le croire, un document authentique, cette bulle du célèbre pape Jules II qui nous raconte toute cette bataille d'un nouveau genre, et qui occuperait, si nous voulions la donner ici en entier, plusieurs pages de ce livre ?

En résumé, voici les faits.

L'église Saint-Etienne de Mayence possédait un ossement précieux de sainte Anne, *Caput sanctæ Annæ,* comme on disait alors en certaines églises pour une partie du crâne de la Sainte. Or, un ouvrier, maçon de son métier, trouvant que cette relique ne recevait plus assez d'honneur où elle était, s'en empara pour la transporter dans un monastère des environs de Cologne.

Le long du chemin, il rencontra sa mère qui voulut le dissuader de son projet, mais sans réussir tout à fait. Seulement, le pieux voleur, changeant de destination, vint déposer son trésor chez les Mineurs Observantins de Düren.

Le chapitre de Mayence avait mis à la poursuite du fugitif un frère convers qui finit en effet par arriver chez les Observantins. La relique lui fut rendue, non sans peine, on le conçoit ; mais, comme, avant de se remettre en route, il était descendu dans une maison de l'endroit pour prendre un peu de nourriture, les citoyens de Düren se saisirent de lui, s'emparèrent de nouveau de la relique, et la confièrent cette fois à leur église paroissiale.

Aussitôt le peuple de la ville et des environs s'empresse de venir la vénérer, et pendant des

jours et des jours, les miracles succèdent aux miracles.

Evidemment, le chapitre de Mayence voyait la chose d'un mauvais œil. Il fit appel aux tribunaux civils, lança une menace d'excommunication contre les délinquants, mais en vain. Le cas fut enfin déféré au saint-siège et le pape répondit comme il suit—et ceci n'est qu'un court passage de la bulle :

"Considérant que la dite relique de sainte Anne, longtemps conservée, il est vrai, dans l'église Saint-Etienne de Mayence, n'y a cependant pas opéré de miracles, et cela peut-être parce qu'elle n'y était pas suffisamment honorée, tandis que depuis sa translation à l'église paroissiale de Düren, une grande multitude de fidèles, poussée, comme on le croit, par une inspiration divine, n'a pas cessé de la visiter et de la vénérer ;—considérant de plus que, vu la dévotion des fidèles, la dite relique ne pourrait être sans scandale enlevée de cette église où nous devons croire que Dieu lui-même l'a maintenant placée ;—nous donc, nous souvenant que les reliques, de leur nature, ne sont le bien de personne, *motu proprio* (de notre mouvement propre), et non à l'instigation de qui que ce soit, mais après mûre délibération personnelle, avec science et par considération pour notre cher fils dans le Christ, Maximilien, illustre roi des Romains sous l'empire duquel est placée la dite ville de Düren et qui nous a souvent écrit de cette affaire, nous disant l'état de la cause et les censures portées et les noms, prenoms et qualités des personnes atteintes, en sorte que notre information est complète,—voulons mettre fin à ce procès, et à cette fin, ordonnons, etc."

Le Pontife absout de toute excommunication, suspense et interdit les incriminés ; déclare que la relique de sainte Anne devra rester à Düren et ne pourra jamais être transférée ailleurs ; défend au clergé de Mayence toute protestation là contre, et menace à son tour d'excommunication quiconque à l'avenir molestera les nouveaux possesseurs.

Il nous a semblé que, à Mayence, on se souvenait encore de cette affaire, vieille cependant de quatre cents ans.

Depuis l'année 1501 où se passait à Düren l'événement que nous venons de signaler, l'Allemagne a consacré à sainte Anne une multitude de sanctuaires, de monastères, d'autels, de confréries.

Pour les églises et chapelles publiques, nommons Lubeck, Bamberg, Bâle, Openheim, Dresde, Munich, Dusseldorf, Berlingen, Trèves, Marienberg entre Berlin et Kœnigsberg, Annaberg près Charlottenbrunnen, Reutte, Ruckers, Grusselbach, Goethardts, Bachem, Badorf, Mulfingen, Fussen, etc., etc. Le diocèse de Cologne en compte à lui seul trente-deux, et sans la barbarie teutonique des noms, nous aurions envie de les indiquer au lecteur.

Plusieurs de ces sanctuaires sont des pèlerinages très fréquentés. Ainsi à Annaberg, près Charlottenbrunnen, tous les ans, le 26 juillet, une procession solennelle, précédée de six jeunes filles portant sur leurs épaules la statue de la Sainte, se rend à la chapelle placée sur la montagne voisine, et c'est grande fête ce jour-là pour les catholiques de la ville et des environs.



Sainte-Anne de Heiligenstadt.

Ainsi encore, à Mulfingen, une source miraculeuse qui a jailli en 1646, attire depuis lors un grand concours de pèlerins. Même affluence à Rohren, près Montjoie, à l'Anna-Capelle, sur la route de Liebau à Schoemberg ; à la Sainte-Anne de Silésie ; à Wartha, entre Breslau et Prague ; à la chapelle du Riesengebirge, ou Montagne des Géants. Là, à deux mille cinq cents pieds d'altitude, sainte Anne domine les villes voisines de Warmbrunn et de Meizdorf, et puisqu'il faut prendre congé d'elle sans avoir vu tant et tant de ses chapelles, de ses autels, de ses images et statues qui emplissent l'Allemagne, nous voulons du moins les saluer de loin, en disant adieu à la sainte Anne des Allemands, de saint Servais et de Charlemagne !



LA BELGIQUE.

Ce fut une fois la bonne fortune du présent scribe de descendre en Belgique, à Louvain, avec la perspective d'y rester au moins deux ans, et tout ce bonheur lui venait au moment même où il était en sa plus grande fièvre de dévotion pour la bonne sainte Anne. Il aurait sous sa main la bibliothèque de l Université avec son million et quelques volumes ; il aurait celle des Révérends Pères Jésuites, moins riche, mais très riche encore, avec cet excellent Père de Leu, d'inaltérable bonne humeur, chose si rare chez les conservateurs.... de bibliothèques ; il aurait, pour les jours de promenade, celle des Prémontrés de l'Abbaye de Parc, à trente ou quarante minutes de marche ; il aurait enfin, pour les heures de réclusion et les envies fortuites de curieuses recherches, celle du Couvent de sa résidence, le Couvent des chers Pères Dominicains de Louvain.

Ce n'est cependant pas tout. Rien ne coûte en Belgique : ni les binocles, ni le papier, ni les livres, ni les voyages, quatre choses qui nous étaient essentielles pour la préparation d'un ouvrage comme devait être alors celui-ci.

Autant notre pauvreté religieuse pourrait suffire aux premières exigences, autant elle pourrait consentir à des courses jusqu'à Bruxelles, Gand, Anvers, ou même plus loin. De fait, avec la modicité de ses prix de passage, la Belgique est un pays de Cocagne pour tous les

touristes miséreux, et là d'ailleurs, le plus loin possible n'est jamais bien loin.

On comprend donc que, même occupé comme nous étions à d'autres études, nous ayons pu faire en Belgique d'amples provisions pour notre sujet favori, et surtout pour ce qui, dans ce sujet, concerne très spécialement cette contrée même. Nous ne pensions pas alors, que ce grand ouvrage dès longtemps rêvé par nous — et pourquoi ne pas le dire ?—achevé depuis, se résoudrait en l'humble, très humble opuscule que voici.



Nielle flamand

Quand, à Louvain, le curateur en chef de l'Université nous disait que notre sujet était "impossible," il voulait dire sans doute que nous dépensions notre temps et notre petite santé en pure perte, mais c'est cette "impossibilité" même qui nous tentait, sans nous laisser le

temps de penser à l'utilité même de nos travaux. D'ailleurs, si nous voulions être nous-même si pratique, nous nous demanderions où sont et quels sont, en tant de bibliothèques même de cent mille volumes, les ouvrages vraiment pratiques, vraiment utiles ?

Donc elles sont encore dans nos cartons, puisque, en somme, elles n'y gênent personne, les 70 ou 75 pages que nous avons écrites, ces années dernières, sur le culte de sainte Anne en Belgique, et nous allons ici nous en servir—avec discrétion cependant.

Pour commencer par des chiffres, nous avons pu compter, unité par unité, et toujours avec le nom de la Sainte pour vocable, soit autrefois, soit encore de nos jours : treize villages ou localités différentes, trente-quatre églises paroissiales, vingt-six chapelles publiques, cent quinze autels disséminés en autant d'églises, onze couvents et monastères, six hôpitaux, un collège, l'un des quarante ou quarante-deux qui composaient jadis la célèbre Université de Louvain. Quant aux œuvres d'art : statues, bas-reliefs, sculptures, peintures, vitraux, gravures, images de toute sorte, nos notes en indiquent des centaines et des centaines. Et pourtant, très sûrement nous n'avons par tout vu, et quiconque voudrait après nous fouiller à la fois le passé et le présent, ferait sans doute encore d'innombrables découvertes.

En Belgique, sainte Anne est à chaque pas, un peu comme la Madonna en Italie.

Louvain seul, par exemple, du moins le Louvain historique sinon celui d'aujourd'hui, vous remet maintes fois en sa présence.

A tout seigneur tout honneur, et si vous vous

occupez d'abord de l'Université, l'un de ses collèges que nous venons de signaler, attirera votre attention. Ce n'est plus maintenant qu'une maison bourgeoise, récemment restaurée, située rue de Namur, vis-à-vis le collège du Saint-Esprit. Une grande porte d'entrée transportée au fond de la cour, rappelle seule l'ancienne destination de l'édifice. Mais comment se défendre d'un certain intérêt pour cette maison, surtout si, dans un pays où l'on a moins détruit qu'ailleurs, on a chance de trouver quelque document qui s'y rapporte ? Et en effet, nous possédons le texte même du testament par lequel Nicolas Goblet, prévôt du chapitre de Notre-Dame, à Dinant, fondait ce collège en 1553. En résumé, le seigneur testateur donne sa maison avec toutes ses dépendances pour qu'on y établisse un collège " en l'honneur du Dieu tout-puissant et de sainte Anne." Il lègue deux florins de rente annuelle pour l'entretien d'une lampe qui brûlera devant l'image de la Sainte, placée au-dessus de la porte principale. Il veut que, sous cette *image*, on applique au mur une lame de bronze ou de cuivre portant sculptée en grandes lettres l'inscription suivante: COLLÈGE FONDÉ EN L'HONNEUR DE SAINTE ANNE PAR LE SEIGNEUR ET MAÎTRE NICOLAS GOBLET.

Le temps a moins respecté, puisqu'il l'a fait disparaître, une petite chapelle qui existait au dix-septième siècle, rue de Tirlemont, mais M. Van Even, dans son *Louvain Monumental*, nous en a conservé le dessin d'après une ancienne gravure, et nous-même le publierons en temps et lieu, avec sa permission.

Si vous revenez rue de Namur et descendez jusqu'à Saint-Pierre, l'église la plus remarquable

de la ville, vous y retrouverez de beaux souvenirs de la Sainte: d'abord sa chapelle, où l'on voyait autrefois le magnifique triptyque de Quentin Metsys, maintenant au musée de Bruxelles, représentant la *Descendance* (ou Famille) *de sainte Anne.* Ce tableau avait été commandé en 1509 par la Gilde de sainte Anne qui existait alors en cette église, et sans doute elle devait être très florissante la confrérie qui faisait ainsi travailler pour elle le plus grand peintre flamand de l'époque.—Peut-être est-ce elle également qui a doté Saint-Pierre de la statuette si précieuse qu'on y voit—ou pour parler plus juste—qu'on peut réussir peut-être à s'y faire montrer. Trois fois l'année seulement, on l'expose à la vénération du public, mais hors de là, on la tient enfermée dans une retraite impénétrable, et si l'on veut savoir, derrière un panneau d'armoire qui cache lui-même une énorme porte de fer et un escalier, et une seconde porte en haut de l'escalier, et là sans doute quelque solide coffre-fort, le tout s'ouvrant au moyen d'un trousseau de clefs, énorme lui aussi, parce que les serrures sont très nombreuses et compliquées.

Le cœur nous battait le jour où, par une faveur insigne, le vénérable doyen de l'église, aidé de son sacristain, voulut bien nous laisser voir à nous et au photographe qui nous accompagnait, l'inestimable trésor. C'était une statue d'argent massif mesurant environ deux pieds de hauteur sans le socle, et très lourde, parce que le métal n'avait pas été ménagé. Style fin du quinzième siècle. Ce sera peut-être notre bonheur un jour de publier une gravure exécutée d'après le cliché que nous avons pu faire faire alors sur place et sur l'heure, malgré la lumière douteuse de la sacristie.

Si de Saint-Pierre nous passons à Saint-Jacques, écoutez le vieux document qui vous dit que, en 1491, maître Simon Wagevents coula pour la grande tour de cette église six cloches, dont l'une prit pour nom Sainte-Anne et pesait 1119 livres.

Allez à Saint-Michel voir l'autel de la Sainte ; à Sainte-Gertrude, avec M. Grinderbeek encore, pour photographier les stalles les plus travaillées qu'il y ait au monde après celles de Westminster, et qui vous racontent en bas-reliefs ou rondes-bosses magnifiques toute la Légende de sainte Anne.

Venez de là chez notre ami Van Uytvanck, un artiste doublé d'un archéologue. Il a réuni une fois tous les principaux types des anciennes statues de sainte Anne qu'il a pu rencontrer dans la ville ou au dehors, et il vous offrira peut-être en photographie le groupe superbe de toutes ces statues réunies.

De là dirigez-vous vers la paroisse de Saint-Quentin, et une petite chapelle sur le bord du chemin, à quelque distance de l'église, vous semblera le *sacellum publicum* ou l'oratoire public de sainte Anne dont parle un ancien chroniqueur.

Plus loin, à l'abbaye du Parc, une sculpture en bois du quinzième siècle, ouvrage d'un frère convers, vous récompensera d'être venu. Ensuite dans une autre direction, sur la route de Terbanck, et encore sur le bord de la route, une chapelle de vieux monastère, contenant un bel autel, toujours de la Sainte, vous invitera à vous reposer un instant.

Et ceci nous rappelle une excursion de ces heureux temps entreprise avec notre cher Père et ami le Comte de Loë, maintenant à Berlin.

Que sainte Anne nous pardonne un récit qui va sans doute compromettre la suite de notre histoire de son culte en Belgique ou ailleurs, mais pour nous toute la Belgique et toute la Sainte-Anne-de-Belgique est dans le souvenir de cette bienheureuse promenade.

En sortant de Louvain par la porte de Namur, suivez à droite la nouvelle route pavée qui s'étend à perte de vue devant vous, et si idéalement belle, plantée comme elle est d'un quadruple rang d'ormes et de peupliers. Quand vous avez marché un quart de lieue le long du mur d'enclos d'un vaste parc, vous débouchez devant un magnifique jardin d'architecture allemande, au fond duquel s'élève l'ample façade d'un château.

C'est une demeure de royale apparence flanquée à ses extrémités de deux tours carrées, surmontées elles-mêmes de toits aigus renflés à leurs sommets, et terminés par deux globes d'ardoise au-dessus desquels planent, les ailes au vent, deux grandes aigles de bronze. Ce parc et ce château, c'est le parc et le château de Héverlé, l'antique résidence des chambellans des ducs de Brabant, d'Arschot et de Croy. Parc immense qui ne compte pas moins de quatre lieues d'étendue et qui embrasse dans son enceinte les forêts de Héverlé, de Merdael et de Mollandael; vastes débris elles-mêmes de l'antique forêt charbonnière que César dit avoir vue dans la Gaule, et qui s'étendait alors du Rhin jusqu'à l'Océan.

Dans la cour du château, au-dessus d'une porte cintrée à la romane, on aperçoit, cloué à la muraille, un énorme bois de cerf dix cors tout rongé par les ans et la pluie. Ce fut le dernier qu'on tua dans cette forêt qui en avait vu tomber

tant d'autres. Et ce souvenir d'un autre âge est comme un résumé d'histoire, d'une très longue histoire. Ici en effet saint Hubert a passé, peut-être avant sa conversion, quand il mêlait à ses plaisirs celui de la chasse ; certainement après sa conversion, quand, devenu évêque, il vint consacrer la chapelle que saint Lambert avait ici bâtie et dont on peut voir encore la vieille tour romane en un coin du parc, sur une légère éminence. Il dut y revenir bien des fois pendant son séjour au village voisin de Tervueren, où il mourut en 727. Ici encore, dans les profondeurs des bois, les chênes séculaires ont dû s'émouvoir bien des fois au joyeux hallali des chasseurs, quand, par exemple, Guillaume de Croy invitait Charles-Quint, son élève, à venir poursuivre le cerf sur ses domaines.

Et les tournois ! et les grandes fêtes seigneuriales ! et les alliances princières ! et les brillants équipages ! et la vie à grandes guides des châteaux ! Ainsi tout cela passe et repasse dans votre esprit—vous diriez, sous vos yeux.

Est-ce tout cependant ? On l'a bien deviné, et une seule chose pouvait justifier les développements que nous donnons à ce vieux souvenir : sainte Anne aussi a passé par là !

Un ancien texte nous fait lire ; " En 1592, Marie-Madeleine de Hamale, femme du Prince Guillaume de Croy, donnait son château aux religieux Célestins pour leur créer une demeure en ces lieux. En 1600, Charles I, duc de Croy, fit réparer le château devenu monastère, qui avait souffert pendant les troubles des Pays-Bas. Il mourut en 1612, et son corps fut déposé dans la chapelle Sainte-Anne."

Un autre texte nous dit que, le couvent étant

terminé, le corps de son pieux fondateur fut enterré dans la chapelle du monastère, " chapelle dite de Sainte-Anne," et que " sa femme, étant morte quelques années après, fut déposée dans le même caveau."

Chapelle de l'ancien château, ou chapelle du monastère ; chapelle ancienne comme le château même, ou plus récente et fondée par les religieux Célestins : quoi qu'il en soit, si sainte Anne maintenant avait disparu, au moins elle avait passé par là, nous le répétons, et sous sa garde maternelle, des générations de princes avaient dormi.

La tradition veut que, des pierres de cette chapelle démolie, on ait bâti le couvent des Franciscaines qu'on rencontre en deçà sur la rue de Namur. Et ces pierres encore ont la vie, puisqu'elles ont une histoire !

Et si nous nous attardons ainsi aux alentours de Louvain, que ceux-là ne nous blâment pas qui ont trouvé notre grande *Sainte-Anne* trop sèche ou trop vide de pages reposantes. Notre excursion commence à peine !

A part cette chapelle du château, un chroniqueur du dix-septième siècle nous en signalait encore une autre, " fort ancienne," disait-il, au même village de Héverlé. Disons de suite que aujourd'hui, il y a Héverlé *tout court* et *Vieux-Héverlé,* Oude-Héverlé en flamand, deux communes distinctes mais que le vieil auteur ne distinguait pas lui-même, probablement parce que, de son temps, elles n'en formaient qu'une seule. Ce détail ou cette lacune, en compliquant nos recherches, nous ménagea cependant d'agréables surprises.

A Héverlé *tout court,* une coquette église se

présenta avec de beaux motifs de la Sainte, notamment dans les verrières, où nous la trouvions d'abord en pied, puis avec la Vierge, tandis que, à côté, dans un troisième vitrail, saint Joachim bénissait Marie. Cependant ce joli sanctuaire, en apparence assez récent, ne pouvait pas être la " vieille chapelle " du vieux chroniqueur, et nous n'étions pas au but.

Au dehors, un bon homme qui prit la peine d'écouter nos questions, nous conseilla d'aller tenter fortune, plus loin, à Oude-Héverlé. "A trois quarts d'heure d'ici, en suivant toujours la chaussée, vous verrez, disait-il, une église, puis un peu au-delà, sur la route de Charleroi, une espèce de petit oratoire qui doit être ce que vous cherchez."

Le Père de Loë, un moyen-âgeux comme nous à ses heures, et un marcheur toujours, était d'avis qu'il fallait continuer. Le soleil commençait à baisser ; la route était fort belle, comme toutes les routes des vieux pays ; nous reprenons donc notre chemin.

A trois quarts d'heure du bon homme, et à une heure et quart de notre pas, nous apercevons en effet l'église du village. Courage ! " un peu au-delà, " et nous y sommes ! Enfin, dans le lointain, un grand arbre se dessine sur la voûte bleuâtre du ciel : un grand arbre épanoui en bouquet, en palmier, et sous son ombre, nous entrevoyons une maçonnerie en forme d'oratoire. C'est peut-être cela ! Nous approchons, nous arrivons. Voici un petit édicule, mais de fait tout petit, de neuf ou dix pieds à peine de hauteur sur à peu près cinq de largeur, sorte de niche posée sur un socle et fermée par un treillis de fer, derrière lequel nous apparaît le groupe pour nous déjà si familier de sainte Anne portant

sur son bras à la fois la Vierge et l'enfant Jésus. Par terre, une pièce de bois posée transversalement, nous invitait à nous agenouiller. Rien que la statue, avec son type très caractéristique du quinzième siècle, nous ramenait très loin dans les âges passés, et à cette même place où nous étions, devant cette *Sainte-Anne-du-chemin*, comme nous l'appelions à part nous-même, il nous semblait que des milliers et des milliers de passants venaient se mettre à genoux tour à tour pour prier comme nous.

La part faite à la dévotion, restait la question historique. Le chroniqueur avait parlé d'une "chapelle," non d'un oratoire sur le bord du chemin. Suivant le Père de Loë, nous n'avions pas



Sainte Anne, la Vierge et l'enfant Jésus.

encore *trouvé*, mais l'église que nous avions tout à l'heure dépassée, sans même nous y arrêters, erait peut-être ce que nous cherchions. D'ailleurs M. Van Even, confirmant la donnée du chroniqueur, nous avait dit quelques jours avant cette promenade : "Je ne sais pas bien, mais je crois que, à part la chapelle des Célestins, il y a eu autrefois une église ou un sanctuaire quelconque de Sainte-Anne dans les environs de l'abbaye du Parc ou du village de Héverlé."

Nous revenons donc sur nos pas, et cette fois pour faire halte à l'église paroissiale. Une très singulière architecture ! De fait, l'édifice n'était guère qu'un toit, un toit excessivement aigu, excessivement haut, descendant presque jusqu'à terre, et supporté sur les côtés par des murs de dix ou douze pieds de hauteur à peine.

Comme nous faisions le tour du singulier monument, un vieillard vénérable apparut. C'était Monsieur le Curé. Il vint à nous, et nous eûmes bientôt fait de le mettre au courant de nos recherches. Il s'étonna d'abord que, à une lieue de là, on n'eût pas su nous renseigner mieux. Puis : " Voilà, dit-il, la "chapelle" de votre chroniqueur. Elle est si ancienne, si ancienne, que les gens d'ici la disent du temps de Noé. Quelques-uns, ajouta-t-il plaisamment, croient que c'est l'arche qui a survécu au déluge ! Primitivement, ce n'était qu'une chapelle, assez grande, mais beaucoup moins que cette église. On l'a agrandie par les côtés en allongeant le toit jusqu'au plus près possible du sol, et en ajoutant au chevet une abside."

Les soudures ici et là disloquées du mur de façade prouvaient à l'évidence les dires du Curé. On pouvait, grâce à elles, dessiner très exacte-

ment la physionomie de l'ancienne chapelle, et en faisant abstraction, ce qui était facile, des deux ajustages à droite et à gauche, très sûrement, nous avions sous les yeux ce que nous cherchions depuis trois heures et plus.

L'intérieur du monument acheva de nous convaincre, si toutefois il était besoin. Au milieu de la voûte, un écusson portait en grands caractères ce nom tout simple, mais qui avait pour nous toute la portée d'une affirmation nouvelle ou d'une confirmation : ANNA. De plus, sur la console d'un pilier du chœur, se profilait le même groupe que tout à l'heure au bord du chemin, mais encore plus ancien d'apparence. Enfin, l'église restait encore dédiée à sainte Anne, au moins dans l'opinion du peuple, et la même abstraction qui nous avait aidé au dehors se répétant à l'intérieur, nous étions vraiment dans l'antique chapelle signalée par l'annaliste anonyme du dix-septième siècle, chapelle qui avait été juste assez grande alors pour réunir quelques centaines de pieux fidèles ou pèlerins, mais trop petite pour être une église de paroisse.

Et c'est ainsi que ce jour d'heureuses et fécondes découvertes fut par nous marqué d'un caillou blanc, selon l'antique usage !

Et donc nous avions raison de le dire, toute notre Sainte-Anne-de-Belgique se résume pour nous en Louvain et ses environs.

Aussi bien pouvons-nous maintenant en appeler simplement au procédé d'induction. Tel Louvain, telles aussi les autres villes, et proportion gardée, les villages de Belgique.

Anvers vous montre au loin, sur l'autre rive de l'Escaut, son hameau de Sainte-Anne, et sa vieille histoire nous apprend que trois ou quatre édifices de la ville, couvents ou hôpitaux, portaient jadis ce même nom.

Bruxelles vous offre sa chapelle de la rue de la Montagne, un souvenir du quinzième siècle ; ses vitraux de Sainte-Gudule, où quelque part, dans la chapelle du Saint-Sacrement de Miracle, sainte Anne est mêlée à un immortel souvenir de la piété brabançonne ; elle vous indique, tout près, le Musée, un des plus beaux du monde, et des plus riches en *images* de sainte Anne, lesquelles proviennent presque toutes des églises de la ville, et rendent encore témoignage à une antique dévotion ; elle vous invite aussi à faire une course aux environs, à Laeken, à Pede-Sainte-Anne et jusqu'à Auderghem : à Laeken pour sa fontaine qui fait des miracles depuis des siècles ; à Pede-Sainte-Anne qui en a fait aussi, et qui était déjà célèbre en 1250, comme le prouve un document ; à Auderghem, où l'église paroissiale vous rappellera l'antique oratoire qu'elle a remplacé, en conservant cependant sa tour du treizième siècle.

Gand vous signale avec orgueil une superbe église inaugurée en 1853 par sa majesté le roi des Belges, digne hommage d'un culte qui chez elle, remonte—le croiriez-vous ?—à l'an onze cent un. Arrêtons-nous ici un moment.

Godefroid de Bouillon, partant pour la Croisade, avait promis d'enrichir sa patrie d'un trésor précieux, s'il réussissait dans son héroïque et sainte entreprise. Quand le succès de ses armes l'eut fait monter sur le trône de Jérusalem, il se ressouvint de son vœu. Une supplique

au patriarche,—car il était aussi humble et grand chrétien que guerrier indomptable—lui valut deux reliques, dont une de sainte Anne. Mais hélas ! une mort prématurée l'empêcha de l'apporter lui-même et de la présenter au peuple de sa ville préférée, bonheur qui lui eût semblé plus grand que toutes ses conquêtes. Ce fut Beaudoin, frère du héros et célèbre comme lui, qui se chargea de la faire parvenir à Gand, et dès lors, on le conçoit, commença dans la ville et dans toute la Belgique la dévotion à notre Sainte, une dévotion qui ne fit que s'accroître au cours des siècles, comme déjà peut-être on en a eu la preuve.

Et qu'on nous laisse encore l'ajouter, quitte à couper court ailleurs en des endroits où l'intérêt serait moindre, la confrérie qui se fonda à Gand en 1101, a enrôlé sous sa bannière les plus illustres personnages de l'ancienne Europe latine. Dans une des chapelles de l'église Saint-Nicolas, où se conserve la relique donnée par Godefroid de Bouillon, un panneau portant toute une liste de noms célèbres éveilla notre attention au point que nous le fîmes photographier sur place, en dépit d'excessives difficultés.

Le cliché que nous avons pu obtenir est on ne peut plus mauvais, indistinct, mais nous réussissons toutefois a démêler, parmi tant d'autres, les noms qui suivent :

Philippe le Hardi et sa femme Marguerite de Flandre (1384) ; Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; Isabelle, fille du roi Jean de Portugal (1477) ; Charles le Téméraire et sa femme Catherine, fille de Charles VII, roi de France ; Marguerite, sœur du roi Edouard d'Angleterre ; noble seigneur Jean de Luxembourg, lieutenant

de Philippe le Bon; Philippe II, roi des Espagnes et des Indes; Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas ; Marie, reine d'Angleterre ; les sérénissimes Albert et Isabelle, archiducs d'Autriche et ducs de Bourgogne ; le très excellent Don François de Mello, suprême régent des Pays-Bas, si tristement ou plutôt sympathiquement célèbre par sa défaite à Rocroy, etc., etc.

En vérité, notre Sainte est-elle assez fêtée même par les grands de ce monde, et faut-il que nous allions encore chercher ailleurs des preuves de sa glorieuse dévotion d'autrefois ?

Saluons seulement, à Bruges, son ancienne table des pauvres où présidait son image ; sa belle église, sa chapelle de l'église Saint-Sauveur, où nous avons vu le plus beau retable du monde, tout en haut-relief du travail le plus exquis, ayant pour sujet " la Famille de sainte Anne,." motif qui se composait autrefois d'un grand nombre de personnages.

Assistons à Douai, au treizième siècle, ou à Tournai, en 1391, à cette fête qui se célèbre, le 26 juillet, " avec chant, luminaire et sonnage " tout comme l'Assomption de la très sainte Vierge ; et si nous allons dîner dans le pays d'alentour, ayons soin d'ajouter—car c'est encore l'usage aujourd'hui comme autrefois :

Dieu bénisse la campagnie !
Aussi la bénie Vierge Marie
Et Madame sainte Anne !

Ç'est assez. Nous sautons Froyennes, Herquegnies, Wasmes-Audenez, Ellignies, villages environnants tous voués à la Sainte ; nous traversons sans nous y arrêter des villes comme Malines, Vilvorde, Tirlemont, Hasselt, Molt,

Lierre, Tamise, Termonde, Audenaerde, Ypres, Grammont, Enghien, Nivelles, Mons, Floreffe, Namur, Andenne, Liège, Léau, et combien d'autres ? qui cependant voudraient toutes nous faire voir leurs belles églises de la Sainte, et pour finir décidément, descendons un instant à

BOTTELAERE.

C'est le grand pèlerinage de la Belgique.

La Belgique a en effet conservé dans une assez large mesure sa vieille dévotion.

À Louvain, le 26 juillet ou dès la veille, nous avons vu combien d'enfants dresser des espèces de reposoirs partout, au bord des rues, dans les cours, les porches et tous les endroits propices.

La Sainte-Anne est encore en maints endroits de Belgique la fête par excellence des dentellières, couturières et lingères, et ce jour-là, comme c'est leur coutume déjà depuis des siècles, elles solennisent leur Patronne avec toutes les démonstrations possibles de la joie la plus féminine, sinon toujours avec une égale piété. Elles ont trouvé l'expression " entrer dans le garderobe de sainte Anne " pour dire que telle fille est rebelle ou antipathique aux garçons.

A Anvers, ce même jour, tout le monde va à la Kermesse. A Bruges, les cordiers et autres métiers font chômage, de même qu'à Liège, les ébénistes et les menuisiers.

A Audenaerde, on joue du cornet le matin de la fête pour avertir les gens de se rendre à l'église. A Lierre, les enfants parcourent les rues en demandant aux passants " un sou pour fêter sainte Anne," et du produit de leur collecte, ils achètent des chandelles qu'ils allument le soir, et autour desquelles ils s'amusent en chantant.



Sainte Anne de Bottelaere.

Mais il y a mieux que ces manifestations quelque peu profanes; il y a Bottelaere. Bottelaere est pour la Belgique d'aujourd'hui ce que Sainte-Anne de Beaupré est pour le Canada : le premier et principal pèlerinage de la Sainte, le pèlerinage de la nation, tandis que d'autres églises placées

sous le même patronage, sont des pèlerinages de localités ou de groupes à part.

Les foules ont commencé d'affluer à Bottelaere vers le milieu du dix-septième siècle, attirées qu'elles étaient par des miracles qui ne cessaient de récompenser leur foi. Une déclaration du clergé de l'endroit, écrite en 1727, montre que " tous ces miracles étaient attestés par des centaines de peintures, d'images, d'ex-voto, de témoignages signés par des prêtres et des médecins. Un fait digne de remarque, ajoute le même document, c'est que l'image de la Sainte est exempte de toute trace de corruption ; de plus, en passant dessus un linge blanc, on peut s'assurer qu'elle n'est jamais souillée par la poussière que soulèvent les pas de la multitude des fidèles et le nettoyage de l'église. La dévotion du peuple est excitée par la présence des reliques de sainte Anne, et le concours des pèlerins est tel, qu'on a vu parfois jusqu'à quatre mille personnes y recevoir la sainte communion en un même jour." (Traduction du latin.)

L'image qu'on disait déjà si vieille en 1727 nous parut en 1892 très fraîche et très belle. Nous nous trouvions être au lendemain d'une grande fête, et l'église elle-même gardait encore ses décorations de la veille avec un vague parfum de fleurs et d'encens. C'était un enchantement.

A notre sortie de l'église, sept petits édicules disséminés aux alentours semblaient demander une visite.

Chacun d'eux renferme, derrière un grillage, un bas-relief représentant l'une des scènes de la Légende de Marie et de sa Mère, et deux surtout sont remarquables : la Présentation de la Vierge

au Temple, et la mort de sainte Anne. Dans le pays, on appelle ces stations les Sept Salutations de sainte Anne, et les pèlerins ne manquent jamais de venir y faire des prières, soit en groupe, soit isolément.

De Bottelaere, il convenait d'emporter un souvenir, et l'on devine lequel. Malheureusement, Monsieur le Curé, à qui nous avions raconté notre visite de Hollande chez le pasteur protestant, fut au regret de ne pouvoir même faire autant que lui. " Je ne connais ici, dit-il, qu'une personne qui possède une photographie de l'église, et c'est Madame la Douairière."

Faire une visite à Madame la Douairière nous semblait bien un peu hazardeux, mais nous comptions sans notre guide et compagnon de route, l'excellent Père Portmans, alors Prieur de Gand, aujourd'hui Provincial de nos Pères de Belgique. Sans balancer, il prit les devants, et c'est dire que nous le suivîmes.

Madame la Douarière nous fit le meilleur accueil du monde. Elle avait en effet l'église en double, intérieur et extérieur, et avec une grâce parfaite : " Prenez, dit-elle, je suis trop heureuse de faire quelque chose pour sainte Anne et pour le livre que vous lui destinez ! "

Si jamais ces humbles pages traversent la mer et qu'elles se rendent jusque là-bas à Bottelaere, qu'elles disent entre leurs lignes ce que leurs lignes ne peuvent ni contenir ni exprimer : mieux donc qu'un froid merci qui peut se dire et s'écrire.

COUP D'ŒIL RAPIDE SUR D'AUTRES PAYS D'EUROPE

Nous disions dans une page précédente : Tel Louvain, telles les autres villes et communes de Belgique. Nous dirions maintenant : Telle la Belgique, telles les autres contrées restées catholiques comme elle ; telle l'Angleterre, ou la Hollande, ou l'Allemagne : telles les autres contrées devenues comme elles protestantes, car c'est notre conviction que sainte Anne a été universellement connue, vénérée, priée, aimée en Europe comme ailleurs depuis des siècles et des siècles. "Les monuments de son culte, dit toujours le Pape, sont disséminés à travers le monde."

Cependant

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire,

ou bien encore : "Qui veut trop prouver ne prouve rien," et de la sorte averti, nous nous contenterons maintenant d'un coup d'œil rapide sur quelques autres pays d'Outre-Mer, en commençant par ceux qui nous intéressent moins.

Danemark. Un concile tenu à Copenhague en 1425 veut "que la fête de sainte Anne, mère de la bienheureuse Marie, mère de Dieu, soit à l'avenir célébrée chaque année dans toute la contrée, le lendemain de la Conception de la Vierge, et qu'il y ait ce jour-là vacance de travail pour le peuple."

En *Pologne,* presque chaque ville et village avait sa confrérie. Un père Nicolas Sokolniki ne pouvait jamais faire un sermon sans se sou-

venir de la Sainte, et tous les mardis, la chapelle où il prêchait s'emplissait de fidèles.

La *Russie* possède un grand ordre de chevalerie dont la décoration consiste en une croix pattée avec l'écusson au chiffre de sainte Anne, et la plaque portant pour exergue : *Amantibus pietatem, justitiam et fidem,* Aux amis de la piété, de la justice et de la foi. Nous pourrions aussi mentionner une châsse ou reliquaire à l'église Sainte-Sophie de Novgorod, sans parler de ces fameuses fresques de Kiew que nous avons déjà signalées plus haut.

En *Bohême*, la Sainte avait autrefois plusieurs églises, un couvent de Carmes, et une chapelle célèbre dans la cathédrale de Saint-Vitus de Prague.

La *Moravie* voisine montre son vieux couvent de Dominicains érigé à Brünn en 1503, et une autre maison de sœurs Augustines, dont une bulle de Paul II, du 5 juillet 1468, fait mention.

L'ancien royaume de *Hongrie* était consacré à la sainte Vierge, et les auteurs vantent sa dévotion envers la mère de Marie. La seule jolie chapelle construite en hors-d'œuvre sur l'église Saint-Martin de Presbourg pourrait servir ici de témoignage. Le plus beau style ogival du quatorzième siècle en fait un monument digne à la fois de notre Sainte et de la ville qui l'honore.

La *Suisse* nous offre des villages, des églises, des chapelles, des souvenirs. Où sont les villages, c'est-à-dire entre quelle localité et quelle autre ? Où sont aussi les églises et chapelles ? Nous pourrions absolument l'*écrire* mais non le *dire* : essayez seulement Unterschœden ou Shœchenbach—et c'est encore du plus abordable. Mais si vous avez entendu parler de la

Ligue Supérieure, ou encore de la Ligue Grise, ou encore de la *Ligue des Grisons*, sachez aussi que notre Sainte y joua un grand rôle. Fondée en 1424 à Trons ou aux environs, et renouvelée tous les dix ans, elle se reforma pour la dernière fois en 1778, et en souvenir de ce jour, elle éleva une chapelle en l'honneur de sainte Anne. Cette chapelle est, dit-on, fort jolie avec son portique orné de colonnes et sa voûte peinte à fresques. —Autrefois Lucerne, Fribourg et Saint-Gall se distinguaient par leur dévotion.—Un château près de Rorsbach ne dédaignait pas de s'appeler château Sainte-Anne, et il n'y avait pas jusqu'à tel grand glacier entre Andermatt et Hospenthal qui ne prît ce même nom.

L'Autriche a plusieurs pèlerinages, et quelques-uns très célèbres : d'abord celui de Wiesmath, village du diocèse de Vienne, mais surtout celui de Annaberg, au diocèse de Saint-Polten, (Saint-Hyppolyte). La montagne où les moines de Lilienffeld construisirent en 1217 une petite chapelle à notre Sainte perdit bien vite son premier nom de Taunberg, pour prendre celui-là même de la chapelle, et depuis donc sept cents ans, des pèlerins y sont venus, souvent par grandes caravanes. Encore aujourd'hui les passants croiraient faire une grosse faute s'ils n'y venaient prier.—A Inspruck, sur la rue Marie-Thérèse, un monument appelé *Colonne Sainte-Anne*, porte en latin l'inscription suivante : " En souvenir de la retraite des Bavarois qui envahissaient le Tyrol, 1703."—En 1417, Eberhard III, archevêque d'Augsbourg, dotait magnifiquement la chapelle Sainte-Anne de sa cathédrale, et en 1607, l'archiduchesse Anne-Catherine de Gonzague, femme de Ferdinand d'Autriche,

fondait un couvent de religieuses servites sous le nom de sa première patronne.

L'ITALIE ET LES ILES ADJACENTES

Pour commencer en effet par les Iles de la Méditerranée, disons d'abord le bonjour à la vieille Corse, à cause de son couvent de Corbara, refuge de nos Pères de France après l'expulsion de 1880 et qui ne peut plus l'être en 1904; bonjour aussi à cause de sa bonne petite ville de Sartène, dont un quartier ou faubourg porte le nom de sainte Anne.

En *Sardaigne* comme nous l'apprend un passage de la *Sicilia sacra* de Pirro, un monastère ou un hospice, situé près de Cluse, portait le nom de la Sainte dès 1289.— A Cagliari, l'église Sainte-Anne remonte à la domination des Pisans, ce qui veut dire au treizième, peut-être même au douzième siècle.

En *Sicile*, notre Sainte était dès longtemps en vénération quand le bienheureux Innocent de Cluse vint l'y prêcher, mais il employa tout son zèle à propager une dévotion qui était la sienne de préférence. Nous disons depuis longtemps, car un autre passage de la *Sicilia sacra* déjà citée nous fait lire ces lignes pour nous si précieuses: "Le grand comte Roger montre qu'un monastère de Sainte-Anne se trouvait dans le voisinage de Monteforte, quand il dit dans son privilège de 1145: "L'obédience de Sainte-Anne comprend l'église Saint-Nicolas de Monteforte avec ses dépendances."

Encore ici nous sommes bien en plein douzième siècle, et qui nous empêche de supposer que le monastère était encore plus ancien ? En tout cas, quand nous considérons où nous som-

mes, et la date si éloignée où ce document nous reporte, et —ajoutons-le— tout ce que nous avons dit nous-même jusqu'ici, on ne comprend plus rien à l'opinion assez répandue que le culte de sainte Anne en Occident est une invention récente d'esprits en quête de dévotions nouvelles.

Sans doute ce vieux couvent de Monteforte n'existe plus, mais il existe encore Castelbuono, connu pour sa relique insigne et son pèlerinage ; il existe Palerme dont la piété ne se manifeste jamais mieux que le 26 juillet. Ce jour-là, dans l'église de la Sainte, il y a messe solennelle, communions nombreuses, grand concours de peuple, et le soir, illumination de la ville. Une chapelle de l'église des Jésuites est très riche en marbres précieux, et la famille de son fondateur, le prince de Butera, y faisait naguère encore célébrer une messe chaque jour en l'honneur de sa protectrice. Enfin, la magnifique église de l'Amiral renferme une mosaïque du plus haut intérêt représentant saint Joachim et sainte Anne, la sainte en étoffe cramoisi et or, ce qui nous a fait faire ailleurs des réflexions qui sont toutes à son honneur, étant donné les traditions de l'art religieux.

Mais venons sur le continent, en pleine Italie, au foyer même de la foi et de la piété catholique. Venons à Rome tout droit !—Rome a-t-elle honoré la mère de la mère du Christ ? Comment en douter ? C'est vrai, ce n'est pas permis, et il faudrait le croire sans le savoir, mais quel plaisir si, dans ce Saint-Pierre unique au monde comme le tombeau qu'il renferme, nous avions la



Saint-Pierre de Rome autrefois.

preuve que sainte Anne est entrée jadis ! Cette preuve, nous l'avons. Le père Philippe Bonanni est parvenu, au moyen de médailles anciennes représentant en tout ou en partie l'ancienne basilique vaticane, à reconstruire cet auguste édifice tel qu'il existait autrefois, et, parmi les chapelles, il en a trouvé une qui était dédiée à notre Sainte. Le fait est digne d'attention.

Mais dès là que la Sainte est au Vatican,

pourquoi ne serait-elle pas partout à Rome et en Italie ?

Elle est au pied du Vatican, dans sa superbe église à elle, bâtie par Vignole en 1573 ; elle est au quartier de la Ripa, non loin du Mont Aventin, et qui ici ne se rappelle ses souvenirs classiques, son Virgile et son Horace et tous ses poètes latins ? Elle est près de Saint-André, où à son église se joint encore un hospice. Elle est au quartier de Saint-Eustache, où son maître-autel est orné de bas-reliefs et de marbres précieux. Elle est près du Quirinal, avec de belles fresques et des stucs dorés. Elle est partout, et à cause de cela, elle a pris différents surnoms : Santa Anna de' Parafrenieri, degli Albanesi, de' Bresciani, de' Falegnami, de' Funari, della Merulana, da Marmorata, alle Quattro Fontane, toutes églises à elle proprement. Elle est encore à San Gioacchino alla Suburra, à Santa-Maria de' Fornaci, à Sainte-Marie in Campitelli, à Sainte-Marie du Transtevere, à Sainte-Marie-Majeure. Elle est en vingt autres églises, et plus particulièrement à Saint-Augustin, où un groupe, sculpté en 1512 par Andrea Sansavino, est tout ce qu'on peut rêver de plus travaillé et de plus artistique.

Et depuis quand sainte Anne est-elle à Rome ? —Nous la trouvons à la tête d'une confrérie au quatorzième siècle, et d'un monastère au treizième ; mais pouvons-nous avancer plus loin ?— Donnons ici telle qu'elle est une note qui fut écrite un soir après la clôture d'une mission, chez un curé ou nous avions trouvé un livre rare :

" Mariano Armellini, *Le Chiese di Roma*— Les églises de Rome,—un très fort volume de mille pages et plus d'un texte serré. Toute la

semaine on a vécu autour de ce volume sans trouver le temps de le parcourir. La retraite est finie, mais il est tard et le repos serait bien doux, bien mérité peut-être aussi. D'ailleurs, le livre se tient mal, les feuilles n'en sont pas même coupées, et peut-être nous irons jusqu'au bout sans aucun profit.

" Heureusement, après une demi-heure à peine, à la page 43, sous un titre qui peut se traduire par : Catalogue des églises romaines pris du livre "*De Censibus*" de Cencio Camerario, écrit en 1192, nous apercevons :

ANNE, VI DEN,

Ce qui veut dire : "Eglise Sainte-Anne, taxée six deniers." Ce qui veut dire aussi que, en 1192, encore au douzième siècle, et donc bien avant le seizième où le culte de la Sainte s'est, dit-on, répandu en Occident, il y avait en plein centre de l'Occident, et depuis quand ? une église dédiée à sainte Anne, une fleur, une première fleur, si on ne veut pas qu'il y en ait eu plus tôt, mais une vraie au moins et authentique."

S'il en est ainsi, faut-il poursuivre un travail qui semble désormais plus qu'inutile ?

Bornons-nous plutôt à mentionner très rapidement, pour le reste de l'Italie, les plus anciens souvenirs après ceux que nous avons déjà consignés dans la première partie de cet opuscule.

Au douzième siècle, Padoue consacre à notre Sainte un couvent de Bénédictins.—Bologne aurait possédé une église Sainte-Anne au treizième siècle, et sûrement elle célébrait sa fête au quatorzième. Aujourd'hui encore elle lui conserve au moins vingt autels ou chapelles.—Un missel

de Brescia antérieur à 1260 contient une messe de la Sainte.

Le 26 juillet 1343, Florence, la cité chère à tout le monde saluait sainte Anne comme sa libératrice et la prenait désormais pour sa patronne, parce que, ce jour-là, elle avait été délivrée, par son intercession, de l'odieuse tyrannie du duc d'Athènes. Ce glorieux et pieux événement, elle en perpétuera le souvenir dans son oratoire d'Or-San-Michele, un des bijoux de l'art italien, et Fra Bartholommeo l'immortalisera de son pinceau de génie. A-t-on besoin d'ajouter que la Sainte-Anne est restée, à Florence, une des principales fêtes populaires ?

Naples construit en 1414 sa Sant-Anna de' Lombardi ou de Monte Oliveto ; Gènes fait de même en 1584, et Bergame en 1613.

Et cependant des écrits se propagent pour célébrer la Sainte. Nous avons pu nous-même en compter trente-deux composés ou imprimés en Italie, parmi lesquels il nous plaît encore ici de signaler l'opuscule que le dominicain Malvenda publiait quand il avait à peine dix-neuf ans, et dont une page nous est restée, d'un charme inexprimable.



Le *Martyrologe* de Tamayus affirme que la fête de sainte Anne se célébrait, en Espagne, dès le temps des Goths, c'est-à-dire à une époque aussi lointaine que le onzième siècle. Parce qu'il est impossible de vérifier cette assertion, il ne s'ensuit pas que nous ayons le droit de la nier. Elle est au contraire acceptée sans discussion par ceux qui croient à ce que dit Dexter plus haut cité à propos de la fête de l'Immaculée Conception. Le lecteur se rappelle qu'il en fait remonter la célébration, en Espagne, à l'époque de l'apôtre saint Jacques, et nous ajoutions alors nous-même que l'Espagne la célébrait à la manière orientale, c'est-à-dire qu'elle unissait dans un même esprit de piété la Fille sans tache et la Mère toute sainte.

Comme il y a "l'art pour l'art", on a cru de nos jours qu'il pouvait y avoir "la critique pour la critique." Évidemment cette "critique pour la critique" va ici s'inscrire en faux, d'abord contre Tamayus qui peut-être n'aura jamais existé ; ensuite contre son *Martyrologe* qui, sûrement, ne savait pas ce qu'il disait ! Quel beau métier font certaines gens, et comme cela fait plaisir d'y rencontrer des nôtres !

La critique ne verra pas même ceci : Que même quand les opinions sont très discutables, elles ont eu cours et faveur cependant, et que cela même est chose vénérable.

En tout cas, pour le moment et pour le sujet qui nous occupe, les Espagnols ont cru de tout temps à l'assertion de Tamayus, et ils font

remonter leur dévotion à sainte Anne, comme leur dévotion à la Vierge, aux temps les plus reculés.

Ils n'ont pas le document sous la main, mais nous les croyons quand même. Y a-t-il tant de documents sur les premiers siècles de l'Eglise, et surtout sur cette vie intime, religieuse, toute de piété qui échappe à l'histoire, ou dont l'histoire n'a eu cure ?

Mais venons à quelques faits.

Les hymnes consacrées à notre Sainte par la *Liturgie Mozarabique* sont probablement aussi anciennes que cette liturgie elle-même, c'est-à-dire qu'elles dateraient du très haut moyen âge. Ce qui est indiscutable, c'est que la Légende de sainte Anne était connue de saint Ildefonse archevêque de Tolède au septième siècle et d'Elifpandt son successeur, comme leurs écrits mêmes en témoignent.

Après eux, et pour longtemps, c'est pour nous la " nuit noire ". Mais enfin, arrivés au premier quart du treizième siècle, nous voyons que Roderigo Ximenès, archevêque de Tolède, fonde une chapelle Sainte-Anne en sa cathédrale.—En 1240, d'après un passage de l'*Espana Sagrada* de Florez, la petite ville de Tiene-Martos possédait une paroisse sous le nom de la Sainte. Dans la seconde moitié de ce même treizième siècle, Alphonse X construit à Séville, dans le faubourg Triana, une autre église du même vocable.—En 1284, Guillen Bernaldes de Fluvio, évêque de Lérida, permet au doyen de son chapitre d'élever un tombeau en sa cathédrale, et comme il dit, " près de l'autel de Sainte-Anne."—Quand Jacques II d'Aragon, en 1344, énumère les fêtes qui sont d'obligation dans son royaume, il mention-

ne la fête de la Sainte, non comme récente ou nouvellement instituée, mais comme existant déjà—et qui sait depuis quand? Autour de l'année 1410, écrit le dominicain Diago, Dona Carroca de Villaracut, seigneuresse du village d'Albayda, construit non loin du chemin d'Alicante, une chapelle en l'honneur de sainte Anne et de saint Antoine. Dans la suite, par les mérites des deux Saints Dieu opéra en ce lieu plusieurs miracles. — En 1474, l'évêque don Luis de Osario y Acuna fonde la magnifique chapelle qui survit encore aujourd'hui dans la cathédrale de Burgos.

Le milieu du seizième siècle est marqué par l'essor prodigieux que prend notre dévotion, grâce au zèle de la mère Anne de Saint-Augustin, la "fille chérie" de sainte Thérèse, et "la prunelle de ses yeux," comme l'appelle la Sainte elle-même. Pas plus que sa mère spirituelle si dévote à notre Sainte et qui lui dédia sa dernière fondation, mais plus que toutes ses compagnes, plus aussi que les orateurs les plus éloquents de son temps, la mère Anne popularisa dans tout le royaume un culte cher à son Ordre, et des grâces extraordinaires donnant une pleine autorité à ses paroles, les masses furent entraînées. Tous les manuels renferment de longues pages sur ce sujet. Notons que le Carmel réformé de sainte Thérèse prêchant l'exemple auprès des populations, sembla se vouer tout entier à notre Sainte, et lui consacra plusieurs de ses couvents, même une de ses provinces, la Province de Murcie.

Cependant villes et villages imitent les religieux, et le même mouvement de piété s'observe dans le Portugal. Les églises, les chapelles, les

oratoires, les autels, les confréries se multiplient, et en 1597, comme l'honneur en revenait de droit à une capitale. Madrid se consacre à sainte Anne et la prend officiellement pour sa patronne.

Patronne de Madrid, sainte Anne l'est donc en même temps—on peut le croire—de toute l'Espagne, et il semble bien que l'Espagne elle-même s'en rend compte encore de nos jours. Pour ne citer que cet exemple, les dames de Valence, il y a quelques années, présentaient une requête au Souverain Pontife pour le prier d'insérer le nom de la Sainte dans les litanies solennelles du samedi saint.

Est-ce tout, et oublierons-nous le Montserrat ? La montagne est chose toute biblique, depuis le mont Sinaï jusqu'au Thabor et au Calvaire. On comprend que, en Espagne, comme en Allemagne et sur l'Athos, notre Sainte aime à s'y faire une demeure.

Qu'on se figure un assemblage de cônes cylindriques immenses, un faisceau de pains de sucre semblables à des pyramides de toute espèce, placés sur une assise de rochers isolés dans la campagne, et élevés à plus de trois mille pieds au-dessus d'elle. C'est le Montserrat, près de Barcelone, et c'est cette structure singulière qui lui a valu son nom, en français Mont-Scié. A distance, on dirait un temple grandiose. Dans le fait, c'est la réunion de plusieurs temples, puisque chacun des monastères ou ermitages qui s'y échelonnent, comme sur l'Athos, possède sa chapelle. Autrefois il y en avait douze, mais ils furent abandonnés lors de l'invasion française en 1811, et cinq seulement ont été rétablis depuis. On les appelle Saint-Sauveur, Sainte-Trinité, Saint-Dimas, Saint-Benoît et Sainte-Anne.

Le Montserrat d'après une ancienne gravure.

La couvent principal, placé à peu près au milieu de la montagne, existait déjà au neuvième siècle. Ici sont venus en pèlerinage Philippe II d'Espagne, et le capitaine Ignace de Loyola qui voulut faire don de son épée à la Madonne du Montserrat, avant de s'en aller fonder la Société de Jésus.

LA FRANCE

Ce n'est pas en trois pages, ni en dix, ni même en cinquante ou soixante que nous pourrions rendre hommage à la grande Sainte-Anne-de-France. Il faudrait un volume, au moins un petit volume, comme celui-ci. Qu'on nous permette de dire qu'il est fait dès longtemps et que nous pourrons bien un jour l'offrir à la Bonne Sainte, puisque tant est qu'elle ne dédaigne rien.

D'ailleurs en vérité, nous ne pouvons plus ni résumer, ni choisir les faits. Tous nous semblent également intéressants, depuis Apt jusqu'à Auray, depuis le premier siècle jusqu'au vingtième.

Disons seulement, ce qui d'ailleurs irait sans dire, que sainte Anne est bien chez elle dans le royaume de sa Fille, avec Apt et Auray ; avec Sainte-Anne de la Prairie, Sainte-Anne de la Palud, Sainte-Anne de Bonlieu, Sainte-Anne de Martel, Sainte-Anne d'Alençon, Sainte-Anne de Tourouvre, Sainte-Anne de Portzic, Sainte-Anne d'Azun, Sainte Anne d'Argonne et tous les autres pèlerinages ; avec les quarante-trois églises et les cinquante-une chapelles que l'histoire rapidement parcourue nous a présentées sous son vocable ; avec les corps de métiers ou sociétés diverses du moyen âge et les confréries sans nombre d'aujourd'hui ; avec tous les monastères,



Anne de Bretagne et ses patronnes.

couvents, maisons de charité qu'elle recommandait jadis de son patronage; avec les quarante-huit ouvrages de piété, et tant d'hymnes ou de poèmes qui redisent ses louanges et prêchent sa dévotion; avec ces milliers d'œuvres artistiques où nous retrouvons sa figure vénérable; avec tant et tant de communes, villages, hameaux, châteaux, collèges, ermitages, faubourgs, places publiques, fontaines, portes de villes, bois, prés, forêts, ruisseaux, montagnes qui portaient ou qui portent encore son nom, car, en vérité, à part peut-être le culte de saint Martin, aucun autre, il semble, n'a plus occupé la France. Un jour peut-être, il nous sera donné de le prouver.

En attendant, puisque la Sainte vient de reprendre sa place dans Paris avec la belle église que lui dédiait naguère M. le Curé de Miramont, qu'elle protège encore, au nom de Notre Dame, Paris et la France; qu'elle y soit honorée de cœur comme à Beaupré, New-York et Fall-River!



Sceau d'une ancienne confrérie de Paris.

LE CANADA ET LES ETATS-UNIS.

On a beaucoup écrit sur le culte de sainte Anne en Canada, et nous-même, il y a cinq ans, avons publié un opuscule assez étendu, intitulé *Sainte Anne d'Amérique,* où nous tracions l'histoire de cette dévotion sur notre continent.[1] Nous résumerons ce travail en quelques pages, nous bornant à signaler sans commentaires quelques faits principaux.

1629. CAP BRETON.

Il nous semble que la dévotion à sainte Anne a commencé dans la Nouvelle-France avec la Nouvelle-France elle-même.

Ce qui est certain, c'est que, dès 1629, elle s'affirmait par un fait—un fait important, le premier que l'histoire puisse enregistrer, mais non le premier que la dévotion elle-même ait dû produire. Nous faisons ici allusion au *Fort Sainte-Anne* construit, cette année-là, au Cap-Breton.

Nous lisons dans les *Relations des Jésuites,* pour l'année 1635 : " Le Chibou, principale partie de l'île du Cap-Breton, est une grande baie d'environ deux lieues de large, qui va peu à peu s'estrecissant le long de six ou sept lieues, qu'elle comprend sur le milieu à main gauche en montant ; au haut de la coste qui regarde le Norouëst, est basti le fort de Sainte-Anne, à l'entrée du port, vis-à-vis d'une petite anse."

---

1 *Le Culte de Sainte Anne en Amérique,* ou *Sainte-Anne de Beaupré et sa filiation dans le Nouveau-Monde,* grand in-8°, 142 pages, 80 gravures. Quelques exemplaires restent en dépôt chez M. J.-G-.Téles. Charland, Lauzon, Lévis, P. Q.

Voici, d'après le *Bulletin des Recherches Historiques* de M. P.-George Roy et une page de M. Benjamin Sulte, l'origine de ce fort.

Le capitaine Daniel, parti de France le 2 avril 1629, pour venir au secours de Champlain à Québec, après bien des contretemps, arriva le 28 août au Cap-Breton. Là, il apprit que, deux jours auparavant, Jacques Stuart, milord écossais, prétendant que le Cap-Breton appartenait à l'Angleterre, avait élevé un fort au port aux Baleines, après avoir pris et pillé les vaisseaux pêcheurs de Michel Dihourse.

Aussitôt Daniel, à la tête vingt-trois hommes, s'empara du fort de Stuart, le rasa et en fit la garnison prisonnière. Puis il se rendit à l'entrée de la rivière Chibou où il construisit un autre fort. Il le munit de huit canons, de munitions, etc., etc., et y laissa une garnison de trente-huit hommes, outre deux Jésuites. Il repartit pour la France le 20 novembre 1629, amenant avec lui ses prisonniers anglais.

Les deux Jésuites, le P. Vincent, compagnon de voyage de Daniel, et le P. Vieuxpont, qu'un naufrage avait jeté sur les côtes du Cap-Breton, donnèrent à ce fort, en même temps qu'à la chapelle attenante, le nom de Sainte-Anne. Ils mettaient ainsi sous la protection de la grande thaumaturge l'endroit du Canada le plus exposé aux incursions de l'ennemi.

1639

Citons un second fait doublement intéressant, d'abord—est-il besoin de le dire ?—parce qu'il touche de près à notre Sainte, ensuite parce qu'il éclaire d'un jour lumineux les origines parfois si discutées et calomniées de notre histoire nationale.

A l'année 1639 remonte un des premiers convois réguliers de jeunes filles que Paris ait dirigés sur la colonie du Canada, en vue de peupler ce nouveau pays. Le *Mercure français*, journal officiel de l'époque, raconte en quelles circonstances fut opéré cet envoi. Pour l'honneur de notre histoire, et pour l'honneur de notre Sainte, nous recueillons ce précieux fragment :

" La piété n'a point de bornes, elle s'étend au-delà des mers et va jusqu'aux extrémités de la terre. Quantité de religieux étant partis les années passées pour amener les sauvages du Canada à la connaissance de leur Créateur, le grand fruit qu'ils y ont fait, a donné envie à plusieurs personnes de contribuer à ce charitable dessein, et pour ce sujet, l'on tire tous les ans un assez bon nombre de filles de l'hôpital Saint-Joseph du faubourg Saint-Germain de Paris, pour peupler ces terres désertes. Une si sainte coutume ayant donc fait choisir trente-cinq ou quarante filles dans cet hôpital, pour les envoyer à Dieppe, et les faire embarquer sous la conduite d'un capitaine nommé Bontemps, la fondatrice des Ursulines, veuve du sieur de Touvois la Freté, voulut témoigner le zèle qu'elle avait pour la gloire de Dieu ; elle entreprit la conduite de toutes ces filles, leur associa quelques-unes de ses religieuses, avec intention de leur faire bâtir un couvent en ce pays-là, et pour appuyer ce dessein, alla trouver la reine à Saint-Germain pour recevoir ses commandements. Elle avait espéré un bon accueil de cette sage et grande princesse, elle ne fut pas trompée en son opinion. Sa Majesté approuva son dessein, loua son courage et sa piété, lui promit que sa libéralité secondera l'ardeur qu'elle faisait paraître, et té-

moigna vouloir que l'Eglise qu'elle bâtirait en ce nouveau monde, FÛT CONSACRÉE A SAINTE ANNE qui est sa patronne. La flotte dans laquelle elle était, partit de Dieppe, le 15 du mois de mai (1639)."

N'est-ce pas doux plaisir de voir la bonne Sainte accompagner ainsi la lointaine expédition, et prendre place par avance au berceau même des premières familles canadiennes ?

VERS 1640 - SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

Entre 1640 et 1645, Sainte-Anne de Beaupré dut être fondée, simple chapelle d'abord, bâtie, selon la tradition, par quelques pieux mariniers, mais qui sera bientôt la "Grande Sainte-Anne du Nord," et ce que nous appelions ailleurs la "Maison Mère de toutes les Sainte-Anne d'Amérique," c'est-à-dire d'au moins cent soixante-quinze églises ou chapelles.

Ce qu'on peut affirmer d'après M. Benjamin Sulte, c'est que, en 1645, un Monsieur Le Sueur, dit de Saint-Sauveur, parce qu'il avait été curé d'une paroisse de ce nom en Normandie, était missionnaire sur la côte de Beaupré. A cette première donnée, nous ajoutons celle que nous fournit l'abbé Casgrain quand il dit : "Le premier prêtre qui offrit le saint sacrifice à Sainte-Anne de Beaupré, fut M. de Saint-Sauveur," et c'est le même sans doute que celui de M. Sulte.

Donc, au moins en 1645, c'est-à-dire six ans après le vœu exprimé par Anne d'Autriche, une *chapelle*, une *église* de Sainte-Anne – car tout est relatif—se bâtissait en la Nouvelle-France.

Malheureusement, cette chapelle avait été placée trop près du fleuve. Les quelques pouces de terre qui couvraient le roc ayant été emportés

par les eaux et par les glaces, il fallut en bâtir une autre dans un lieu moins exposé aux inondations. M. de Queylus désigna le site de ce nouvel édifice dans l'automne de 1657, et les travaux, commencés le printemps suivant, furent terminés en 1660.

Dès lors, les merveilles se multipliaient, et elles étaient parfois si frappantes que, en 1668, M. Thomas Morel, alors curé de l'endroit, crut devoir composer pour l'édification des fidèles, un recueil des *Miracles de sainte Anne.* Une fois terminé, ce recueil fut soumis à Monseigneur de Laval, premier évêque de Québec, qui l'examina et le trouva conforme à la vérité. A son approbation, le prélat ajoutait ces remarquables paroles : "Nous le confessons, rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Eglise naissante, que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples."

La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, rend aussi témoignage de ces miracles, dans une lettre écrite à son fils, le 30 septembre 1665 : " A sept lieues d'ici, il y a un bourg appelé le Petit-Cap, où il y a une église de sainte Anne dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recouvrer la santé."

En 1668, une précieuse relique de sainte Anne fut envoyée par le chapitre de Carcassonne à Monseigneur de Laval, et le pieux prélat en fit

don au sanctuaire de Beaupré, engagé qu'il y était, comme il le dit lui-même, "par la renommée de cette église, dans laquelle plusieurs miracles ont été opérés par l'intercession de la bienheureuse Anne."

A ce premier don, l'évêque de Québec ajouta plus tard un reliquaire d'argent orné de pierres précieuses, et deux tableaux, peints par le frère franciscain Luc Lefrançois.

D'ailleurs, de riches présents arrivaient encore au sanctuaire pour honorer la Sainte. Par exemple, qui n'a vu, ou du moins n'a voulu voir à Sainte-Anne, la fameuse "chasuble d'Anne d'Autriche" ainsi nommée parce que la Reine elle-même l'aurait brodée de ses mains ? Pieuse tradition à laquelle on donne aisément créance, quand on sait la dévotion qu'avait cette chrétienne femme envers sa sainte patronne.

Ce bel exemple de foi et de dévotion sera imité tout à l'heure par le marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France. Menacé de périr dans un naufrage, il fit vœu, si sainte Anne le sauvait du danger, de lui faire une généreuse offrande. Cet ex-voto existe encore. C'est un tableau peint, dit-on, par le célèbre Lebrun, représentant sainte Anne, Notre-Dame et deux pèlerins. Au bas du tableau, on voit les armes du donateur.

A quelque temps de là, une lampe d'argent était présentée par M. de la Chenaie en action de grâces pour un bienfait signalé, et un grand tableau de dix pieds de hauteur, par M. de Dombourg.

***

Deux autres souvenirs de ce passé lointain se rattachent aux plus beaux noms de notre his-

toire : au chevalier d'Iberville, et à mademoiselle de Bécancour.

Ecoutons Laure Conan :

" Le vaillant, toujours victorieux, disait avoir reçu des faveurs signalées de la bonne sainte Anne. Etait-ce pendant ses courses aventureuses à travers la Louisiane, ou pendant sa merveilleuse carrière de marin, que la patronne des Canadiens avait étendu sur lui sa main protectrice ?

" Je l'ignore. Mais j'ai vu avec un singulier plaisir le crucifix donné par le héros dont les exploits seraient invraisemblables dans un roman.

" Ce crucifix d'argent massif et d'un beau travail, porte gravé : *Donné par d'Iberville*, et la date 1700. Jusqu'à ces années dernières, il ornait le tabernacle du maître-autel.

" L'ex-voto de mademoiselle de Bécancour se conserve dans la vieille église. C'est un tableau où elle s'est fait peindre aux pieds de la bonne sainte Anne.

" Fille du baron Robineau de Bécancour, riche et puissant seigneur de Portneuf, Marie-Anne avait été l'une des habituées du château Saint-Louis, et très entourée, très adulée par les élégants du jour.

" Avant d'entrer au monastère des Ursulines, en 1689, elle vint ici mettre sa vie religieuse sous la protection de la *Sainte à miracles*......

" Elle est peinte à genoux, les mains jointes. Sa robe grise très simple tombe autour d'elle en larges plis. Un léger bonnet de dentelle couvre à demi ses beaux cheveux blonds, coupés courts et bouclés tout autour de la tête. Dans le regard qu'elle lève vers sa céleste patronne, il y a une expression d'ardente supplication.

"Mais ce pur et profond regard avait déjà pénétré bien des choses, et l'on sent que la noble fille a préféré sans peine aux réalités les plus séduisantes les promesses de la foi."

LE DÉVELOPPEMENT DU CULTE

Mademoiselle de Bécancour mourut le jour de sainte Anne, 26 juillet 1743. A cette époque, c'est-à-dire un siècle après la fondation de la première chapelle de Beaupré, le culte de la Sainte s'était déjà répandu dans toute la Nouvelle-France et jusque dans le pays qui devait plus tard former les Etats-Unis.

1647

A l'année 1647 se rattache la fondation de la chapelle Sainte-Anne dans l'église de Québec, et l'abbé Casgrain a écrit à ce propos :

"Après l'incendie de la chapelle de *Notre-Dame de Recouvrance,* lorsqu'on commença, en 1647, la construction de l'église paroissiale de Notre-Dame de Québec, qui peut être considérée comme la première église bâtie en Canada (car avant cette époque, on n'avait guère élevé que de petites chapelles), les missionnaires jésuites, qui remplissaient les fonctions curiales, obéissant autant à leur propre dévotion qu'aux vœux des paroissiens, consacrèrent une des chapelles de la nouvelle église à sainte Anne.

"Jamais, depuis ce jour, la prière des fidèles du Canada n'a cessé de s'élever de ce pieux sanctuaire, qui a été agrandi et orné d'âge en âge jusqu'à nos jours, et qui a l'honneur de posséder une des reliques les plus précieuses de la bonne sainte Anne."

1657

Le 10 avril 1657, le Père de Quen, comme il l'écrit lui-même, "signe la requeste des menui-

siers demandant l'établissement de la confrérie de sainte Anne." Nous avons déjà publié et nous publierons encore dans le second volume de *Madame Saincte Anne,* d'intéressants documents sur cette confrérie.

1666

En cette année, un autre sanctuaire s'élevait en l'honneur de la Sainte sar une île du lac Champlain.

Dans l'*Histoire de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis*, par John Gilmary Shea, on lit, page 507 : "Outres les chapelles élevées dans le Maine, il y eut aussi pendant quelque temps une autre chapelle dans la Nouvelle-Angleterre, celle de Sainte-Anne à l'Ile La Motte, sur le lac Champlain, construite en 1666."

Elle avait été construite en même temps que le fort du même nom, par Pierre de Saint-Paul, sieur de la Motte, capitaine au Régiment de Carignan.

Les origines de ce pèlerinage rappellent des noms illustres. On pourrait d'abord citer Champlain qui s'était arrêté dans cette île au mois de juillet 1609, et qui dès lors l'avait peut-être consacrée à sainte Anne, dont la fête était proche. Plus tard, quand la chapelle est fondée, on y voit venir les pères Jogues, René Goupil, Albanel, Raffeix, Frémin, Perron et Bruyas, MM. Dubois et Dollier de Casson, de Saint-Sulpice, qui y donnent la sainte communion à douze cents héros chrétiens en lutte contre les Iroquois; des hommes tels que M. de Tracy, M. de Courcelles, M. de Salières, le chevalier de Chaumont, MM. de Sorel, de Chambly, Berthier, Charles le Moyne, même Mgr de Laval.

Sainte Anne ne se contentera pas de cette première prise de possession. Avant 1677, une rivière de la Baie d'Hudson est baptisée de son nom, et de même, vers la même époque, un fort que les chevaliers d'Iberville et de Troye ont rendu célèbre par leur victorieuse résistance contre les Anglais. Quant à la région des grands Lacs, elle avait, en ce temps-là, sa mission des Hurons dite de sainte Anne.

1683 ET 1698—MONTREAL

Il n'est personne au pays, ni mê ne peut-être fort loin à l'étranger, qui n'ait entendu parler des fameux rapides de Lachine.

Aujourd'hui on se fait un plaisir de les *sauter* en bateau, et grâce au tour de main du timonnier, le saut n'est pas périlleux. Mais autrefois, alors que nos arrière-grand-pères voyageaient en canots d'écorce, le passage de ces rapides était très dangereux, surtout quand les eaux étaient soulevées par le vent, ou grossies par la fonte des neiges. Nos pères n'osaient pas tenter l'aventure —car ç'en était une—sans avoir un peu prié, prié surtout la bonne sainte Anne, et telle est l'origine de la première Sainte-Anne de Montréal, celle qu'on appelait autrefois "Sainte-Anne du Bout de l'Ile." On dit plus souvent aujourd'hui Sainte-Anne de Bellevue.

Une petite chapelle s'éleva là en vue des Rapides de Lachine en 1683, et combien l'ont saluée de loin ou sont venus s'y agenouiller depuis les vieux mariniers qui l'ont bâtie, jusqu'à Thomas Moore qui l'a chantée ! On doit savoir par cœur quelques vers de la pièce que ce poète a intitulée : *A Canadian boat-song.*

Quinze ans plus tard, en 1698, la bonne

Sainte des Canadiens s'emparait de l'Ile de Montréal par l'autre " bout," c'est-à-dire par la Pointe Saint-Charles. On lit dans la *Vie de Mademoiselle Le Ber,* une des plus belles figures de notre ancienne colonie.

" M. Pierre Le Ber, avait une tendre et filiale dévotion envers la très sainte Vierge et aussi envers la glorieuse sainte Anne qu'il honorait particulièrement, et qu'il avait grandement à cœur de faire honorer.

" Voyant que la sœur Bourgeoys avait fait élever la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours à une petite distance de la ville, pour qu'elle pût servir de lieu de pèlerinage aux fidèles, et de station aux processions de la paroisse, il conçut le projet d'en construire une semblable en l'honneur de sainte Anne, du côté opposé. M. Dollier de Casson (son confesseur) approuva un dessein si religieux et si utile, et accorda pour l'exécuter un arpent de terre, situé à la Pointe Saint-Charles. M. Pierre Le Ber y fit élever aussitôt la nouvelle chapelle, où l'on célébra la première messe, le 17 novembre 1698."

Monseigneur Bourget, le "saint évêque", avait une spéciale dévotion pour cette Sainte-Anne. Il y allait souvent en pèlerinage, et en 1872, il se consacrait avec tout son clergé et tout son peuple à la Bonne Sainte.

1701—DÉTROIT

Il est peu de villes des Etats-Unis, et certainement il n'en est aucune à l'ouest d'Albany, qui soit aussi ancienne que Détroit.

Cette ville fut fondée le 21 juillet 1701, et quelques jours après, en la fête de sainte Anne, le Père Constantin Delhalle dédia à la mère de

Marie la première église qui ait été construite en ces régions. A ce jour, commence l'histoire de l'église catholique à Détroit et dans l'Ouest. Son fondateur fut frappé par la balle d'un sauvage, et le sang de ce martyr consacra le sol où devait se perpétuer la vie chrétienne (1704 ou 1705.)

A la chapelle primitive succédèrent des églises qui furent successivement brûlées ou détruites. La quatrième, agrandie en 1755, et consacrée cette même année par Monseigneur de Pontbriand, évêque de Québec, périt elle-même en 1806, dans l'incendie général de la ville.

La cinquième, œuvre du zélé prêtre Gabriel Richard, devint, par la nomination du premier évêque de Détroit, Monseigneur Resé, la cathédrale du nouveau diocèse.



Et ainsi, trente-six ans après sa première installation au Lac Champlain, sainte Anne s'emparait d'un pays qui devait être plus tard, comme le Vermont, un autre coin des Etats-Unis.

Et depuis lors, en cette contrée du *Know-nothing,* combien d'autres églises ont surgi pour la gloire de son nom, et l'espérance de ceux qui savent—qui savent parce qu'ils croient !

Nous le verrons encore mieux un peu plus tard, mais pour le moment, continuons de suivre l'ordre chronologique adopté pour cette esquise.

1693 - SAINTE-ANNE DE VARENNES

Sainte-Anne de Varennes date, comme paroisse, de 1693. Aujourd'hui, une superbe église lui fait honneur, qui a coûté $112,000.

Le révérend Père Curé nous écrit que "de tout temps, à Varennes, il y a eu des prodiges, pour ne pas dire des miracles. Les paroissiens ont une grande dévotion envers leur patronne. La fête du 26 juillet est ici d'obligation, par décret de Grégoire XVI. La chapelle Sainte-Anne, à six arpents de l'église, où est le *tableau couronné* de la Sainte, le seul qu'il y ait en Amérique, est enrichie de grandes indulgences."

1714—SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE

"Le 18 juin 1609, dit Champlain en ses voyages, nous fûmes à une rivière qui est fort agréable, distante du lieu de Sainte-Croix, de neuf lieues, de Québecq 24, et l'avons nommée Sainte-Marie." C'est aujourd'hui la rivière Sainte-Anne. On croit qu'elle prit ce nom un siècle après Champlain ; " que Marie, alors, abdiqua en faveur de sa Mère, et que celle que nous nous plaisons à invoquer sous le titre de *Stella Maris*, abandonna les eaux pour la terre ferme, et ne se conserva qu'un tout petit coin, le fief Sainte-Marie, laissant à sainte Anne la paroisse et la rivière."

En tout cas, l'érection canonique de la paroisse sous le nouveau vocable, eut lieu en octobre 1714, sous Monseigneur de Saint-Valier, et le premier bienfaiteur de l'église fut " un Philippe Etienne, qui fit don au curé d'une terre d'un arpent de front sur quarante de profondeur." Une des premières bienfaitrices fut, un peu plus tard, Madame de Lanaudière, si connue dans l'histoire sous le titre de " l'héroïne de Verchères."

1718—SAINTE-ANNE D'YAMACHICHE

Sainte-Anne d'Yamachiche ne fut d'abord, de 1718 à 1756, qu'une chapelle de mission. A

cette dernière date, M. Chefdeville de la Garenne, qui avait desservi cette localité depuis dix ans, commence à s'intituler curé, et à signer ses actes sous cette rubrique.

Ni M. Casgrain, ni le récent historien d'Yamachiche ne nous renseignent sur les origines de ce sanctuaire, mais ils constatent, à partir de 1843, une grande affluence de pèlerins venus de tout côté. C'est que, en cette année, l'église a reçu de Monseigneur l'évêque de Carcassonne une relique insigne de sa patronne, " une phalange complète de l'un de ses doigts."

1718—SAINTE-ANNE DU FORT CHARTRES

Nous traduisons de Gilmary Shea :

" Le Fort Chartres, une structure en bois près du Mississipi, commencée par de Boisbriant en 1718, fut longtemps le principal établissement français sur le nord de ce fleuve, quoiqu'il n'ait pas été rebâti en pierre avant 1757. Il devint aussi le centre et le siège du gouvernement de la contrée de l'Illinois. Sa chapelle était dédiée à sainte Anne, et comme les colons se choisissaient des terrains près du fort, le petit village qui se forma ainsi avec le temps prit le nom de paroisse Sainte-Anne....

" Un peu plus tard cependant, à cause des inondations fréquentes du Mississipi, le village avec l'église furent abandonnés, et les habitants déménagèrent pour la plupart à Prairie du Rocher.

" On a conservé le nom des deux premiers chapelains du Fort : un prêtre, Joseph Gagnon, et un religieux, Luc Collet.

1778—SAINTE-ANNE DE LA BEAUCE

Deux sanctuaires plus modestes, comme il convenait aux commencements de ce nouveau

pèlerinage, ont précédé celui que nous voyons aujourd'hui.

Le premier fut construit en 1778, sur le domaine seigneurial et par la générosité de M. Gabriel Taschereau, aïeul du regretté cardinal-archevêque de Québec.

La seconde, érigée en 1830 près de l'emplacement de l'ancienne, sur un terrain également fourni par un Taschereau, descendant de Gabriel, dura soixante ans. On la remplaça alors par une plus solide et plus grande.

Un 25 octobre de ces dernières années, c'était donc jour de fête à Sainte-Marie de Beauce. On attendait une grande visite, celle d'un prince de l'Eglise, le premier que le Canada ait fourni au sacré collège, et dont Sainte-Marie même fut le berceau. Le Cardinal Taschereau, visiblement ému, bénit la pierre angulaire du nouvel édifice et rappela les doux souvenirs qui se rattachaient pour lui à ce petit coin de terre, souvenirs de sa vie de famille et de sa vie sacerdotale. C'était en effet un de ses ancêtres qui avait fait là, ces quelque cent ans passés, une demeure à sainte Anne ; c'est là que lui-même, tout jeune écolier, il était venu, surtout aux jours de pèlerinages, assister avec sa famille au saint sacrifice ; c'est là que, plus tard, chaque année, pendant les vacances, prêtre, archevêque, cardinal, il venait de nouveau célébrer la sainte messe et prier pour les âmes que le Seigneur lui avait confiées.

Le 20 octobre de l'année suivante, la chapelle fut ouverte au culte, et le Cardinal vint encore présider la fête, comme c'était son droit à tant de titres.

C'est une persuasion commune chez les habitants de la Beauce que la contrée a été maintes

fois préservée par sainte Anne des graves accidents que semblait devoir causer la crue énorme et soudaine de la Chaudière. Dans les allocutions qu'il prononça à l'occasion des deux fêtes, Monseigneur Taschereau ne manqua pas de signaler un fait qui avait si souvent mis en exercice la maternelle sollicitude de la Bonne Sainte.

Mais revenons maintenant à la "Maison-Mère."

1787 LA TROISIÈME SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

La deuxième église de Sainte-Anne construite comme nous avons dit, de 1657 à 1660, ne pouvait déjà plus, vingt ans plus tard, contenir la population. En 1694, M. Herbery, qui desservait alors la paroisse, la fit agrandir et fit faire le clocher.

Ainsi elle vécut jusqu'à l'année 1787, époque où on la reconstruisit presque totalement. Les murs furent jetés à terre et refaits depuis la porte de la sacristie jusqu'à l'angle que faisait le rond-point avec les chapelles. En somme, c'était une nouvelle église, la troisième depuis la naissance du pèlerinage.

Celle-là, nous l'avons vue, et nous avons le regret de ne plus la voir, telle qu'elle était, assise au pied de la colline, entourée de grands arbres qui l'abritaient, avec ses vieux murs blanchis à la chaux et son pignon gothique, avec l'ensoleillement de juillet et toute cette foule à genoux, qui, faute de trouver place dans l'enceinte, en emplissait les abords. C'était étroit, petit, antique, mais pieux, et la piété grandissait à la pensée que depuis deux siècles tant de prières étaient montées du même endroit vers la Sainte à miracles.

Et c'est pourquoi, avec ou après tant d'autres, nous regrettons qu'on n'ait pas trouvé moyen de conserver cette vieille relique du temps passé. Elle s'en allait en ruines, mais les ruines sont réparables, et si elles ne le sont pas, tant mieux ! elles gardent alors tout l'attrait et toute la poésie des ruines.

Mais ne nous perdons pas en stériles regrets, et refaisons-nous plutôt par le souvenir l'antique chapelle que nos pères ont connue et que nos mères ont aimée !

Là, ces illustres et saints évêques dont les noms emplissent les annales primitives du Canada, les vaillants soldats, les vice-rois fiers et belliqueux, les pieux et gentils barons de France, ont ployé le genou, humbles croyants pleins d'espoir, aussi bien que le pauvre marinier dont la barque se balançait au dehors, sur les eaux houleuses du Saint-Laurent.

Vers ce sanctuaire,
Durant deux cents ans

sont venus de tous les coins du pays les pèlerins blancs, et avec eux les pèlerins noirs, les enfants des bois, et qu'on nous laisse les saluer en passant, ces vieux sauvages au cœur tendre et à la foi robuste. Il y a dans leur dévotion quelque chose qui ressemble en effet à la tendresse, une tendresse qui nous semble héroïque quand on songe aux longs et périlleux voyages qu'ils entreprenaient pour venir prier leur Sainte, leur " Bonne Sainte " à eux comme aux colons français. Depuis l'abbé Casgrain, tous ceux qui ont écrit sur le sanctuaire de Beaupré, jusqu'aux protestants, comme McDonald Oxley, contemplent avec admiration ces deux longues processions de canots d'écorce, l'une remontant,

l'autre descendant le fleuve, et leurs rameurs, naguère barbares, accompagnant de pieux cantiques les coups vigoureux des avirons. Des solitudes et des forêts de l'Ouest, de la Gaspésie aux rivages battus par l'Océan, des caps les plus reculés du golfe Saint-Laurent, des bords stériles de la Baie d'Hudson et des rivages féconds des Grands Lacs, les *peaux-rouges*, attirés par les prodiges dont ils avaient ouï parler, arrivaient en foule, au point de dépasser par le nombre leurs frères au *visage pâle.*

Ainsi, chaque année, ils venaient, au jour de la fête du 26 juillet ; et ce jour-là, sur le rivage de Sainte-Anne, tout un village de cabanes sauvages se dressait comme par enchantement, pour abriter ces dévots pèlerins. Telle était, dit l'histoire locale, la vénération de ces pieux enfants des bois pour la bonne Sainte-Anne du Nord, qu'un grand nombre d'entre eux se rendaient à genoux en récitant des prières, des bords de la grève jusqu'au seuil de l'église. Et, comme leurs cœurs étaient délicieusement émus en touchant l'enceinte vénérée ! comme ils baisaient avec amour le parvis sacré, et l'arrosaient de larmes brûlantes ! Alors on entendait une suave et naïve mélodie monter vers la voûte du temple : c'étaient les voix toujours si belles des bons sauvages, qui chantaient, dans leurs langues, les louanges de la patronne chérie ; qui imploraient son assistance pour obtenir quelque grande faveur, la guérison d'un être chéri, la cessation d'un fléau ; ou qui la remerciaient avec effusion pour quelque grâce signalée, obtenue par son intercession.

Ne les quittons pas sitôt ces dévôts indigènes, puisque l'exmple qu'ils nous donnent nous est bon.

Là-bas, au Cap Breton—et nous revenons volontiers vers cette terre lointaine où nous avons naguère prêché durant deux mois—à l'extrémité sud du lac Bras-d'Or, est une île qu'on appelle *Chapel Island,* à cause de la jolie chapelle qui s'y voit. Cette île, avec une portion de la terre ferme située vis-à-vis, compose une des "Réserves sauvages" de la Nouvelle-Ecosse. La chapelle est dédiée à sainte Anne, et depuis longtemps, un pèlerinage s'y est établi. Encore aujourd'hui, ce qui reste de l'ancienne tribu autrefois puissante des Souriquois ou Micmacs, s'y rend en masse aux approches de la fête de sainte Anne, et célèbre ce joyeux anniversaire avec tout l'éclat de jadis.

La fête dure une semaine, parfois dix jours, et la dévotion s'y entremêle de jeux et de réjouissances qui attirent un grand nombre de visiteurs *au visage pâle,* venus des villages voisins, et souvent de très longues distances.

Un militaire poète, le colonel Hamilton, a raconté en beaux vers anglais cette grande et intéressante festivité. Protestant de fait, mais catholique de cœur, il admire cette foi vivace et naïve du sauvage ; il la décrit avec attendrissement,et nous-même quelque part ailleurs n'avons pu nous défendre de l'écouter.

LE CULTE AUJOURD'HUI AU CANADA ET AUX ETATS-UNIS

Depuis 1876, année où fut consacrée la nouvelle Sainte-Anne de Beaupré, maintenant une Basilique, les pèlerins y sont venus de plus en plus nombreux : 79,000 en 1885 ; 85,000 en 1886; 106,000 en 1890 ; 170,000 en 1894 ; 200,000 en

1898 ; et ainsi de suite, le chiffre s'élevant toujours.

La bonne Sainte doit regarder avec complaisance ces foules qui affluent vers son sanctuaire préféré. Mais en combien d'autres églises ou chapelles disséminées à travers l'Amérique, son cœur de grand'mère ne doit-il pas tressaillir, et que pense-t-elle de l'incroyable expansion de son culte à travers toute l'étendue du Canada et des Etats-Unis, depuis Beaupré jusqu'à la région des grands Lacs et jusqu'à la baie d'Hudson ; puis de là, jusque dans les Antilles, et encore bien *au-delà ?*

Pour ce qui est du Canada, d'abord, la nomenclature des villages, paroisses, églises, chapelles, couvents, confréries, qui ont, depuis deux siècles, pris sainte Anne pour patronne et vocable aurait plutôt sa place dans un appendice, puisque, sans offenser personne, un appendice a le privilège de pouvoir être très long et très sec. Cependant à part les Sainte-Anne de Montréal, de Varennes, de la Pérade, d'Yamachiche, dont nous parlions plus haut, nous devons du moins ici mentionner celles du Cap-Santé, de Restigouche, de Portneuf, de la Pocatière, de Sorel, de Stuckeley, de Prescott, d'Ottawa, de Danville, du Calumet, du Saguenay, de Madawaska, au Nouveau-Brunswick, de la Pointe-au-Père, près de Rimouski, Sainte-Anne des Plaines, Sainte-Anne au diocèse de Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne des Monts dans le golfe Saint-Laurent, Sainte-Anne des Montagnes, près de Saint-Damien, dans le comté de Bellechasse, pèlerinage nouvellement fondé et déjà très fréquenté ; Sainte-Anne de Cawetchin ou de Vancouver, et encore loin là-bas, Sainte-Anne des Chênes du Manitoba, Sainte-Anne du

diocèse de Saint-Albert ;—en somme, vingt-cinq à trente villages ou paroisses portant ce nom, et à part les églises de ces villages et paroisses, vingt-huit autres sanctuaires dédiés à la Sainte dans des localités diverses : et par exemple, des chapelles au bord des routes, comme à Saint-Joseph de Lévis (1789), ou sur le sommet des montagnes, comme au Cap Percé, dans la Gaspésie.

Outre ces *Sainte-Anne* proprement dites, un grand nombre d'églises possèdent des reliques qui attirent les pèlerins, telles que la cathédrale de Québec, l'église Saint-Jean-Baptiste et la Congrégation de Saint-Roch de la même ville, Saint-Joseph de Lévis, Sainte-Marie de la Beauce, Saint-Gervais, Saint-Thomas de Montmagny, l'Ile-aux-Coudres, la Baie Saint-Paul, et tant d'autres dans les diocèses de Montréal, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Ottawa, Nicolet, Rimouski, etc.



Aux Etats-Unis, notre dévotion s'est développée dans une égale mesure, et nous dirions plutôt "sans mesure." Il y a dix ou douze ans, nous avons étudié à ce point de vue le territoire Américain, et, comme nous disions alors, "cherché le nom de sainte Anne, non seulement sur les lèvres des foules qui l'invoquent, mais dans les églises, dans les chapelles, dans les sociétés de bienfaisance, dans les hôpitaux, dans les couvents, dans les écoles ; non seulement là, mais dans les bourgades et les villages, dans les rues, sur les montagnes, sur les lacs et les rivières, partout enfin,"—et partout nous l'avons trouvé : dans plusieurs villages qui le portent civilement,

dans une quarantaine de couvents, d'écoles et d'hôpitaux, dans plus de cent églises ! Toutes les grandes villes des Etats-Unis, pour ne parler que de celles-là, ont leur Sainte-Anne : New-York, Chicago, Baltimore, Boston, Brooklyn, Philadelphie, Albany, Cincinnati, la Nouvelle-Orléans, Saint-Louis (Missouri), Manchester (New-Hampshire), Fall-River, Détroit, Minnéapolis, etc. New-York, a vrai dire, en a trois : une de nom propre sur la 12e rue ; une autre à Mount Loretto, Staten Island sous le titre de *Memorial Church of saint Joachim and saint Anne* ; une troisième chez les Pères du Saint-Sacrement, 76e rue, où la Sainte fait des miracles, tout comme si elle était chez elle.

A propos de Chicago, nous lisons dans Gilmary Shea :

" L'évêque Van de Velde, animé d'une grande dévotion envers sainte Anne se proposait de dédier sa future cathédrale à la mère de la Bienheureuse Vierge, et pendant un séjour en Europe, il se procura un magnifique tableau de la Sainte qui devait en décorer le maître-autel.

Si, malgré le vœu de son ancien évêque, la cathédrale de Chicago ne porte pas le nom de sainte Anne, au moins, une autre église de la ville a adopté son patronage.

Dans le diocèse, à quinze lieues à peu près de la grande métropole de l'Ouest, une Sainte-Anne existe—Sainte-Anne des Illinois, comme on disait autrefois – Sainte-Anne de Kankakee, comme on dit maintenant—qui déplore depuis longtemps un honteux scandale, l'apostasie du prêtre Chiniquy.—Cinq ou six cents pèlerins y viennent chaque année, au mois de juillet, comme pour offrir une réparation, et le zèle du curé

fortifiant ce mouvement si riche d'espérance, on devrait avoir bientôt dans l'Ouest une autre Sainte-Anne de Beaupré.

Une autre encore pourrait être Sainte-Anne de Baltimore, dans la "Terre de Marie;" une troisième ou quatrième Sainte-Anne de Philadelphie; une quatrième, ou cinquième, Sainte-Anne de Fall River à l'ombre de laquelle — ombre bénie—nous écrivons en ce moment ces lignes. En passant, sait-on que nous avons ici de fréquents pèlerinages, et qu'une même paroisse vient par exemple jusqu'à sept fois dans un même été ?

Faut-il ajouter que nombre de villages ou de paroisses, comme à Berlin Falls, N. H., Turner's Falls, Conn., Lawrence et Oxford, Mass., ont choisi pour patronne la Bonne Sainte; que nombre de confrèries ou de sociétés diverses ont fait de même; que la plupart des églises et chapelles possèdent et vénèrent sa statue; que, surtout aujourd'hui, nul sanctuaire nouveau ne semble pouvoir s'achever ni être complet, s'il n'a pas de quelque manière sa Sainte-Anne ? Est-il enfin besoin de conclure que notre Sainte a pris possession, littéralement, des Etats-Unis, comme elle avait pris possession du Canada, et que ses droits de propriété datent de loin, puisqu'ils remontent au moins à 1666, alors que la Sainte se promenait de la Côte de Beaupré jusqu'auprès des hauteurs du Vermont ?



Evidemment c'est un miracle ce développement d'une dévotion qui est devenue universelle en Amérique, et très évidemment aussi, c'est la

Bonne Sainte elle-même qui l'a fait, ce miracle. De même que Dieu n'a besoin de personne, la Sainte n'avait besoin que de Dieu pour la diffusion de son culte. Cependant, pas plus que Dieu lui-même, qui se choisit pour ses œuvres des instruments, elle n'a dédaigné, pour la sienne, les concours humains.

Depuis le premier évêque de Québec, François de Laval, jusqu'à Monseigneur Bégin, son illustre successeur, l'épiscopat du Canada a le premier, comme il convenait, donné l'exemple d'une piété toute simple et cordiale envers la Sainte et pourquoi, par exemple, Monseigneur Taschereau lui vouait-il non seulement son diocèse, mais toute sa province ?

Le clergé a suivi ses évêques, suivi l'impulsion de son propre cœur. Combien de ces " bons curés " du Canada, de ces "bons curés canadiens" des Etats-Unis, pour qui sainte Anne reste toujours la "Bonne Sainte Anne du Nord," celle que leurs mères leur ont appris à aimer ? Il nous souvient d'un pèlerinage, où nous étions nous-même, en 1881, un pèlerinage composé uniquement de prêtres du diocèse de Québec qui venaient clore par une visite à la chère Sainte leur retraite ecclésiastique. Y avait-il parmi eux l'abbé Casgrain, le premier historien de la dévotion à sainte Anne en Amérique ? Il y avait sûrement les prêtres du collège de Lévis, les éditeurs en ce temps-là et jusqu'à ces dernières années, des *Annales de la Bonne Sainte-Anne*, une publication qui avait atteint en cinq ou six ans 60,000 abonnés, et que les Pères Rédemptoristes continuent maintenant avec le même succès.

Puisque nous en sommes ici aux travaux de plume, n'oublions pas les ouvrages, articles de revues ou journaux qui ont été signés par M.

O'Reilly, l'abbé Gosselin, le Père de Ghyvelde, Anna Sadlier, A.-M. Pope, G.-M. Ward (Mme Pennée), M. Routhier, Lorraine, Laure Conan, non plus que les poésies de Sara Trainer Smith, Annie Griffith, Julia Farley, Gertrude Ménard, Marcella Fitzgerald, sœur Anna Raphael, etc, etc.

Après les catholiques et les vrais dévots, il conviendrait de citer les *amateurs*, très laïques ceux-là, même des protestants, mais des hommes sincères dont l'admiration naïvement avouée a plus fait pour l'honneur de la Sainte que bien des livres de piété. Ils signaient, l'un dans le *Cosmopolitan*, Mac Donald Oxley, l'autre dans le *Godey's Magazine*, Cleveland Moffett ; un troisième dans le *San Francisco Weekly Chronicle*, Joaquin Miller, "un vieux mineur, vieux rêveur, vieux rimeur des Sierras," comme il s'appelle lui-même, et qui, ne croyant à rien, croyait cependant aux miracles de la Bonne sainte Anne.

***

Comme nous croyons nous-même à l'éloquence des chiffres, nous finirons en effet par des chiffres ce petit article.

Au Canada et aux Etats-Unis, la « bonne sainte Anne du Nord » devenue la bonne sainte Anne de l'Amérique du Nord, a, selon nos calculs donné son nom à quatre villes, à trente-sept villages, à cent soixante-quinze églises ou chapelles, à quarante couvents, hospices ou écoles, et s'il fallait ne rien omettre, nous ajouterions à nombre de lacs, de bois, de montagnes, de rivières, etc., tant il est vrai, comme nous disions, qu'elle a pris possession de notre continent américain d'un bout à l'autre. — Qu'elle daigne lui garder longue vie pour le travail et pour le bien !

TABLE DES MATIERES

LISTE DES GRAVURES

